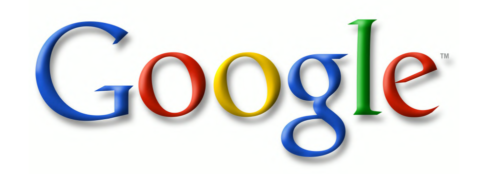


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

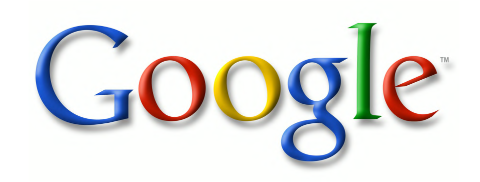
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

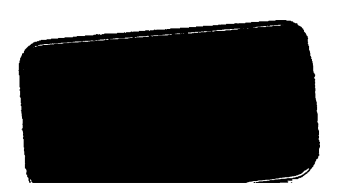
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


HDI
HW BWKV B
WID-LC
PQ2607.A745 S4 x
Les sept fleaux du Tonkin : moeurs
Widener
AEL1604
3 2044 002 712 214

WID-LC
1 x
2007
.1745
A



SOA/D

LES

SEPT FLEAUX

DU TONKIN

LES

SEPT FLEAUX

DU TONKIN

A Louis PINDER

En souvenir de notre bonne amitié sur
la terre tonkinoise.

Les Sept Fléaux du Tonkin

Mœurs européennes d'Hanoï

ROMAN

PAR

PIERRE DASSIER

PARIS
LOUIS THEUVENY
ÉDITEUR
80, RUE TAITBOUT, 80

1907

WID-LC
PQ
2607
.A
S4
X

HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY
JAN 07 1982

PREFACE

L'opium, l'alcool, le jeu, la folie et la neurasthénie, le boy et la congaye sont les sept fléaux qui menacent les Européens venus au Tonkin. Quelques-unes parmi ces maladies ou ces passions ne sont pas le privilège unique de la colonie, mais elles frappent plus sûrement les coloniaux que quiconque car là-bas elles procèdent d'un mal commun et terrible l'ENNUI.

Tous n'en meurent pas mais tous en sont frappés : c'est pour cela que la mort fauche rapidement ces phalanges d'hommes actifs et vigoureux et que la vieillesse vient très vite pour ceux qui ont pu en réchapper.

Est-ce faire une œuvre salutaire que de prévenir les Métropolitains, d'arrêter cette foule de jeunes gens trop enthousiastes des colonies qui leur permettent d'abandonner vite l'âpre lutte de l'existence parisienne ? Je le crois et

c'est pourquoi je n'ai pas hésité à écrire ce livre. La cause coloniale y perdra peut-être quelques-uns de ses adeptes mais je serais trop heureux si j'ai pu arrêter en leur élan intempestif de jeunes Français qui auraient été là-bas gâcher leur santé et leur intelligence.

J'ai cru bon pour augmenter l'attrait de ce livre d'y mêler de nombreuses scènes de la vie hanoïenne, et de représenter quelques tableaux dont le lecteur voudra bien me pardonner le réalisme ; j'ai voulu avant tout faire vrai. Ce souci m'a mené à être l'écho d'un assez grand nombre d'aventures vécues, mais je tiens à me défendre de l'accusation qui pourrait m'être portée d'avoir voulu composer un livre à clefs. Tous mes personnages principaux sont fictifs, quant aux personnes rencontrées au hasard des pages, certains pourraient à première vue s'imaginer les avoir croisées dans les rues d'Hanoï ; non, ce sont seulement des coloniaux et tous les coloniaux se ressemblent.

Les Sept Fléaux du Tonkin

PREMIÈRE PARTIE

PREMIERS CONTACTS

CHAPITRE PREMIER

La Promenade des boîtes

— Vous avez vraiment de la chance pour votre arrivée au Tonkin, messieurs les Parisiens, dit Gaston Valdieu ; vous voyez Hanoï étincelante de lumière, riante, animée alors qu'ordinairement à cette époque nous nous alanguissons dans notre morne tristesse, supportant mal la dernière atteinte de l'été ; voilà, cette année par extraordinaire, notre ville favorisée des fêtes du Conseil supérieur et je crois bien que celui-ci, occupant juste trois séances d'une heure, a surtout été in-

venté pour les nopces et festins qui récompensent nos grands chefs de l'effort inouï qu'ils ont dû fournir.

C'était à l'issue d'un joyeux dîner de garçons à l'heure des cigares et des liqueurs : Gaston Valdieu s'adressait à quatre jeunes gens nouvellement arrivés de France, les hôtes ce soir de la popote Lannoy, Camuzac, Valdieu.

La journée avait été très chaude sous le soleil brûlant et maintenant de lourdes vapeurs montaient de la ville jusqu'au plateau surélevé proche du Jardin botanique où se trouvait la maison. Aucune brise ne venait du fleuve qui coulait non loin de là. Il fallait se décider à passer une nuit étouffante, sans repos, sans un souffle d'air.

La soirée eût donc risqué d'être peu animée si les nouveaux venus, ignorants encore des fatigues causées par ces journées torrides n'avaient avec leur verve de jeunes Parisiens, respirant à plein nez le boulevard, largement payé leur dîner en l'assaisonnant pour le plus grand charme de leurs auditeurs de boutades amusantes, des

derniers échos spirituels de la capitale, bouffée de l'air violent et capiteux de Paris qui venait enivrer ces exilés.

L'aîné, le chef de la bande par sa haute stature, son parler bref et sa situation indépendante, Raphaël de Maurezac, avait à peine trente ans. Type accompli du parfait gentilhomme, il joignait à un physique agréable les plus heureuses qualités demandées en société : la bonne grâce, l'enjouement, la gaieté ; il paraissait avoir au moral la belle santé qui éclatait sur sa face réjouie. Il n'avait aucun métier , n'exerçait aucune profession, mais on devinait qu'industriel ou diplomate, il eut vite, par sa seule présence, conquis les sympathies, aplani les difficultés.

Il jouait l'homme blasé, mais personne ne l'était moins que lui, et de nombreuses aventures n'avaient pas réussi à faire vaciller la flamme sentimentale qui brûlait en son âme et dont le reflet, dans ses yeux, n'était rendu que plus doux par le voile de la paupière qu'il gardait légèrement abais-

sée. Son entrée dans un salon produisait toujours une vive sensation et un double courant de sympathie encerclait bientôt, d'une part le rang des jeunes femmes qui semblaient attendre le dévolu du maître, et celui des jeunes filles qui osaient à peine lever les yeux vers l'oiseau bleu, le prince charmant.

Possesseur d'une grosse fortune, Raphaël avait considéré comme étant sans grande importance l'héritage que venait de lui laisser un oncle mort au Tonkin après vingt ans de luttes, au bout desquelles il avait réussi à être le seul colon ayant produit quelque chose, mais la nouvelle de cette mort avait trouvé Raphaël à une période critique d'ennui et de lassitude ; il avait honte de la vie aussi joyeuse qu'inutile qu'il menait chaque année à Paris, sur la côte d'Azur ou les plages normandes, suivant la saison. Jugé capable à vingt ans de réussir dans n'importe quelle carrière, il avait voulu demeurer libre pour mieux cultiver son intelligence et il s'apercevait qu'il n'avait fait que gâcher son temps au cours d'une existen-

ce trop facile. Aussi n'eut-il pas une minute d'hésitation, il irait au Tonkin s'occuper de ses propres intérêts et cette diversion heureuse serait peut-être l'axe d'une vie nouvelle.

La figure maladive, la mine un peu renfrognée de Robert Cerny contrastait singulièrement avec l'air joyeux vivant de Maurezac et pourtant c'est aussi un charmeur dans son genre que ce petit Cernay à l'œil si vif et à l'esprit si pétillant. Moqueur, railleur, méchant même, il ne respecte rien, il démolit tout et c'est l'être le meilleur, l'ami le plus sûr.

N'est-ce pas là, ce que pense Pierre Dorval qu'une vive amitié, a immédiatement rapproché de Cerny dès le premier contact sur le bateau ; et lui, le laborieux, l'austère Dorval est aussi une nature d'élite, un terrain neuf sur lequel la colonie va pouvoir agripper tous ses maléfices.

Philippe Laniel, le dernier de la bande venue par le *Polynésien*, est une figure plus fâlote quoiqu'aussi attrayante. Ses compagnons de route

l'ont dénommé « petite sœur » pour sa grâce mièvre. ses cravates recherchées et son parfum préféré. Laniel qui a gardé la gourme de Stanislas, dont il sort depuis peu, n'a pu sous les tropiques abandonner ses jolies manières mais son bon garçonnisme a réussi à ne pas lui aliéner entièrement les sympathies des trois autres. Ils lui gardent d'ailleurs quelque reconnaissance d'avoir été entre eux le trait d'union indispensable ; sinon Dorval et Cerny, passagers de seconde classe à bord du *Polynésien*, comme Laniel lui-même n'auraient sans doute jamais connu de Maurezac ; or, le beau Philippe avait rencontré le jeune gentilhomme autrefois dans un salon parisien, il se rappela à lui et Raphaël avec sa courtoisie habituelle voulut bien se souvenir ; ce dernier présenté à Dorval et à Cerny comprit bien vite que ce serait avec ces jeunes gens d'une intelligence supérieure qu'il passerait les meilleurs moments de la traversée ; l'arrivée à Saïgon puis au Tonkin les trouvait en effet tout à fait intimes.

C'était également Laniel qui leur avait fait connaître son cousin Lannoy et les deux amis de celui-ci Valdieu et Camuzac.

Lannoy, être fantasque, rêveur, parfois verbeux, pittoresque, amusant, d'autres fois triste et morne ; Camuzac, l'homme du Midi à peine transplanté en Indo-Chine, parlant fort, blaguant beaucoup, mangeant bien et buvant sec, la poignée de main facile, mais le débinage aussi aisé, en définitive garçon assez lourd d'esprit et d'une amitié peu sûre, mais ayant des dehors de franchise et possédant au suprême degré ce bagout méridional qui supplée si souvent à l'intelligence ; enfin Gaston Valdieu, être aussi simple que bon, mais que de perpétuels soucis d'argent rendaient plutôt morose, joueur invétéré, il gardait de ses longues nuits d'insomnie les yeux pleins de fièvre, la tête lourde et la bouche amère.

Un huitième convive complétait la réunion. Richard Hoven en qui Cerny avait retrouvé avec enthousiasme

un ami de sa petite enfance : blond, froid, rêveur, garçon de vie rangée et de sentiments honnêtes, observateur curieux et subtil en même temps, qui ne brillait pas par une gaieté exubérente mais était recherché pour la sûreté de son jugement et sa bienveillante sympathie.

Laniel qui, dès son arrivée s'était joint à la popote Lannoy, avait tenu à réunir ses compagnons de voyage en ce jour de fête et Hoven, inséparable de Cerny, avait été compris dans l'invitation globale sans manières, comme cela se pratique habituellement entre popotes de garçons.

La glace avait été vite rompue et après une heure de camaraderie à la même table nos huit jeunes gens s'entretenaient avec l'aisance de vieux amis, la plupart d'entre eux étaient d'ailleurs fonctionnaires : Hoven, Cerny et Dorval, le premier, administrateur, les deux autres commis des services civils ; Valdieu et Laniel, aux Douanes et Régies, Lannoy au Trésor; Camuzac, employé dans une grande

maison de commission, représentait à lui seul le commerce.

Les derniers potins parisiens, puis les petits incidents du voyage, les beautés de Colombo, les curiosités de Saïgon, enfin la première impression d'Hanoï avaient pendant le dîner fait les frais de la conversation qui se continuait sur la terrasse, où, cherchant un souffle d'air, ils demeuraient un peu anéantis par la chaleur, sans faire l'effort de penser, un verbiage quelconque remplissant le vide des minutes.

— Alors vraiment, dit Cerny, nous arrivons au milieu d'une sorte de carnaval, et Hanoï n'a même pas, en temps ordinaire, ce semblant d'animation qui m'a paru à peine faire vivre ces grands boulevards bêtes, ces rues larges, prétentieuses et nues.

Je vous avoue, moi, très sincèrement, que j'ai été désillusionné. Saïgon, joli berceau de verdure avec ses rue taillées comme dans une forêt, son artère principale si animée, sa population hétéroclite m'avait paru fort cu-

rieuse, et on m'avait en France fait une telle description d'Hanoï et représenté ses charmes comme bien supérieurs à ceux de la capitale cochinchinoise, que je m'attendais par comparaison à un spectacle à peu près féerique.

Loin de là, on arrive à Hanoï par un pont insipide, on aperçoit la ville comme on verrait Amiens ou Valenciennes, un amoncellement de toits que domine à peine une cathédrale vilaine, une gare de province, cent fois déjà retrouvée, un omnibus d'hôtel dans lequel on s'engouffre, soi et ses bagages à la main ; l'avenue de la gare, longue, fastidieuse, comme il convient à toute avenue de ce nom, le café du départ et de l'arrivée, non ce n'est vraiment pas la peine d'avoir fait seize mille kilomètres pour retrouver une telle banalité, et, surtout, ajouta-t-il, dans un soupir, d'avoir refusé une place avantageuse en province, parce que c'était la province, pour rencontrer la même chose après trente jours de voyage.

— Vous vous préparez une vie peu

heureuse avec de telles dispositions d'esprit, répliqua Valdieu en hochant la tête, puis se retournant vers les autres il ajouta :

Si vous voulez avoir une idée des illuminations et de la retraite aux flambeaux, je crois qu'il serait temps de partir.

On envoya les boys héler dans toutes les directions des pousses caoutchoutés assez rares dans ce quartier éloigné, mais bientôt à grands renforts de cris, huit de ces légers véhicules vinrent se ranger à la porte de la *cainha* (1).

Direction rue Paul-Bert, commanda Valdieu, qui, décidément, ce soir, menait la bande.

Les pousses agiles descendirent l'avenue Carnot puis suivirent la longue voie du tramway successivement dénommée rue du Papier, rue des Cantonnais, rue de la Soie.

Une foule inusitée embarrassait les abords du petit lac où l'on commençait

à allumer les lampions, mais là n'était pas encore la partie intéressante de la fête et les pousses continuèrent leur chemin jusqu'à la rue Paul Bert à travers la bousculade ; il fallut bientôt se rendre compte de l'impossibilité d'aller plus loin, nos jeunes gens entreprirent alors de remonter la rue à pied au milieu du tohu-bohu et du bigarrement de cette population hétéroclite : européens majestueux aux faux cols irréprochables, dames aux linons légers, puis Français de plus mince origine, à la tenue moins correcte, quelquefois même débraillée et la foule des Annamites depuis la *congaye* (1) aux riches colliers d'or, aux *cai-ao* (2) vert d'eau ou rose jusqu'au dernier des *nha-qué* (3) en cai-ao ignoblement crasseux.

Toute cette foule faisait un tintamarre à vous assourdir : on se pressait, on se bousculait sans distinction de races, et souvent un européen devait

---

(1) Femme.

(2) Long vêtement de dessus porté également par les hommes et les femmes.

(3) Paysan.

d'un léger coup de badine, s'assurer un passage tout en rappelant ainsi qu'il était le peuple dominateur.

Cependant, de joyeuses sonneries de clairon annoncent la venue de la retraite qui consiste principalement en une longue théorie de lumières clignotantes encadrées dans des animaux en papier funambulesques, tandis qu'après la musique du régiment, sifflent les fifres et résonnent les tambours.

Au milieu du cortège, apparaît le dragon, énorme carapace de toile peinte, dirigée par une trentaine de coolies qui, en marchant un peu en tous sens, doivent représenter les contorsions du monstre, encore quelques lampions, et le défilé est terminé ; mais derrière, suit en lignes serrées, impénétrables, une armée de pousses montés par des soldats et des *congayes* qui accompagneront bénévolement la retraite dans toute la traversée de la ville.

La grande majorité des curieux se dirigent maintenant vers le petit lac où va se tenir la deuxième partie de la

fête, et c'est un ravissement que la multitude des ballons multicolores formant un cercle de feu autour de ce minuscule étang, si curieusement bordé de maisons pittoresques, sans aucune uniformité, mais dont le bigarrement fait précisément la beauté. Les arbres les plus proches brillent des centaines de lampions accrochés à leurs branches, tandis qu'au second plan d'autres arbres font un tablèau d'ombres se détachant nettement dans le ciel merveilleusement étoilé.

De nombreuses embarcations illuminées voguent doucement, puis viennent se ranger devant la pagode en bordure du lac, espace réservé où l'on a dressé une tribune destinée aux autorités officielles.

Le gouverneur général avec tout son état-major de résidents supérieurs et chefs des différents services vient précisément d'arriver, et aussitôt part du pagodon, situé sur un îlot de quelques mètres carrés au milieu du lac, la première fusée signal du feu d'artifice.

— Le petit lac, explique Valdieu à

ses invités est la seule véritable parure d'Hanoï ; ancien cloaque qu'on a voulu assainir, sa grâce et son charme sont dus autant au hasard qu'au fait d'un homme, mais vous en jouirez mieux en plein jour ou le soir à la brume, en ce moment il me fait l'effet d'une bastringue du 14 juillet, aussi si vous voulez, nous n'attendrons pas que cette foule dispersée encombre les rues et nous fuirons les premiers pour nous concerter avant d'entreprendre l'inévitable promenade des boîtes qui doit ici terminer toute soirée de fêtes.

C'était bien piètre et toujours la même chose ces indispensables ballades nocturnes : on a un peu bu, on s'amuse, on crie dans les rues, on entre en ouragan dans des taudis au grand désespoir des courtisanes de toutes nations qui les habitent et qui ont bien vite reconnu des clients peu sérieux et quand on a visité une dizaine de boîtes, beaucoup bu, beaucoup fumé, on rentre chez soi abruti, avili et on dit le lendemain s'être bien amusé. Mais lorsqu'on doit se livrer à une de ces

saturnales c'est une interminable discussion pour savoir où l'on ira ; on espère vaguement qu'il y aura de l'inédit, sachant bien que finalement on doit se résoudre au programme habituel. Valdieu exposa donc ce plan à ses compagnons : « nous irons du plus ignoble, je ne dirai pas au mieux, mais au moins au plus convenable, en suivant toute la hiérarchie intermédiaire.

La boîte la plus sale est en même temps la plus célèbre, la maison Ti-Ka. Il n'est pas un colonial qui ne l'ait visitée durant sa première nuit d'Hanoï, beaucoup y retournent par hygiène ; mais je vous dispenserai de la plaisanterie classique ; on raconte en général aux nouveaux venus que ce taudis est un palais et on jouit de leur étonnement à l'arrivée. Ensuite nous verrons une maison mixte assez curieuse, puis nous irons chez la grande proxénète annamite, la célèbre Ti-basen ; une course rapide aux Consulats japonais; quelques mots à ces dames de la Valachie, transplantées rue de Takou, une visite plus courtoise aux

Américaines de la rue du Pont-en-Bois ; enfin nous terminerons la nuit chez un riche Chinois de mes amis qui possède une jolie fumerie et chez qui nous trouverons danseuses et chanteuses. En avant, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Les huit pousses rivalisèrent de vitesse et suivant la belle voie du quai du Commerce, ils eurent bientôt atteint le pont Doumer.

Dans une ruelle adjacente, on trouva la *cain-ha* Ti-ka. « La maison n'est pas au coin du quai ; elle ne craint pas la concurrence, fit remarquer Valdieu, en riant ». Quoique celui-ci eut prévenu ses compagnons, ils furent vraiment étonnés de constater que le sordide peut atteindre ce degré. On parvenait par une soupente à une espèce de grande salle à peine séparée en trois petites pièces par de vagues cloisons. Quelques planches de bois sur des tréteaux, une natte noire de crasse formaient tout l'ameublement. Dans chaque pièce, on pouvait observer en un réduit ménagé dans la cloison plu-

sieurs bougies minuscules, Valdieu expliqua.

— Pour une piastre (1) vous avez droit à une femme et à une bougie, la femme tant que dure la bougie. Mais, je vous vois faire la grimace, effectivement, vous ne sauriez apprécier encore, on travaille très bien ici, vous ferez un beau jour comme les autres, vous y reviendrez. Aujourd'hui j'aurais mauvaise grâce d'insister. Mais mon rôle de cicérone serait incomplet si je ne vous faisais pas voir à quelques pas d'ici un logis presque aussi infect qui présente seulement la curiosité d'avoir un personnel mixte.

Ce brave Valdieu oubliait toutefois que l'habitude ne l'écœurait plus de toutes ces horreurs, et il s'aperçut bientôt que les boys ricaneurs à la large ceinture rouge soulevaient chez ses amis encore plus d'indignation que les infâmes sorcières de Ti-ka, et il s'empressa pour détruire la mauvaise impression de les emmener rapide-

(1) Monnaie d'Indo-Chine valant à peu près 3 fr.

ment à la maison Ti-ba-sen située : — ironie des mots ! — rue des médicaments. Là, effectivement, les nouveaux venus trouvèrent la maison propre, presque convenable, et quatre ou cinq mignonnes congayes vinrent les aguicher gentiment. Mais ils avaient trop dans les yeux l'horreur des premiers taudis visités et dans les narines l'ignoble odeur de ces lieux, et puis on leur avait promis mieux, ils préféraient attendre.

Les japonaises les amusèrent beaucoup. Ils auraient déjà pu à Singapore, Saïgon ou Haïphong connaître ces maisons de thé, succursales des fameux yoshiwara, mais ils avaient passé trop vite dans chacune de ces villes.

Le consulat japonais d'Hanoï — ainsi dénommé parce que le tenancier de la maison est en même temps consul du Japon — fut donc pour eux une nouveauté. Ce soir là justement il n'y avait pas trop de ces maudits sous-officiers d'infanterie coloniale, qui encombrent ordinairement ces sortes de maisons, ennuyant pendant de lon-

gues heures les gentilles *mousmés*, trop polies pour les mettre à la porte.

C'était vraiment un coup d'œil gracieux que cette douzaine de kimonos aux couleurs les plus chatoyantes réunis autour d'une grande table et tous les échafaudages des coiffures compliquées placés sur un même plan.

Ces dames jouent gravement aux cartes, mais de temps en temps une d'entre elles doit faire quelque réflexion drôle, car les voilà toutes parties à rire, un joli petit rire enfantin, image de leur âme sautillante et simple.

Elles se bougent à peine à l'arrivée de la bande joyeuse, mais les jeunes gens s'étant eux aussi tant bien que mal installés auprès de la grande table, elles ne se font pas beaucoup prier pour être prises sur les genoux d'un chacun, caressées et embrassées.

— Vous trouvez peut-être nos *mousmés* un peu froides et réservées, dit Valdieu, mais il faut les connaître. En ce moment elles ne paraissent pas faire attention à vous et pourtant elles

vous observent, revenez deux ou trois fois dans le mois, ayez soin de toujours prendre la même et vous les verrez empressées, tout à fait mignonnes.

— Mais même ainsi nous les trouvons très gentilles, se récrièrent en chœur de Maurezac, Dorval et Laniel. Et si vous n'êtes pas pressés...

— A votre fantaisie, répliqua joyeusement Valdieu, heureux de voir enfin les Parisiens se dérider.

— Et vous, ajouta-t-il se retournant vers Cerny.

— Moi, répondit le jeune homme, je préfère me réserver, ce n'est pas ainsi que j'ai rêvé de madame Chrysanthème.

Il était déjà tard lorsqu'ils sortirent de la maison japonaise ; aussi ne restèrent-ils que quelques instants chez les Valaques — simili-européennes pour coloniaux — un peu plus longtemps chez les Américaines, belles femmes gaies, assez amusantes, mais en profitant pour avoir un tarif élevé, et enfin ils arrivèrent vers une heure du matin chez le riche chinois dont la

maison, vraiment luxueuse, leur fut une agréable surprise après tant d'horreurs.

La pièce principale était encombrée de bahuts incrustés, de lourds meubles laqués, de cuivres étincelants, et dans le fond, disposée comme un autel, la fumerie avec ses accessoires divers : plateau, lampes, pipes, etc... le tout reposant sur un superbe lit de camp fort bien aménagé. Au plafond une grande lampe de bois ornée avec des vitres coloriées qui tamisaient doucement la lumière.

Après des présentations rapides le maître de la maison invita aussitôt les nouveaux Tonkinois à prendre place sur le lit de camp où son propre fils était déjà installé préparant les pipes. En même temps chanteuses et danseuses firent leur apparition, il y en avait cinq, toutes assez jolies et fort bien parées, le rythme monotone commença bientôt berçant les apprentis fumeurs. Ils avaient essayé chacun de la divine drogue, mais Cerny déclara que cela le faisait tousser et qu'il préférait y re-

noncer. Dorval ne savait pas tirer sur la pipe, et laissait constamment l'opium brûler, bravement il s'escrimait quand même. Laniel, lui, sut vite fumer, mais la grimace qu'il dissimulait mal après chaque pipe prouvait qu'il tenait bon par pur snobisme. Mais de Maurezac parut y trouver un certain plaisir et l'un après l'autre ses amis ayant fait défection, il resta seul sur le lit de camp à côté du jeune Chinois qui le regardait avec un sourire énigmatique.

Fumerie, danses et chants se prolongèrent fort avant la nuit, aucun n'osant avouer son secret désir d'aller jouir d'un repos bien gagné. De Maurezac qui maintenant sommeillait à moitié était seul à trouver que cette nuit inédite présentait certains charmes.

CHAPITRE II

Chez les Delorme

Le réveil, au lendemain de cette folle équipée nocturne, fut des plus désagréables pour de Maurezac ; ordinairement son excellent tempérament le laissait ignorant de cet ennuyeux mal aux cheveux, apanage des faibles ou des inhabitués, mais cette fois il devait s'avouer vaincu : était-ce la fatigue due à la journée torride de la veille, la moiteur que lui valaient dès le matin les chauds rayons du soleil qui, malgré d'habiles arrangements de persiennes, pénétraient dans sa chambre d'hôtel, ou plutôt n'était-ce pas les dernières ivresses de l'opium, qui l'étreignaient encore?

— Fichue idée que j'ai eue, se dit-il, d'essayer cette maudite drogue ; voilà une migraine qui débute bien et qui,

dans quelques heures, va me laisser gentil.

Mais dès qu'il eut vaqué aux soins de sa toilette et qu'aussitôt il sortit, il ne ressentit plus aucune pesanteur dans la tête, la marche lui procurait même un bien-être curieux, il se trouvait léger, comme irréel, éthéré, il allait sans but, sans pensées, mais aussi sans fatigue et sans efforts, et maintenant l'effet dernier de l'opium lui apparaissait au contraire comme agréable et désirable.

Il erra ainsi pendant près d'une heure; il fit le tour complet du petit lac, il ne se lassait pas du spectacle si pittoresque qu'il présente du côté du boulevard Francis-Garnier, avec ses allées de sable fin et sa chaussée coquette, puis au tournant c'est la curiosité de cette pagode bâtie sur l'eau avec son pont de bois rustique et son entrée grandiose, ensuite un champ de nénuphars couvre entièrement l'eau; en face maintenant ce sont de jolies pelouses qui s'étagent, tandis que les maisons plus éloignées, régulières et presque

jolies, forment un arrière décor fort réussi dans son arrangement inopiné.

Le tour achevé, après un dernier regard à l'ensemble, qui est d'un bel effet sous la caresse du soleil, on se retrouve au milieu de l'artère principale d'Hanoï, la seule rue présentant une animation continue et qui soit européanisée avec de luxueux magasins. A l'un des bouts il y a le théâtre, trop grandiose pour une petite ville, mais d'un aspect assez heureux, terminant bien la rue Paul-Bert; il est en construction depuis plusieurs années, les crédits manquant pour son achèvement mais au point de vue extérieur il paraît terminé et ainsi il ne dépare pas la vue.

La partie européenne de la rue Paul-Bert s'étend en définitive sur un espace assez limité, puisque près du théâtre de nombreuses maisons indigènes demeurent, dernier refuge des commerçants chinois (tailleurs, cordonniers, épiciers, etc...) qui luttent activement contre leurs concurrents d'Europe, puis viennent les magasins français avec leurs jolies vitrines qu'envierait mainte-

préfecture de France; les boutiques s'arrêtent au petit lac, la voie qui se prolonge fort loin devient lieu de promenade, et elle est bordée de chaque côté de maisons d'habitation.

L'animation de la rue Paul-Bert varie étrangement suivant les différents moments de la journée. Lorsque de Maurezac la remontait ce matin-là, il était environ dix heures, elle était presque solitaire : c'est à peine si de loin quelque voiture légère s'arrêtait à la porte d'un magasin, quelques femmes passaient en pousses et à la terrasse des cafés deux trois alcooliques invétérés commençaient la série des apéritifs.

De Maurezac se rappela soudain la réflexion que Valdieu, lui avait faite la veille.

— Cher Monsieur, lui avait-il dit, avec votre physique et votre situation vous ne pourrez pas demeurer ignoré de la population féminine d'Hanoï plus de vingt-quatre heures. Faites un tour un de ces matins rue Paul-Bert entre neuf et onze heures et vous verrez toutes nos *poulettes* vous dévisager comme

une bête curieuse et tenter d'attirer votre attention sur leurs anatomies respectives.

Curieux d'expérimenter la véracité de cette assertion, de Maurezac pénétra dans l'un des grands magasins — nouveautés et épicerie — et où se trouvaient, dans l'ensemble des divers comptoirs, une dizaine de clientes. Indifférent en apparence, de Maurezac s'avança vers un rayon d'articles pour hommes, il observait secrètement le manège des femmes qui toutes semblaient être tombées en arrêt. Peu élégantes dans leurs toilettes du matin, peignoirs lâches ou chemisettes sans grâce, elles faisaient à Raphaël l'effet de sous-maîtresses aux provisions. Mais il faut croire qu'il émanait de lui-même une autre attirance, car lorsqu'après avoir fait emplette de bibelots quelconques il se disposa à sortir, elles s'étaient toutes arrangées de manière à se rapprocher et à se trouver sur son passage, il leur sourit obligeamment. Dans deux ou trois autres magasins la même expérience produisit de semblables résul-

tats et fort amusé, les mains surchargées d'achats divers, dont il n'avait du reste que faire, Raphaël monta dans un pousse qui le ramena à l'hôtel.

Là il attendit pour déjeuner le retour de Cerny et Dorval qui arrivèrent bientôt l'air harassé; et les trois amis passèrent dans la salle à manger à peu près vide encore, il était à peine onze heures.

L'hôtel Métropole est incontestablement le plus luxueux d'Hanoï ; c'est même le seul convenable de la ville ; certes, il est loin du G. O. H. (Great Oriental Hotel) de Colombo ou du Raffles de Singapore, si merveilleusement aménagés pour le charme de l'œil et le confortable de l'air et de l'ombre. Ici pas de grandes vérandahs ni de jardins, mais un établissement rappelant plutôt le principal hôtel d'un chef-lieu de département. Les Hanoïens en sont quand mêmes très fiers : c'est le rendez-vous du monde chic au café ou aux dîners concerts du jeudi et du dimanche; toute personne qui se respecte ne descend pas ailleurs, et chaque soir les habitués ont

soin de ne se présenter à table que dans une tenue des plus correctes, sinon élégante. Quant aux déjeuners, ils sont fort ordinaires: on voit que les clients n'ont qu'une hâte, avaler une nourriture quelconque avant de se livrer au bienheureux repos de la sieste. On mange donc de bonne heure et mal.

De Maurezac, Cerny et Dorval n'étaient pas des moins pressés ce matin-là dans leur désir de rattraper la nuit perdue.

Raphaël racontait toutefois à ses compagnons son expérience de la matinée.

— A propos, l'interrompit Cerny, devinez qui j'ai rencontrée ce matin en allant au bureau, très élégante malgré l'heure matinale et conduisant la plus admirable des charrettes anglaises.

De Maurezac esquissa un geste d'ignorance.

... Mais votre bien-aimée, la petite belle-sœur, Mlle Blanche Renaud, seule, ou du moins accompagnée d'un mignon petit groom annamite tout en blanc avec un bonnet de police joliment

posé sur le coin de la tête. Je l'ai saluée; elle m'a répondu avec son gentil mais énigmatique sourire, et je suis sûr que c'est un autre que moi qu'elle eût été bien aise de rencontrer, fit-il en se retournant narquois face à Raphaël qui, au nom de Blanche Renaud avait légèrement rougi et semblait maintenant tout songeur.

— Mais j'avais l'intention, répliqua ce dernier au bout de quelques instants, d'aller voir les Delorme et la petite belle-sœur pas plus tard que cet après-midi.

Et les trois amis, ayant terminé leur léger repas, se retirèrent dans leurs chambres respectives.

Tout en se disposant à jouir de la sieste avec la plus grande fraîcheur désirable, Raphaël ne pouvait se défendre de reporter sa pensée vers cette jeune fille dont ils venaient de parler.

C'était à bord du *Polynésien*, où elle accompagnait sa sœur et son beau-frère, le commandant Delorme, qu'il l'avait connue.

Elle eut passé difficilement inaper-

que, Mlle Blanche Renaud avec sa prestance un peu royale; son joli sourire et toute la grâce émanant de sa personne.

Enigmatique certes, elle l'était, et de Maurezac, au souvenir des scènes du bateau, poussa un long soupir. Ordinairement il se méfiait des aguicheries et des coquetteries des jeunes filles, mais il aurait eu tort d'accuser celle-ci d'avoir usé à son égard de tels stratagèmes, c'était bien lui qui avait fait les premières avances; il avait même dû à plusieurs reprises recommencer l'escarmouche, car si à certains moments elle avait paru touchée de ses assiduités, d'autres fois, fuyante, impénétrable on ne pouvait deviner sa pensée; c'est ainsi qu'elle, peu flirteuse habituellement, elle s'amusait parfois à exciter quelqu'un de ces jeunes poseurs, comme on en rencontre à foison à bord, toujours heureux de prendre pour de l'argent comptant ce qui n'était que de la menue monnaie, l'aumône lassée d'une fille nerveuse. Mais ces dernières manières avaient singulièrement déplu à de Maurezac, et volontairement il

s'était éloigné de cette jeune fille d'une nature vraiment trop inquiète ; aussi lorsque comme maintenant, il cherchait à analyser ses sentiments il était bien en peine. Il pensait ou du moins il voulait se forcer à penser que la cohabitation du bateau, ce côtoiement de toutes les minutes, ce contact perpétuel agaçant à la longue, avaient donné à sa sympathie l'illusion de l'amour. Dans un salon, au cours d'un bal, sur une plage même, où pourtant le flirt trouve plus d'espace et de temps que partout ailleurs, il eut, songeait-il à peine fait attention à cette jeune fille ; l'énervement de la traversée avait seul causé pour lui comme pour elle ce courant d'attirance qu'ils avaient si mal utilisé. Néanmoins il était anxieux de déchiffrer cette énigme, son amour-propre était piqué au jeu et il lui était désagréable de penser que pour une fois où il avait renié ses principes et qu'il s'était approché d'une jeune fille, ses efforts étaient demeurés vains. Aussi de Maurezac avait-il eu quelque mal à résister à la tentation d'aller retrouver les De-

forme dès le lendemain de l'arrivée à Hanoï.

Il savait que le commandant devait retrouver sa maison tout aménagée, confiée par lui aux soins d'un ami pendant l'année d'absence, il ne risquait donc pas de déranger cette famille au milieu des mille soucis d'une installation, et on lui avait du reste fait promettre de ne pas attendre la fin de la semaine pour venir rendre visite; le commandant et sa femme lui témoignaient une vive sympathie, peut-être parce qu'ils voyaient en lui un mari pour Blanche ; toujours est-il que Raphaël avait été l'objet de leur part de maintes prévenances.

Les manœuvres trop évidentes et trop grossières de sa sœur et de son beau-frère avaient du reste profondément irrité Blanche, et elles expliquaient en grande partie son attitude dernière très froide, à peine polie vis-à-vis de Raphaël. Ce dernier, ayant vite perçu la très grande fierté de la jeune fille, avait toutefois compris la blessure qui avait été faite à son

amour-propre, et sans connaître exactement la situation de la famille, il devinait un drame intime et les méfaits de l'éternelle plaie d'argent.

Or, Mlle Renaud n'était pas dépourvue de tout patrimoine. De sa mère qu'elle n'avait pas connue, elle avait hérité une cinquantaine de mille francs, mais les revenus de ce capital étaient trop peu de chose pour une jeune fille habituée depuis l'enfance à un luxe presque excessif. Très gâtée par un père qui, lui-même, connaissait à peine la valeur de l'argent et avait dilapidé jusqu'à son dernier sou avec le plus joyeux entrain, elle avait coutume de se passer toutes ses fantaisies. Aussi le réveil fut-il cruel lorsqu'il lui fallut joindre à sa douleur très sincère de perdre un père tendrement aimé la préoccupation d'assurer son avenir.

Toutefois, dès le retour de la triste cérémonie, sa grande, sa Jeanne bien-aimée, mariée depuis trois ans au capitaine Delorme, l'avait prise dans ses bras, la berçant tendrement comme une toute petite fille, lui disant : « Ja-

mais tu n'auras d'autre foyer que le mien et tu y resteras tant que tu voudras. » Blanche, pleurante et désespérée, s'était laissée emmener, ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle conçut combien par cet abandon d'elle-même, elle s'était livrée pour un long avenir.

Certes la fatalité l'avait enchaînée. Que serait-elle devenue seule, à vingt ans, avec ses goûts grandioses, ayant à peine deux mille francs à dépenser par an ; elle avait besoin d'un soutien, d'une affection ; sa sœur qu'elle adorait et son beau-frère qu'elle estimait beaucoup étaient son seul recours. Pourtant quelle révolution n'introduisait-elle pas dans le jeune ménage jusque là si modeste. On ne lui fit aucun reproche mais les nécessités de la vie ne s'éludent pas. Au bout de peu de temps Maurice Delorme dut prendre l'énergique résolution de s'expatrier pour parvenir à équilibrer son budget d'officier sans fortune; il permuta avec un de ses camarades d'infanterie coloniale et fut désigné pour l'Indo-Chine.

Blanche aurait vu avec un grand

plaisir ce changement qui répondait à ses goûts aventureux si bientôt elle ne s'était aperçue que sa sœur supportait difficilement le climat tropical dont elle-même pourtant s'accomodait si bien.

La maladie rend agressifs les caractères les plus amènes ; aux colonies, l'énervement du climat exacerbe les moindres sentiments, si bien que tout en se méprisant d'avoir de telles pensées, Mme Delorme finit par trouver pesant le joug de la présence continuelle de sa sœur. Tandis qu'elle-même, toujours alanguie, passait de longues journées sur sa chaise longue, son mari et Blanche partaient à cheval faire de délicieuses promenades dans les environs d'Hanoï, la jeune fille revenait de ces expéditions avec de fraîches couleurs, belle à ravir, et le capitaine, ordinairement préoccupé, retrouvait sa bonne humeur.

Aussi poussa-t-elle vivement sa sœur vers le mariage, mais quoique les prétendants n'aient pas manqué, Blanche résista de parti pris sans vouloir

même connaître les noms de ceux qui étaient allés jusqu'à la demande officielle ; on aurait dit qu'elle jouissait au Tonkin d'une griserie de liberté et de grand air qui l'empêchait de former aucun dessein sérieux.

C'est ainsi que s'étaient passées pour eux trois, deux premières années de Tonkin ; quant au séjour en France, il s'écoula rapide et agréable, la santé de la jeune femme se rétablit assez promptement, son mari eut la surprise d'un avancement au choix des plus flatteurs ; seule Blanche gardait son caractère toujours fantasque.

Mme Delorme ressentit un nouvel espoir lorsqu'elle connut de Maurezac. Ce dernier était d'une essence tellement supérieure, qu'une attention ou une recherche de sa part ne pouvait être indifférente à n'importe quelle jeune fille ; aussi fut-elle vraiment heureuse lorsqu'elle s'aperçut que sa sœur plaisait à Raphaël, et que Blanche, de son côté, ne pouvait cacher une certaine émotion lors de ses courts entretiens avec le jeune homme. Lorsqu'une

sorte de brouille les sépara, la jeune femme se désola, elle ne se doutait pas que par cette manœuvre involontaire, l'incorruptible Raphaël était pris à tout jamais dans les filets de l'amour.

Ses dénégations étaient vaines, et dans ce moment même il se torturait inutilement; comment indifférent n'eut-il cessé de penser à la jeune fille depuis près d'une heure que, rentré dans sa chambre, il cherchait un sommeil réparateur. Celui-ci vint toutefois, et lorsqu'il se réveilla, il était plus de quatre heures ; avoir échappé à l'ennui de ces après-midi vides le fit sourire, la migraine qu'il craignait le matin avait fui par enchantement, jamais il ne s'était trouvé aussi dispos.

Il procéda à sa toilette tout en ayant soin de la faire un peu plus recherchée ;il ne négligeait jamais du reste aucun détail du costume et il avait vite compris comment, au Tonkin, on pouvait, avec quelques nuances presque imperceptibles, améliorer une tenue qui, à l'œil peu exercé, paraissait uniforme. Le vêtement était forcément

très simple et peu élégant, mais il aurait pu tout de même comparaître encore sur le boulevard le beau Maurezac : avec son complet tusor, ses bottines impeccables, son panama de 25 louis, joliment campé sur la tête, le teint fleuri, la moustache blonde, relevée et odorante, il avait belle mine.

Les Delorme habitaient au Grand-Bouddha, longue avenue plantée d'arbres et bordée de chaque côté de coquettes villas, quartier à la mode malgré son éloignement, agréable d'ailleurs par sa solitude, bien exposé et assez vaste pour permettre à chaque maison d'avoir un grand jardin.

Une élégante victoria emmena rapidement de Maurezac de ce côté de la ville et il n'était pas cinq heures lorsqu'il sonna à la grille de la maison Delorme. C'était, suivant la coutume hanoïenne, un peu tôt pour une visite ; Raphaël l'ignorait toutefois, et il ne pouvait avoir d'ailleurs connaissance de sa méprise, car déjà plusieurs dames étaient réunies dans le salon de Mme Delorme. Le visage de cette der-

nière s'illumina lorsqu'elle aperçut le jeune homme.

— C'est bien à vous, lui dit-elle, de ne nous avoir pas oubliés et de venir nous voir aussi vite.

Cependant, Raphaël était dévisagé sur toutes ses faces par l'assistance. Il dut subir un véritable interrogatoire sur son voyage, ses impressions du Tonkin, etc... Il répondait à ce flux de questions avec une politesse à peine dissimulée d'ennui, sa pensée était ailleurs et Mme Delorme voyant l'angoisse du jeune homme mit fin à son supplice en lui disant : Blanche joue au tennis avec ses amies derrière la maison, vous préférez peut-être aller les retrouver.

— Oh madame, je vous assure, protesta Raphaël en rougissant.

Mais impatient, il avait déjà esquissé le geste de se lever tout en remarquant les coups d'œil incendiaires de ces dames qui, en une seconde, avaient deviné le mystère de l'intrigue : accueilli quelques minutes plus tôt par les gracieux sourires de mères qui ont des

laiderons à placer. Raphaël emportait maintenant le lourd poids de haines sourdes, mais celles-ci pesaient peu pour lui : souriant, il se dirigeait allègrement du côté où le tennis lui avait été indiqué.

La partie devait être animée, car on entendait des *Play*, des *Ready* 16-13, 17,-13, précipités. Raphaël s'approcha sans être remarqué, et il resta quelques minutes à contempler le jeu qui comptait un jeune homme et trois jeunes filles, mais les comparses n'intéressaient guère de Maurezac qui se plaisait à regarder Blanche, celle-ci ne pouvant l'apercevoir : vêtue légèrement et très simplement elle était toutefois fort gracieuse avec sa jupe collante et courte, la taille serrée, qui faisait valoir ses admirables formes. Très grande, Blanche était beaucoup plus belle femme que jolie : une plus grande finesse de traits, une bouche plus étroite, un nez plus mince, eussent été chez elle un anachronisme. Le visage qui était d'un ovale simplement régulier se caractérisait par le superbe casque de

cheveux noirs qui le dominait et surtout par des yeux gris bleu dont l'acuité était adoucie par des cils longs et fournis.

On devinait qu'il n'y avait chez elle aucune mièvrerie : c'était la fille du grand air et de la campagne ; très française d'apparence, elle avait plutôt par son éducation et ses instincts les goûts des Anglo-Saxonnes dont elle avait du reste adopté la façon de vivre.

Aussi était-elle heureuse et naturelle au cours de ce jeu où elle prétendait, avec l'aide d'ailleurs gênante d'une jeune débutante, tenir tête à un vieil habitué du tennis. Celui-ci marquait un léger avantage depuis quelques instants.

18-13, annonça-t-il. Un écart de cinq points c'était beaucoup. Blanche redoubla d'attention, et d'un beau coup de revers elle envoya une balle — et une balle dure s'il vous plaît — raser juste le filet pour mourir aussitôt et elle s écria triomphante 14-18, tandis que de Maurezac applaudissait de toutes ses forces. Elle se retourna alors et

apercevant le jeune homme, elle s'arrêta un peu confuse.

— Ah ! par exemple, Monsieur de Maurezac, vous étiez là, et peut-être depuis longtemps ; la fièvre du jeu m'emporte et j'oublie tous mes devoirs de jeune fille de la maison.

— Ne vous excusez pas, j'ai été enchanté de faire la galerie sans que vous vous doutiez de ma présence, j'ai pu ainsi admirer votre adresse sans vous troubler.

— Toujours moqueur, ce n'est pas bien, dit Blanche, tout en souriant agréablement, mais venez que je vous présente.

Monsieur de Maurezac, Mesdemoiselles Germaine et Marguerite Plantier, mes intimes amies, Monsieur Mourel, une fine raquette du Tonkin, qui veut bien abandonner les brillantes parties du Tennis-Club pour notre jeu particulier, beaucoup plus modeste. .

La « fine raquette », pourtant très obséquieuse, ne plaisait qu'à moitié à de Maurezac qui fut très froid, mais qui par contre adressa un compliment

aimable à chacune des deux jeunes filles. L'aînée, Germaine, était des plus insignifiantes, quant à Marguerite la cadette, des yeux de flamme brillaient étrangement dans son visage émacié et lui donnaient un certain caractère à défaut de la beauté.

— Mais, s'écria Raphaël, je ne veux pas vous gêner. Continuez, je vais m'asseoir bien sage sur le banc que je vois là.

— Pas du tout, répliqua Blanche, nous jouons depuis une heure, je suis fatiguée ; voici d'ailleurs M. Hoven qui arrive, et qui sera enchanté de me remplacer, il ne se fera pas faute de rattraper les quatre points perdus.

— Présent, s'écria ce dernier, tout en saluant Mlle Renaud et serrant la main à de Maurezac.

— Quel est donc, lui demanda Mouret, ce noble étranger, capable de faire abandonner une partie de tennis à Mlle Blanche ?

Un ami, répliqua un peu sèchement Hoven.

Et tandis que la partie recommen-

çait Mlle Renaud et M. de Maurezac se dirigeaient vers le banc.

— Je vous suis très reconnaissant, dit de Maurezac avec un peu d'émotion dans la voix, d'avoir bien voulu consentir à quitter ce jeu qui est un si grand plaisir pour vous.

— Eh là, Monsieur, interrompit Blanche railleuse, vous êtes peut-être un peu fat. Je vous ai seulement dit que j'étais fatiguée.

— Voilà, comme toujours, le mot méchant. Ne nous entendrons-nous pas mieux qu'à bord ?

— Mais nous ne nous sommes jamais disputés, à mon souvenir, à peine quelques discussions d'art ou de littérature, plusieurs questions sur lesquelles nous n'étions pas du même avis.

— Vous savez bien que ce n'est pas à cela que je veux faire allusion.

— Oh ! dans ce cas, cher monsieur, dit Blanche en fronçant les sourcils, je vous rappellerai votre promesse de me laisser réfléchir pendant quelques mois. N'abordons pas un sujet si déli-

cat en nous ignorant aussi totalement l'un l'autre.

Allons, dites-moi plutôt vos premières impressions d'Hanoï.

Et ils causèrent comme deux bons camarades pendant plus d'une demi-heure ; de Maurezac, très peu à la conversation, émettait les idées les plus absurdes et les plus contradictoires ; avec beaucoup de grâce Blanche le ramenait à. son sujet lorsqu'il tentait quelque digression ; elle mettait à plaire tout son charme de femme ; et Raphaël se sentait de moins en moins maître de lui-même.

Ce pendant les joueurs avaient fini et se disposaient à partir.

Je vous emmène, demanda Raphaël à Hoven, et sur un signe d'acquiescement de ce dernier il se retourna vers Blanche.

— Mes meilleurs hommages, mademoiselle, et à bientôt.

— Mais je compte bien que vous viendrez plusieurs fois par semaine ; vous voyez nous manquons de raquettes masculines et il est juste que les dé-

sœuvrés comme vous, cher monsieur, soient des plus assidus.

De Maurezac et Hoven allèrent saluer rapidement Mme Delorme et la victoria remontant l'avenue du Grand-Bouddha les emmena dans la direction du Jardin botanique et du tour d'inspection.

Aussitôt de Maurezac demanda à son compagnon :

— Vous connaissez beaucoup les Delorme ?

Mais celui-ci éludant la question.

— Et vous-même ?

— Oh ! pour moi, ce sont de simples connaissances de bord ; vous savez ce qu'il en est : on est très intime pendant un mois, deux jours après l'arrivée on va se voir, puis souvent on s'en tient là.

— Vous avez cherché à flirter avec la jeune fille ?

— Mon Dieu oui, mais quoiqu'elle soit de tendances anglo-saxonnes, elle se prête assez mal à ce genre de sport. Mais dites donc, mon cher, c'est vous qui me faites subir un véritable

interrogatoire, alors que c'était moi qui désirais être renseigné.

— Je connais les Delorme, dit alors Hoven, comme beaucoup d'autres familles, assez superficiellement, quoique j'aie été un assidu de leur tennis : vous avez vu, on arrive, on joue une heure ou deux, on s'en va et c'est à peine si on échange quatre au cinq paroles en dehors des *Play* et des *Ready* traditionnels.

Les Delorme jouissent sur la place d'une excellente réputation, ménage parfait, rien à dire.

— Aucune histoire n'a couru sur le compte de la jeune fille. Pas de fiançailles ébauchées ?

— Les demandes en mariage ont afflué, il n'y a jamais eu de suite. Pourquoi ? mystère.

— Et le tout Hanoï n'a pas cherché à percer ce mystère ?

— Oh ! on a colporté une histoire absurde que je me dispenserai de vous raconter.

— Si, je vous en prie.

— Mais non, je vous assure ; on dé-

truit ici les renommées avec une facilité inouïe, les jeunes filles mêmes sont des moins respectées ; vous avez vu tout à l'heure les demoiselles Plantier ; elles sont assez ternes, surtout l'aînée ; parlez d'elles à n'importe qui, on vous dira : Germaine a été violée par un boy, quant à Marguerite elle a voulu se suicider pour un galopin de 17 ans à qui elle donnait des rendez-vous secrets au jardin. Qu'y a-t-il de fondé dans ces histoires, je l'ignore, mais ne trouvez-vous vraiment pas abominable qu'elles soient devenues la fable publique.

— Certes, mais les gens de bon sens doivent faire fi de ces calomnies absurdes. Vous me connaissez depuis peu, il est vrai, mon cher monsieur Hoven, mais vous pouvez bien penser que ce n'est pas moi qui contribuerai à répandre ces racontars. Dites moi donc votre historiette sur les Delorme, vous avez excité ma curiosité.

— Au fait, que vous l'appreniez par moi ou par un autre, cela n'a pas d'importance. Je vous dirai donc la chose brutalement : on a prétendu que si Mlle

Renaud refusait les partis les plus avantageux, c'est qu'elle était la maîtresse de son beau-frère et que celui-ci n'admettait pas la séparation. Vous voyez, cela ne tient pas debout.

Si Hoven avait tourné les yeux en ce moment vers son compagnon, il l'aurait vu blêmir ; de Maurezac jouant l'indifférent, il n'avait pas percé le mystère de son amour, et il venait de blesser irrémédiablement le jeune homme.

Aussi de Maurezac demeura à peu près silencieux durant le reste de la promenade. Il était six heures et demie, les voitures arrivaient en rangs pressés sur la digue Parreau ; Hoven lui nommait la plupart des promeneurs, Raphaël répondait par monosyllabes, son esprit était ailleurs ; la digue lui semblait interminable ; les arrêts nombreux nécessités par les embarras de voitures lui portaient sur les nerfs ; il regardait avec des yeux de haine toute cette population au faux chic, ces petits bourgeois de France jouant à l'aristocratie, parce que deux

méchantes haridelles les emmenaient dans des victorias ferailleuses : il songeait que tout ce monde suait l'envie et l'orgueil, que ces faces amènes cachaient des âmes fangueuses, il accusait chacun de ces hommes glabres, au visage fatigué et chacune de ces femmes ,dont les moins laides étaient devenues affreuses après quelques mois de colonie d'avoir vaincu sa foi, d'avoir brisé son espérance par une parole calomniatrice.

Ce fut pour lui un véritable soulagement lorsqu'il s'aperçut que la voiture les ramenait vers le centre de la ville.

Hoven ne comprenant pas le changement d'humeur de son compagnon, se taisait maintenant ; bientôt il fit arrêter la voiture étant près de son domicile, et prit congé de Maurezac ; ce dernier rentra directement à l'hôtel, il avait besoin de rester seul quelques minutes et il songeait que cette journée bien commencée, qui lui avait même apporté un peu de joie puisque Blanche avait été contre son habitude particu-

lièrement aimable, se terminait tristement pour une histoire stupide à laquelle il ne croyait pas ou du moins il ne voulait pas croire, mais le doute était né pour lui.

CHAPITRE III

Aux Courses

Une voiture de louage emmenait au trot rapide de ses deux petits coursiers annamites, Hoven, Cerny et Dorval dans la direction du champ de courses.

C'était par une de ces splendides après-midi de décembre, comme il en fait quelquefois à Hanoï, journée de printemps délicieuse, qu'envieraient les hôtes les plus heureux de la Côte d'Azur. Ici le soleil ne paraît pas factice, la végétation a conservé toute sa verdeur et sa force, les soirées sont encore fort agréables, c'est à peine si les nuits sont un peu fraîches.

Très amateur de tous les sports, Hoven s'était passionné pour les courses en France ; c'était même son seul défaut, car l'encouragement de la race chevaline n'était pas l'unique raison qui l'entraînait vers les hippodromes

parisiens, le pari mutuel l'attirait bien aussi quelque peu.

Au Tonkin, le sport hippique, n'avait rien de comparable aux belles réunions de Longchamps ou d'Auteuil, mais à défaut d'autre chose il fallait bien s'en contenter. Les sportsmen français perdent vite au Tonkin le souvenir de la taille des chevaux et des jockeys, de la grandeur des hippodromes et ils parviennent à s'intéresser à ces exhibitions de Lilliput, aussi bien qu'aux grandes randonnées parisiennes ; ils comparent la valeur des concurrents, assistent à leur entraînement, s'inquiétent de leurs maladies, comme s'ils devaient courir le Grand Prix de Longchamps ; et tout en cette matière n'étant que relativité il suffit d'abaisser le niveau des tailles pour avoir l'illusion la plus complète.

Cette transposition Hoven l'avait opérée comme les autres ; les réunions bi-mensuelles de la Société Sportive d'Hanoï demeuraient son plus grand plaisir ; et il était particulièrement heureux ce jour la d'avoir pu décider ses

çait Mlle Renaud et M. de Maurezac se dirigeaient vers le banc.

— Je vous suis très reconnaissant, dit de Maurezac avec un peu d'émotion dans la voix, d'avoir bien voulu consentir à quitter ce jeu qui est un si grand plaisir pour vous.

— Eh là, Monsieur, interrompit Blanche railleuse, vous êtes peut-être un peu fat. Je vous ai seulement dit que j'étais fatiguée.

— Voilà, comme toujours, le mot méchant. Ne nous entendrons-nous pas mieux qu'à bord ?

— Mais nous ne nous sommes jamais disputés, à mon souvenir, à peine quelques discussions d'art ou de littérature, plusieurs questions sur lesquelles nous n'étions pas du même avis.

— Vous savez bien que ce n'est pas à cela que je veux faire allusion.

— Oh ! dans ce cas, cher monsieur, dit Blanche en fronçant les sourcils, je vous rappellerai votre promesse de me laisser réfléchir pendant quelques mois. N'abordons pas un sujet si déli-

cat en nous ignorant aussi totalement l'un l'autre.

Allons, dites-moi plutôt vos premières impressions d'Hanoï.

Et ils causèrent comme deux bons camarades pendant plus d'une demi-heure ; de Maurezac, très peu à la conversation, émettait les idées les plus absurdes et les plus contradictoires ; avec beaucoup de grâce Blanche le ramenait à son sujet lorsqu'il tentait quelque digression ; elle mettait à plaire tout son charme de femme ; et Raphaël se sentait de moins en moins maître de lui-même.

Ce pendant les joueurs avaient fini et se disposaient à partir.

Je vous emmène, demanda Raphaël à Hoven, et sur un signe d'acquiescement de ce dernier il se retourna vers Blanche.

— Mes meilleurs hommages, mademoiselle, et à bientôt.

— Mais je compte bien que vous viendrez plusieurs fois par semaine ; vous voyez nous manquons de raquettes masculines et il est juste que les dé-

çait Mlle Renaud et M. de Maurezac se dirigeaient vers le banc.

— Je vous suis très reconnaissant, dit de Maurezac avec un peu d'émotion dans la voix, d'avoir bien voulu consentir à quitter ce jeu qui est un si grand plaisir pour vous.

— Eh là, Monsieur, interrompit Blanche railleuse, vous êtes peut-être un peu fat. Je vous ai seulement dit que j'étais fatiguée.

— Voilà, comme toujours, le mot méchant. Ne nous entendrons-nous pas mieux qu'à bord ?

— Mais nous ne nous sommes jamais disputés, à mon souvenir, à peine quelques discussions d'art ou de littérature, plusieurs questions sur lesquelles nous n'étions pas du même avis.

— Vous savez bien que ce n'est pas à cela que je veux faire allusion.

— Oh !dans ce cas, cher monsieur, dit Blanche en fronçant les sourcils, je vous rappellerai votre promesse de me laisser réfléchir pendant quelques mois. N'abordons pas un sujet si déli-

cat en nous ignorant aussi totalement l'un l'autre.

Allons, dites-moi plutôt vos premières impressions d'Hanoï.

Et ils causèrent comme deux bons camarades pendant plus d'une demiheure ; de Maurezac, très peu à la conversation, émettait les idées les plus absurdes et les plus contradictoires ; avec beaucoup de grâce Blanche le ramenait à. son sujet lorsqu'il tentait quelque digression ; elle mettait à plaire tout son charme de femme ; et Raphaël se sentait de moins en moins maître de lui-même.

Ce pendant les joueurs avaient fini et se disposaient à partir.

Je vous emmène, demanda Raphaël à Hoven, et sur un signe d'acquiescement de ce dernier il se retourna vers Blanche.

— Mes meilleurs hommages, mademoiselle, et à bientôt.

— Mais je compte bien que vous viendrez plusieurs fois par semaine ; vous voyez nous manquons de raquettes masculines et il est juste que les dé-

çait Mlle Renaud et M. de Maurezac se dirigeaient vers le banc.

— Je vous suis très reconnaissant, dit de Maurezac avec un peu d'émotion dans la voix, d'avoir bien voulu consentir à quitter ce jeu qui est un si grand plaisir pour vous.

— Eh là, Monsieur, interrompit Blanche railleuse, vous êtes peut-être un peu fat. Je vous ai seulement dit que j'étais fatiguée.

— Voilà, comme toujours, le mot méchant. Ne nous entendrons-nous pas mieux qu'à bord ?

— Mais nous ne nous sommes jamais disputés, à mon souvenir, à peine quelques discussions d'art ou de littérature, plusieurs questions sur lesquelles nous n'étions pas du même avis.

— Vous savez bien que ce n'est pas à cela que je veux faire allusion.

— Oh !dans ce cas, cher monsieur, dit Blanche en fronçant les sourcils, je vous rappellerai votre promesse de me laisser réfléchir pendant quelques mois. N'abordons pas un sujet si déli-

cat en nous ignorant aussi totalement l'un l'autre.

Allons, dites-moi plutôt vos premières impressions d'Hanoï.

Et ils causèrent comme deux bons camarades pendant plus d'une demi-heure ; de Maurezac, très peu à la conversation, émettait les idées les plus absurdes et les plus contradictoires ; avec beaucoup de grâce Blanche le ramenait à. son sujet lorsqu'il tentait quelque digression ; elle mettait à plaire tout son charme de femme ; et Raphaël se sentait de moins en moins maître de lui-même.

Ce pendant les joueurs avaient fini et se disposaient à partir.

Je vous emmène, demanda Raphaël à Hoven, et sur un signe d'acquiescement de ce dernier il se retourna vers Blanche.

— Mes meilleurs hommages, mademoiselle, et à bientôt.

— Mais je compte bien que vous viendrez plusieurs fois par semaine ; vous voyez nous manquons de raquettes masculines et il est juste que les dé-

taires grognent, le starter, tout ruisselant de sueur, lève les bras au ciel.

En face, on voit galoper les rapides coursiers, de plus en plus à la queue-leu-leu ; une casaque rouge toque noire, tient la tête, serrée de près par une vert d'eau toque cerise ; une jaune toque rouge améliore sensiblement sa position ; les autres sont déjà battus ; au tournant, la vert d'eau s'effondre. La course semble à la merci de la rouge toque noire. Mais non, la jaune toque rouge se rapproche de plus en plus. Encore cinquante mètres, encore vingt-cinq mètres, la rouge n'en peut plus, la jaune gagne d'une encolure.

Le public trépigne. Auto (casaque rouge) était grand favori. Five O'clock (casaque jaune), presque inconnu, devait être à cinquante contre un au moins. Mais quelle est cette surprise : les juges affichent un Auto, deux Five O'clock. Le public se rassérène ; la plupart de ces sportsmen manqués étaient aussi bien sûrs d'avoir vu Auto gagner d'une bonne longueur.

. . . .

Un groupe animé. C'est le propriétaire de Five O'clock, un juif allemand qui pousse des gloussements inarticulés, tellement la colère l'étouffe. Il est entouré de ses amis.

— Che sont des cochons, des cochons, gémit-il.

— Vous ne pouviez pas voir, d'où vous étiez placé, réplique le propriétaire d'Auto.

— Comment ch'étais chuste derrière, che n'ai pas de la m... dans les yeux.

Et cette intéressante discussion continue.

. . . .

Près du pesage, d'autres groupes commentent l'incident, on siffle les juges. Il y a le monsieur qui connaît le règlement de France et qui menace de tout casser, on discute ferme, on se promet même des giffles, des membres du comité déposent leur démission. Il faut un grand quart d'heure pour ramener un peu de calme.

. . . .

— Mais tu ne nous avais pas dit que c'était à un combat de bêtes fauves

que tu nous menais, s'écria Cerny. C'est beaucoup plus amusant que les courses.

Les discussions, répliqua Hoven, atteignent rarement une telle acuité, mais je reconnais qu'elles sont beaucoup trop fréquentes. Laissons les s'entre'déchirer et allons voir si les belles dames sont venues.

Elles arrivent une à une, pour mieux se faire admirer ; il n'est pas chic du reste de venir là comme à représentation : le dernier smart hanoïen oblige toute femme qui se respecte à faire les cent pas devant les tribunes entre deux courses, regarder d'un œil très vague les péripéties d'un steeple, puis d'un léger signe de la main au valet de pied qui attend docile à la porte du pesage, faire avancer la victoria, saluer rapidement la cour des jeunes gens empressés et repartir. Avoir l'air désintéressé, ennuyé, c'est très grand monde, très bien porté.

L'arrivée de loin en élégantes victorias caoutchoutées, le flottoiement de jolies couleurs claires pourrait faire

croire à une réunion de nos mondaines parisiennes.

De près la réalité est bien plus bourgeoise ; il y a peut-être beaucoup d'argent dépensé pour toutes ces toilettes, mais la signature du couturier ou même d'une couturière experte manque, et c'est trop visible.

On ne pourrait pas non plus — quoique toutes ces dames renieraient en vain la province dont elles sont originaires — se croire sur le mail un dimanche à Quimper, Le Mans ou Perpignan : la noble dame, marquise de ces lieux, la femme du premier président, le banc d'œuvre et l'ouvroir font défaut ; mais, dans chacune des villes précitées, il y a toujours — la préfète, la femme du jeune médecin ou l'épouse adultère de l'avoué — une réunion de trois ou quatre dames qui se font habiller chez une mauvaise couturière de Paris, qui se croient du chic et que la population du crû a l'habitude de dénommer excentriques. Figurez-vous que toutes ces célébrités provinciales de maintes préfectures ou sous-préfec-

tures se soient donné rendez-vous à Hanoï et vous aurez assez bien la représentation de la population féminine qui vient honorer de sa grâce les réunions hippiques de la capitale tonkinoise.

Cerny qui, en bon Parisien fidèle à la Ville Lumière, se faisait ces réflexions, s'écria tout-à-coup :

— En voici toutefois une qui sort de l'ordinaire, et il désigna à ses amis une grande femme vêtue à la dernière mode — pas celle d'Hanoï —robe de crêpe de Chine crème, triple volant de dentelles, grand chapeau noir surmonté de quelques roses et se rattachant par deux brides de velours.

Celle-ci passa près d'eux.

— Pas jolie certainement, beaucoup trop maigre, mais très désirable quand même, conclut Cerny.

— Extrêmement maquillée, émaillée même, répliqua Hoven. Vous ne la verrez jamais consentir un mouvement trop accentué du visage, elle ne rit jamais, bien entendu, sourit à peine, c'est la belle madame Malivoire, la beauté classique d'Hanoï.

— Des histoires ?

— Oui et non, c'est-à-dire qu'on lui attribue tous les vices — les Européens d'Hanoï sont si généreux ! — moult amants, amours lesbiennes, opium, etc. mais voyez-la et dites-moi si le soin de sa toilette peut lui laisser des loisirs suffisants pour tant d'occupations. Jamais femme si bien habillée ne consentira à se déshabiller pour si peu de chose. Le seul point d'interrogation que pose le public est d'où vient l'argent? Après tout, le mari en a peut-être, tout se voit.

Ce n'est pas le cas de celle-ci et Hoven désigna à Cerny et à Dorval une amusante petite femme qui se promenait devant les tribunes ; il n'y a pas de doute, elle n'a qu'un mari, mais beaucoup de protecteurs, à partir du grade d'administrateur de 2e classe toutefois. L'argent et l'avancement du mari, telles sont les deux conditions *sine qua non;* elle a le corps d'une poupée, mais elle n'en a pas l'âme, la petite madame Richomme, aussi le mari, ce grand dadais que vous voyez un peu plus loin, est-il maintenant administra-

teur, alors que par ses seuls mérites il était destiné à traîner longtemps encore parmi les commis.

Quant à cette dernière, et Hoven leur montra la belle et surtout majestueuse Mme Michaud, qui se promenait de long en large, la mine rêveuse, elle a aussi été très utile à son mari; mais c'est un autre genre: c'est la maîtresse sérieuse — a, toutefois, eu une défaillance l'été dernier — : c'était à Do-Son, notre Trouville tonkinois; ce soir-là, le train des maris avait-il de l'avance ou le télégraphe préventif avait-il négligé son service, toujours est-il que la prudente et sage Mme Michaud a été trouvée par le sagace et placide M. Michaud dans les bras d'un bon petit jeune homme, qui n'est jamais revenu de son épatement.

— Et alors?...

— Alors, rien.

— Comment rien?

— Mais, mon cher, vous êtes encore bien peu habitué à la colonie. Je vous ai dit que cette femme était utile à son mari. Comment celui-ci aurait-il été assez prodigue pour tuer sa poule aux

œufs d'or. On raconte même qu'il est enchanté d'avoir un motif pour être plus sûr d'elle. J'oubliais, toutefois, un détail. Le bon petit jeune homme cumulait, sa gentille figure de blond adolescent lui valait d'être le protecteur reconnu et attitré d'une de nos marchandes de plaisir. L'hétaïre apprit le scandale de Do-Son et menaça Mme Michaud d'un crépage de chignon en règle; mais celle-ci ne se le fit pas dire deux fois: elle prit le premier bateau pour la France. Elle n'a pu revenir que lorsque la demi-mondaine a gagné, elle aussi, ses quartiers de vacances.

— Et ces deux petites femmes rigolotes, là-bas?

— Ah! cela, ce sont les deux derniers adultères de la semaine; il faut croire que leur malheur commun les a rapprochées.

Le commissaire central a eu fort à faire depuis quelque temps. Le même jour, les deux petites sans importance que vous voyez ici, l'une employée de commerce, l'autre femme d'un préposé des douanes, ayant chacune un amant

de mince extraction, — ces derniers se sont empressés de disparaître, — de la graine de cocotte à bon à marché; elles opèrent leur première sortie. Mais deux jours après ce double constat, il y a eu celui beaucoup plus tragique de la femme d'un médecin à quatre galons, le docteur Mauguin, avec un jeune lieutenant, beau comme jour, plus bête que le dernier de ses hommes.

L'amusant de l'histoire c'est que tout le monde connaissait la triste situation maritale du Dr Mauguin qui est quelque peu sourd, mais si brave homme. On s'imaginait que lui aussi était au courant. C'était tellement drôle de voir la femme venir tous les soirs au café Métropole s'assurer que son mari était bien en train de faire sa partie de dominos, avant d'aller elle-même à sa petite affaire. Il paraitrait qu'il ne savait rien du tout, après le constat il a voulu se battre, mais comme il a quatre galons et l'amant seulement deux, le général en chef n'a pas autorisé la rencontre.

Pendant que je suis sur le chapitre des constats d'adultère, il faut que je

vous conte une histoire plus ancienne mais qui n'en est pas moins très drôle, elle est arrivée à un commissaire de police, qui, appelé à instrumenter dans une sorte de café situé sur le petit lac où de jolies femmes menaient très joyeuse vie en compagnie d'hommes très galants, fut quelque peu surpris de découvrir sa chaste moitié dans le nombre. Elle lui avait dit devoir aller au théâtre avec une amie, ce fut elle qu'il rencontra la première, son déshabillé était complet et sa posture des moins équivoques.

C'est ce jour-là aussi qu'un officier d'ordonnance du gouverneur général, à l'arrivée inopinée de l'homme à écharpe, se précipita dans le petit lac qu'il traversa à la nage et regagna en courant la Concession n'ayant pour tout costume que la vase recueillie dans le lac.

— Et tu travailles dans la femme adultère demanda Cerny à Hoven?

— Mon Dieu non, répondit celui-ci, de deux choses l'une, ou elles attendent leur première ou deuxième faute,

ce sont alors des femmes que j'appelerai honnêtes et la difficulté m'effraie, ou elles sont cotées, alors le taux est trop élevé, et elles font leur métier beaucoup plus mal que les professionnelles. Quand j'éprouve quelque écœurement de la race jaune, c'est à ces dernières que je m'adresse. Mais j'y songe: tandis que vous causiez, vous ne vous doutiez peut-être pas que j'ai fait un joli sac sur Gladiateur gagnant notre Derby : 20 piastres gagnant et autant placé pour des rapports de 8 et 2 piastres, vous voyez que ce n'est pas mal. Je veux vous offrir une petite fête: nous allons cueillir trois demi-mondaines; nous les emmènerons à Métropole pour l'apéritif, nous dînerons dans une salle particulière; au théâtre, puis souper ; ensuite chacun emmènera sa partenaire si cela lui convient. C'est la grande noce. Vive la joie!

— Trouver trois hétaïres de luxe, heu, cela me semble difficile, demanda Dorval?

— Mais non, j'ai déjà aperçu Léa et Jeanne, il nous suffit d'une troisième.

— Et les dénommées Léa et Jeanne quel pedigrée, quels signes particuliers?

— Le pedigrée, probablement une loge de concierge. Un très vague Conservatoire, puis vient en Indo-Chine à la suite d'une troupe de comédie ; trouve un amant sérieux, et reste comme cocotte Je ne vous garantis pas l'histoire, mais si elle n'est pas vraie, elle mérite de l'être.

Il est assez rare qu'une femme vienne ici, se disant : J'y ferai la grue à vingt dollars la nuit. Certes, beaucoup des péripatéticiennes de Paris ou de province économiseraient bien vite les mille francs du voyage si elles savaient qu'elles peuvent en un an décupler ce capital; mais elles l'ignorent et croient être bernées quand on le leur dit.

C'est pourquoi les demi-mondaines que vous verrez ici, — exclusion faite des Américaines de Hongkong et du ramassis qu'on a l'habitude de dénommer Valaques, — sont presque toutes venues dans un autre but, ou bien encore ce sont des femmes adultères tom-

bées bas et qui ont compris qu'en s'affichant, elles risquaient d'avoir une plus nombreuse clientèle.

En mettant même dix jours de chômage par mois, quel est le riche amateur qui pourrait payer à une femme la valeur de vingt journées de travail, non compris les petits profits de la sieste, lorsque le client ne craint pas l'apoplexie.

Donc, cette Léa et cette Jeanne, j'ignore leur origine, mais je vous les garantis bonne marque. Ce sont toutes les deux de braves filles, pas désintéressées, bien entendu, mais capables de bons sentiments et de crédit, des relations utiles, en un mot.

Et elles ont eu leur heure de gloire, au moins Léa, en l'honneur de qui un homme en a tué un autre. Cela a été le grand scandale d'Hanoï l'hiver dernier. Mais depuis l'héroïne a cessé d'être monopolisée et elle a été rendue au domaine public.

Jeanne, plus prosaïque, a trois ou quatre protecteurs sérieux, et elle fait des extras.

— Tout cela ne nous donne pas notre troisième convive, réclama Dorval.

— Mon Dieu, je doute maintenant avoua Hoven, voir arriver une beauté cotée. Mais nous pourrions peut-être prendre Margot.

— Margot n'est donc pas belle ou a-t-on omis de l'inscrire à la cote? dit Cerny.

— Non, répondit Hoven en riant, Margot est une Annamite pure et simple, pas même métisse, mais depuis qu'elle est allée en France, elle porte admirablement la toilette, est rouée comme une vieille pratique, elle parle fort bien notre langue, ses cuirs deviennent même un agrément de la conversation. Son tarif est aussi élevé que celui de ses collègues d'Europe et c'est peut-être elle qui compte le plus grand nombre de clients.

— Léa et Jeanne ne seront pas froissée de cette promiscuité indigène, demanda Cerny?

— Jamais de la vie, ce sont les meilleures amies du monde, nécessité de métier. Mais je ne veux imposer Mar-

got à aucun de vous; vous êtes depuis trop peu de temps ici; vous devez avoir encore le préjugé de race. Je la garderai donc. Je ne vous fais d'ailleurs aucune politesse; à mon point de vue c'est la meilleure affaire des trois. Maintenant, aux présentations.

Justement Léa et Jeanne arrivaient devant les tribunes, toutes deux des plus élégantes et ne différant en rien des mondaines hanoïennes les plus select. Léa déjà mûre, chataine rousse, visage assez quelconque, mais un joli corps beaucoup de galbe — n'eût pas été indigne de tenir un troisième rôle sur l'asphalte parisienne. — On devinait en Jeanne, brunette gentille, une cocotte de province à peine sortie du café de l'Union ou de la Poste à Bordeaux ou à Toulouse — dans le Midi *certaignement* — très simple, elle avait encore des petits mots drôles ; c'était la dernière venue et la plus naïve parmi les noceuses d'Hanoï.

La connaissance faite, on se mit à la recherche de Margot qui accepta d'emblée la combinaison. On fait la noce,

chic, s'écrièrent avec un ensemble par-[illegible] mais sans conviction ces trois femmes saturées de champagne, l'estomac brûlé par les alcools aussi multiples que néfastes qu'elles devaient avaler tous les jours.

— Vous n'avez pas peur de braver l'opinion en vous montrant avec ces dames, demanda Hoven.

Dorval, toujours timoré, esquissa un geste de protestation, mais il craignit les sarcasmes de Cerny qui aussitôt s'était écrié :

— Monsieur veut rire; pour embêter les bourgeois, je m'exhiberai plutôt dix fois qu'une.

Et les trois couples partirent dans trois voitures.

Comme à l'aller, l'animation était grande sur les routes : aux voitures venant des courses on devait joindre quelques promeneurs sortis plus tard et au Jardin Botanique quelques piétons assis sur les bancs ressemblaient aux spectateurs des Acacias contemplant le retour de Longchamp.

Le café Métropole était déjà aux trois

quarts occupé lorsqu'ils y arrivèrent. Leur entrée fit sensation, rares étaient en effet les jeunes gens assez audacieux pour oser, à une telle heure se montrer en bonne compagnie. Ils s'assirent au fond de la salle pour mieux jouir du coup d'œil bientôt très animé; on entendait monter le murmure des conversations, rompu par les éclats de voix de quelques-uns plus sans-gêne; les appels répétés aux boys qui se multiplient ; sur trois tables réunies, les grosses épaulettes: le général infanterie, le général commissaire, le général médecin, plusieurs colonels et lieutenants-colonels remuent bruyamment des dominos; des *petite-bourse* qui ne viennent là que le dimanche semblent dépaysés et osent à peine se faire servir; les plus élégantes des courses manquent, elles ont peur de froisser leurs robes dans un café; mais, par contre, de très nombreuses bourgeoises jouissent de ce jour exceptionnel où elles accompagnent leurs maris. Ces derniers baîllent et paraissent regretter leur habituelle manille. Le mouvement d'en-

trée ne cesse pas, et les nouveaux venus parcourent en vain les rangées de consommateurs, en quête d'une table disponible, tandis que quelques solitaires cherchent à s'inscrire en cinquième dans un groupe de manilleurs qui paieront leur apéritif par-dessus le marché. Dominant le tapage, une musique râleuse commence à faire entendre quelques sons anémiés. Il y a deux violons, un violoncelle et un piano, c'est de l'extra, ordinairement il n'y a que trois musiciens dont le chef d'orchestre, ce dernier seul connu du public, son maigre talent a acquis sur la place, faute de mieux, une certaine renommée.

Hoven, Cerny et Dorval, fatigués de ce tohu bohu se levèrent bientôt ,et dans la petite salle où le gérant les conduisit après leur avoir disposé une table, ils purent commencer à lutiner les jeunes femmes.

Au cours du dîner ils s'amusèrent énormément des boutades de Margot : cette jeune Annamite était vraiment drôle, elle connaissait très intimement

presque tous les chefs de service et les secrets de l'alcôve n'ayant pour elle rien de sacré, elle imitait pour la plus grande joie de ses hôtes les expansions amoureuses de ses amants de marque: le trésorier général poussif, qui soufflait un quart d'heure avant et une demi-heure après ; le résident supérieur qui, malgré sa décrépitude avait voulu passer avec elle un marché hybride à quinze dollars la séance, elle l'avait envoyé promener, et il était revenu à la charge et elle le visitait régulièrement, elle avait même une clef de l'hôtel ; un autre gros personnage avait des idées bizarres, elles les lui faisait payer cher, etc... pendant une demi-heure ce fut un défilé de tous ces assoifés d'amours vénales, hommes mûrs ou déjà très vieux pour la colonie qu'on eût pu s'étonner de voir encore tenaillés par des désirs charnels.

Après le dîner, ils gagnèrent le théâtre municipal ou du moins l'ignoble bouge qui en tenait lieu, en attendant l'ouverture de la salle de la rue Paul-Bert.

Il faisait terriblement chaud dans ce théâtre dès les premiers jours de mars, par contre en décembre et en janvier on y gelait; les portes manquaient ou ne fermaient pas; deux cours nauséabondes tenaient lieu de couloirs, les fauteuils de paille défoncés cachaient sournoisement des clous, de la poussière amoncelée depuis des années, des toiles d'araignée impénétrables, tel était l'espect peu engageant de la salle. La troupe était atroce, la comédie disgrâcieuse pour la partie féminine, inexistante du côté masculin ; quant aux ténors et aux barytons, ils auraient fait fuir les plus sourds ; c'est à peine si la chanteuse légère rachetait par sa gentillesse et une voix juste un peu fluette ce ramassis de cabots manqués.

Ce dimanche soir comédie et opérette étaient réunies ; on avait besoin de toute la troupe pour jouer la *Jeunesse des mousquetaires*, la dernière pièce que le directeur eut dû songer à monter.

Ce fut lamentable, je ne parle même

pas des costumes qui étaient plus hétéroclites encore que les figures, mais chacun des acteurs ayant sans doute jugé son rôle trop long, avait négligé d'en apprendre la moindre partie ; le souffleur — certes s'il y avait une justice il eut dû avoir les plus forts émoluments — s'époumonnait en vain ; il était débordé. Les silences se succédaient sinistrement; à un moment, un des mousquetaires voyant que son camarade allait manquer la réplique lui dit tout bas « A toi ». A toi répéta d'une voix de stentor l'acteur fidèle en faisant un grand geste. Ce fut un bel éclat de rire dans toute la salle. Trois tableaux traînèrent ainsi péniblement ; heureusement après un entr'acte fort long le régisseur vint annoncer que Mlle *** se refusant à jouer ce soir là, on serait obligé de passer le quatrième; le public poussa un soupir de soulagement, cela réduisait à quatre le nombre des tableaux à paraître, mais le cinquième fut si pitoyable que la moitié des spectateurs abandonna la partie. Après le sixième comme il ne serait

plus resté qu'une demi-douzaine d'auditeurs bénévoles, le rideau ne se releva pas.

La bande joyeuse aurait voulu demeurer jusqu'à la fin par gageure, mais les courages les mieux trempés finissent par s'émousser, et ils reprirent le chemin de Métropole pour souper.

Ce fut peut-être ce qu'il y eut de plus réussi dans la soirée, ce souper par petites tables gentiment décorées.

Les plus grandes dames d'Hanoï n'hésitent plus alors à se montrer au Métropole ; quoique la salle soit la même, ce n'est plus tout à fait le café, c'est presque le restaurant de nuit.

Mais comme ils se voyaient très observés, Hoven, Cerny, Dorval et leurs compagnes se tinrent coi ; cela n'était vraiment pas amusant. Aussi Cerny étouffant un baillement s'écria : « Ce que c'est drôle les jours de bombe à Hanoï ; Hoven, mon vieux, tu es un ami épatant, je te suis très reconnaissant et je ne t'en veux pas, tu ne saurais faire sortir de la joie de ce bloc d'ennui, mais véritablement, mon cher,

même la grande vie ici, ce n'est pas rigolo ; toutefois jusqu'à maintenant ajouta-t-il » se rappelant soudain qu'il avait une compagne « car je ne doute pas qu'une nuit délicieuse me compensera cette journée peu folâtre » et au grand scandale des bourgeois, il posa ses lèvres sur la nuque de Léa légèrement inclinée.

CHAPITRE IV

Une Fumerie modèle

Depuis le jour où Hoven lui avait involontairement porté une cruelle atteinte, de Maurezac avait revu plusieurs fois la famille Delorme : ces visites augmentaient son énervement, chaque fois qu'il retrouvait Blanche, l'insinuation calomnieuse lui revenait à l'esprit et il ne pouvait plus en détacher sa pensée. Ce fut bien pire lorsque invité à dîner, il fut mis en présence du commandant et de la jeune fille ; les moindres incidents, les plus légers coups d'œil, dus au hasard, lui parurent significatifs. Jamais il n'avait observé bien particulièrement Maurice Delorme, il fut frappé ce soir là, de son entrain, de sa gaieté : époux d'une femme étiolée, ayant une tentation constante sous les yeux, ce devait être sûrement un rival dangereux. Il affectait, lorsqu'il

parlait à sa belle-sœur, le ton badin et taquin dont on use volontiers vis-à-vis d'une jeune fille à peine sortie de la chrysalide dénommé fillette ; par plaisanterie, il l'avait tutoyée une fois et il continuait à le faire dans la vie ordinaire sans y prendre garde. Etait-ce une habitude inoffensive ou au contraire une manœuvre très habile pour éviter la fâcheuse gaffe, se demandait anxieusement de Maurezac, problème insoluble qui le tracassait vainement.

Un jour ils étaient partis, les Delorme, la famille Plantier, Mouret et lui en pique-nique, aux environs d'Hanoï : les uns à cheval, les autres en voiture ou à bicyclette. Raphaël, sachant que Blanche devait monter, avait également adopté le cheval, et comme la jeune fille et son beau-frère galopaient toujours fort en avant, constamment il poussait son coursier pour se maintenir à leur hauteur, mais on voyait que bête et cavalier, très essoufflés, ne se dépensaient pas ainsi à plaisir, et comme Raphaël ne cachait pas sa mauvaise humeur.

— M. de Maurezac, lui dit Blanche, vous pourriez être plus aimable pour ma sœur et les autres dames, restez donc un peu auprès d'elles, vous paraissez faire une gageure d'aller aussi vite que mon beau-frère et moi, cela vous fatigue inutilement, à moins, ajouta-t-elle d'un ton singulier, que ce jeu ne soit fait pour me surveiller.

Cette parole méchante blessa vivement Raphaël qui se le tint pour dit mais resta maussade tout le reste de la journée.

A la suite de cet incident il espaça ses visites en petit garçon boudeur, puis la défense de ses intérêts l'appela dans l'intérieur ; il resta absent plus d'un mois. A son retour, il annonça à Cerny et Dorval son intention de se fixer à Hanoï pour une année ou deux.

Il avait trouvé son exploitation en assez mauvais état : le gérant lui avait expliqué qu'avec les cultures riches il fallait attendre plusieurs années avant d'avoir des résultats appréciables, mais il l'avait dissuadé — ce qui du reste avait été très facile — de s'établir

dans le pays même. Le meilleur siège social pour un colon c'est Hanoï, entre le gouvernement général et le service de l'agriculture : coloniser c'est faire antichambre, obtenir des crédits pour des essais douteux, acquérir gratuitement des concessions pour les revendre en friche très cher à l'Etat ; un parfait colon pourrait ignorer tout des arcanes agricoles.

Au fond de Maurezac s'intéressait assez peu à ses intérêts matériels au Tonkin, il était venu dans ce pays chercher une diversion et non se livrer à un rude labeur pour sauver quelques milliers de piastres; mais son incursion dans l'intérieur lui avait appris à pénétrer l'âme annamite et maintenant il goûtait vraiment le charme de l'Extrême-Orient.

Ce peuple dégénéré, avachi, comme succombant sous l'effort de milliers d'années de civilisation et retombé à l'enfance pour la philosophie facile de la vie, ces poupées gracieuses au rire argentin, ces hommes enfants et ces vieillards qui n'ont jamais été des

hommes, nation intelligente et rusée, pliée lâchement à notre domination alors que par ses traditions et le génie de sa race elle pourrait nous être supérieure, quel beau sujet d'études !

A Ngha-lô d'où il venait, de Maurezac avait fait connaissance d'un garde principal de milice que vingt ans de Tonkin avait rendu annamitophile à l'extrême et ce dernier avait entrepris son initiation. Quelque peu désemparé dans ce pays perdu, Raphaël avait recherché la fréquentation de ce Lauraine, être assez primitif, mais que les longues solitudes avaient affiné.

L'existence du garde principal était plutôt quelconque pendant la journée et presque entièrement adonnée à la chasse ou à de grandes randonnées équestres, vie menée en commun avec toute la population de l'endroit dont il était le véritable roi ; mais lorsque les premières brumes donnaient à cette étrange vallée un aspect vraiment féerique — coin de la Suisse retrouvé au Tonkin et héritant par sa situation tropicale de plus riches couleurs et

d'une végétation plus intense — alors l'homme agreste devenait gentilhomme, le rustre était dépouillé, le muet causait, et c'était presque un fin lettré, ce n'était sûrement pas un philosophe banal que ce Lauraine étendu sur le lit de camp, tandis que la seule lueur vacillante de la lampe à opium brille dans la nuit. Depuis des années et des années, il a conversé ainsi chaque soir avec la fumée noire, et tandis qu'il raconte ses sensations multiples durant ces nuits enfiévrées, il semble que c'est pendant un temps beaucoup plus long, des décades et des siècles qu'il a vécu sa nouvelle vie, celle du fumeur. Ce sont de vieux mandarins annamites, pas de ceux qui portent des costumes brillants, parlent français et aspirent à la Légion d'honneur, non, ce sont des lettrés de village qui ont conservé toute leurs traditions nationales et dont l'âme ne s'est pas embuée des conceptions occidentales qui ne sauraient pénétrer dans ce lieu isolé, ce sont de pauvres hères qui ne possèdent pas beaucoup plus d'argent que leurs ad-

ministrés, mais qui sont riches en précieux souvenirs, ce sont eux qui ont peu à peu englué Lauraine, ils lui ont raconté leurs simples légendes et redit l'histoire redoutable de leurs ancêtres, et à ces récits primitifs, l'âme de l'ancien sous-officier s'est élevée, il a compris le génie grandiose de ce pays d'Annam et, compagnon résigné, il vit aujourd'hui sa décadence.

Il parle, parle sans cesse, tandis que l'opium grésille sur la lampe, que la flamme semble grandir démesurément dans la nuit noire et que les mille bruits du dehors, concert ininterrompu de cigales et de grillons, emplissent la chambre.

Et autant de fois Lauraine a porté avec délices la pipe à la bouche, autant de fois de Maurezac l'a imité. C'est le garde de milice qui savamment triture la drogue, et alternativement ils fument ; confraternité singulière qui réunit ces deux hommes si divers par un lien bien plus fort que la plus solide des amitiés, oubli des castes et des dégoûts ordinaires !

C'est par distraction que de Maurezac s'est assis le premier soir sur le lit de camp et qu'il a fumé la première pipe offerte ; à la vingtième, seulement, ressentant quelques étourdissements il a prié Lauraine de continuer seul, mais, dès le troisième jour il était aguerri, et il ne demandait qu'à dépasser les premières sensations éprouvées; aussi ne repoussait-il plus le précieux instrument qui ouvrait à son âme des horizons merveilleux. Pendant près de trois semaines il fuma ainsi chaque soir la dose considérable de quarante à cinquante pipes. Lauraine ne voulait pas croire qu'il venait d'initier un nouveau disciple aux grands mystères de la fumée noire, un débutant, pensait-il ne saurait supporter une telle épreuve, mais comme de Maurezac persistait à l'assurer de son ignorance passée, il se réjouissait secrètement: le fumeur n'aime pas la solitude, nouveau Satan il est heureux de sentir à côté lui une proie du vice qu'il adore.

Ils commençaient à fumer à neuf heures, et à deux heures du matin la lampe

tremblottant, c'était le signal ordinaire, ils l'éteignaient et reposant alors sans paroles, ils se laissaient gagner par de doux rêves .

Aucune image exacte ne peut traduire les charmes de l'opium : le repos quotidien ne nous apporte que peu d'instants agréables, puisque bientôt le sommeil vient détruire la vie de notre pensée ; ne souffrons-nous pas alors des rêves souvent imbéciles que notre esprit conçoit ; que de nuits douloureuses et de réveils pénibles chacun de nous n'a-t-il pas ainsi éprouvées ; l'insomnie est peut-être une sensation plus désagréable encore ; non, aucune expression ne peut marquer la profondeur de l'abîme qui sépare le vide de telles nuits des soirées d'ivresse dont jouit le fumeur ; ses rêves, c'est lui qui les dirige, tout son effort vital a afflué au cerveau qui reste éveillé tandis que le corps demeure dans un repos léthargique.

Ainsi, Raphaël, couché sur le lit de camp, rêve à Blanche Renaud, mais sa pensée n'a plus l'acrimonie de ses sou-

venirs réels : le fumeur n'a pas de haine, d'envies ou de désirs morbides. Raphaël voit une Blanche idéalement jolie, qu'il presse tendrement sur son sein, et tous deux, en extase, regardent défiler une existence chimérique qui les laisse indéfiniment jeunes et beaux.

. . . .

Quelquefois, pour fêter son hôte, Lauraine fait venir quelques-unes de ses congayes ; ordinairement, il professe que la fumée noire a horreur du contact féminin. Une des poupées mignonnes confectionne adroitement les pipes, tandis que les autres se laissent caresser par les fumeurs. Au milieu de la séance, Raphaël a tenté de s'unir à l'une des prêtresses, et il a été étonné de ne plus trouver dans cette communion le dégoût qui, jusque-là, l'avait éloigné de la femme annamite. C'est un long baiser, dont la fumée a chassé toute la fougue, un enlacement fervent, en même temps qu'un oubli de l'être charnel.

. . . .

De Maurezac avait gardé un impé-

rissable souvenir de ces longues soirées consacrées au culte de l'opium, et, rentré à Hanoï, il projeta de posséder une fumerie riche et grandiose ; ce désir l'avait confirmé dans son projet d'installation définitive au Tonkin.

Il lui fallut tout d'abord découvrir un cadre *ad hoc ;* après de nombreuses recherches,— le problème du logement étant toujours fort difficile à résoudre dans la capitale, — il trouva, donnant sur le quai du Commerce et la rue de la Chaux, les deux issues chères aux femmes adultères, — la maison idéale. Elle était d'un aspect assez bizarre, toute en fenêtres sur le quai, avec une immense baie vitrée en bordure d'une terrasse ; une aile avançant paraissait rapportée et elle était surmontée d'une sorte de cabane persiennée ayant l'allure d'une maison chinoise. On parvenait au premier, à ce buen retiro, par un dédale de couloirs, et c'était un ravissement de constater que de tous côtés on dominait la ville et le quai ; la brise la plus légère semblait en même temps avoir choisi ce lieu comme

dernier refuge, tandis que l'air étouffant se répandait partout ailleurs.

De Maurezac mit toute sa coquetterie à installer cette pièce en petite merveille ; il l'orna tout d'abord d'un lit de camp gigantesque, occasion unique trouvée chez un vieux mandarin en déconfiture ; il répandit à profusion les broderies annamites écarlates, avec des lettres ou des motifs brodés or ; sur le devant, il exposa toute une série de masques japonais ; mais ce qui donnait à la fumerie son cachet le plus étrange, c'était une immense broderie d'une seule pièce qui recouvrait toute la cloison ; elle représentait un dragon d'or brodé sur soie noire. Sur le lit *kè-goi* (1) et coussins les plus précieux, le plateau tout en *go* incrusté d'un dragon, une jolie lampe étain et cuivre, et cent bibelots divers, qui, tous, avaient un cachet particulier. Il prit même le soin de décorer avec des armes et des soies laotiennes les couloirs menant à la fumerie, et, vraiment, le visiteur qui n'était pas averti pouvait se de-

(1) Coussins annamites durs.

mander s'il ne commençait pas un songe lorsqu'il était conduit vers cette demeure créatrice de rêves ; la tentation de l'opium y devenait angoissante, et plus d'un résolu devait succomber au mystère dans ce cadre éblouissant.

Ayant terminé son installation, de Maurezac voulut l'inaugurer par une crémaillère sans pareille ; il réunirait, bien entendu, les amis Cerny, Dorval et Hoven, puis la popote Laniel, Valdieu, Lannoy, Camuzac, mais il pensait surtout à deux vieux administrateurs du Tonkin que Lauraine lui avait signalés comme les deux fumeurs les plus invétérés et les plus curieux. Hoven se trouva les connaître et il présenta de Maurezac. On se comprend vite dans la congrégation de la fumée noire, et il ne fut pas besoin à Raphaël de beaucoup de paroles pour persuader à MM. Blanc et Dervilly, administrateurs de 1re et 2e classe de l'Indo-Chine française, de venir inaugurer son petit *home* du 33 rue de la Chaux.

De Maurezac songea aussi à l'agrément des convives que l'opium n'atti-

rait pas. *Congayes* aux riches colliers d'or ; chanteuses mièvres, réputées vierges, mais non hostiles à de chastes attouchements, boys à la démarche féline, furent commandés en nombre suffisant et Raphaël eut même l'idée de restaurer la vieille coutume tonkinoise des boys égarés sous la table au moment du dessert ; deux des fureteurs les plus renommés devaient, à l'instant propice, se faufiler en cachette.

La veille de la fête, Lauraine annonça télégraphiquement son arrivée.

Ils étaient donc onze convives, tous heureux de cette soirée qui amenait un petit divertissement dans leur existence monotone ; la présence de deux fonctionnaires, haut gradés ne fut pas un trouble fête : ceux-ci s'étant montrés, dès le début, les plus gais et les moins prudes.

La salle avait été fort joliment décorée, la table bien dressée, comme par des mains habituées ; le dîner, commandé en ville, était bon, les vins très choisis ; aussi, comme le désirait de

Maurezac, bientôt le repas dégénéra en orgie.

Les chanteuses furent acclamées, on les écouta peu, mais on les caressa beaucoup, à leur extrême stupeur, mais pour la plus grande joie des congayes aux colliers d'or qui jalousent la vertu de leurs sœurs chanteuses et danseuses. Les trois vieux Tonkinois, Blanc, Dervilly et Lauraine avaient accaparé les courtisanes mâles et Lamel, amateur de sensations curieuses, s'était joint à ce clan.

Valdieu, émotionné par les vins et les liqueurs, demandait un poker, les larmes dans la voix, pour se refaire, disait-il — on ne savait de quelle perte —; Camuzac qui s'était préparé par moult apéritifs, avait peu mangé mais beaucoup bu, il avait dépassé sa limite, et très ivre il parlait en pleurant de sa mère à une congaye qui ne l'écoutait pas. Dorval butinait de droite et de gauche, Hoven continuait à agacer les danseuses, Lannoy s'occupait avec le plus grand sérieux de sa troisième favorite de la soirée, Cerny lui-même

avait abandonné son spleen habituel et contait fleurette à la congaye la plus charmante.

De Maurezac seul était sage et contemplait en souriant les débauches de ses invités ; il voulait garder tout son sang-froid pour la deuxième partie du programme à laquelle quelques-uns seuls participeraient. Impatient il les réunit bientôt et discrètement ils s'éclipsèrent : un seul infidèle était admis, Cerny, qui serait l'initié de cette soirée. Quant aux autres, ils étaient assez peu en état de se rendre compte de la dissociation opérée parmi les convives : quelques-uns dormaient déjà sur les canapés; au bout d'une heure les moins ivres emmenèrent coucher leurs compagnons, tandis que congayes, boys et musiciennes quittaient eux aussi le théâtre de l'orgie.

Au premier, Blanc et Dervilly qui pourtant étaient sujets à peu d'étonnements, avaient été émerveillés de la fumerie modèle qui leur était présentée ; ils déclarèrent n'avoir jamais vu la pareille dans leur longue carrière.

Lauraine avait serré avec émotion les mains à de Maurezac, son disciple ; et Cerny, qui ne connaisait rien de l'installation — de Maurezac ayant voulu garder la surprise jusqu'au dernier jour — était obligé aussi d'avouer son admiration. Un boy chinois avait été spécialement recruté, on l'avait recommandé à Raphaël comme maître achevé dans l'art de confectionner les pipes, et il attendait humblement respectueux que les adeptes prissent place sur le lit de camp.

Tous maintenant gardaient un silence recueilli, ils comprenaient qu'ils devaient laisser une transition entre la basse débauche à laquelle ils venaient de se livrer et le culte auquel ils se voueraient pendant quelques heures.

Lauraine parla le premier, il dit :

— J'ai initié M. de Maurezac dans le cadre merveilleux de la grande nature au milieu de la forêt, au pied d'imposantes montagnes. Les bruits discordants de la ville ne venaient pas troubler notre quiétude, les mille chuchotements de la nature qui, elle, jamais

ne s'endort, étaient notre seul bercement.

— Vous êtes heureux d'avoir ainsi communié pour la première fois au milieu du bonheur paisible des champs, continua M. Blanc. Mes débuts dans la fumée noire n'ont pas eu ce charme et cette poésie. Un soir de noce, un ami m'emmena — j'avais alors vingt ans — dans un des bambous d'Haïphong, j'étais à cette époque facilement écœuré, mais étant un peu ivre, je m'étais laissé conduire, je fumai ; or, le lendemain, à l'aube, je me réveillais dans un lit crasseux avec autour de moi toute une ribambelle d'êtres pouilleux et puants. J'ai longtemps gardé rancune à l'opium de ce premier contact.

— Jeune secrétaire d'un plénipotentiaire important, j'ai, dit M. Dervilly, fumé l'opium pour la première fois en 1885 à la cour de Hué : on me donna une belle pipe de jade, j'étais couché sur un lit de marbre admirable ; or j'eus un mal au cœur affreux, ce fut un scandale épouvantable, ma carrière de diplomate était à jamais compromise ;

depuis j'ai fumé bien souvent dans des pipes de très grande valeur chez de hauts mandarins, mais jamais je n'ai éprouvé les angoisses de la drogue aussi bien que chez un bon *nha-que* qui m'ouvre son âme simple de paysan, j'y lis avec stupeur la plus admirable philosophie, secret de la sagesse et du bonheur.

— J'ai fumé ma première pipe, reprit Lauraine, la veille de la bataille de Langson. Jeune caporal, tout frais émoulu de la métropole, j'allais voir le feu pour la première fois et j'étais singulièrement ému. Un vieux légionnaire constatant mon trouble, m'emmena presque de force dans une fumerie où nous restâmes jusqu'au matin, il m'entretint constamment de récits valeureux, lorsque je sortis de là, j'étais devenu un autre homme. C'est à Langson que je gagnai mes galons de sergent et ma médaille militaire.

— Eh bien le plus favorisé de tous, c'est encore moi, conclut joyeusement Cerny, puisque ma première pipe —

et il en exhala un dernier nuage de fumée — je l'ai consommée en compagnie du premier fumeur du Tonkin, et il salua M. Blanc, de l'homme qui a fréquenté les fumeries les plus célèbres, et il se retourna du côté de M. Dervilly; du brave soldat qui aujourd'hui dans la paix de sa vallée de Ngha-lo s'est composé une âme de Cincinnatus, de vous enfin, notre très cher hôte, favori du boulevard, qui reniant l'Américain, Maxim's, toutes les pompes du high life, deviendrez sous peu un dilettante de la drogue. Vous êtes mes maîtres et je profite de votre expérience.

— Autrefois, dit M. Blanc, lorsqu'un initié comme mon jeune camarade Cerny pénétrait pour la première fois dans une fumerie européenne, on lui faisait subir un interrogatoire comme aux néophytes de la franc-maçonnerie; c'était un symbole et non une épreuve, les réponses étaient jugées satisfaisantes, et on tendait au débutant sa première pipe.

— Interrogez-moi, répondit Cerny en riant.

— Croyez-vous en la fumée noire?

— Oui, moi qui ne crois ni en Dieu, ni en diable, répliqua Cerny, après s'être recueilli, je crois en l'opium; moi qui me méfie de la sincérité des liens familiaux et de l'amour charnel, je ne doute pas de l'emprise de la fumée noire : son atteinte est certaine, c'est un mal affreux, un chancre rongeur, le plus terrible des cancers, dira le peuple ignorant; c'est la douce béatitude d'une mort tranquille, longue et heureuse, répondra l'adepte.

— Et vous de Maurezac, quelle est l'étendue de votre croyance.

— Moi, répondit le jeune gentilhomme j'aime l'opium parce qu'il constitue la meilleure des diversions, un but et une sensation vrais, je l'aime parce qu'aux heures tristes il verse l'oubli, aux pensées douloureuses il fait succéder des images riantes, je l'aime aussi parce qu'aux heures trop folles il ramène notre esprit à une plus

juste modération; j'apprécie sa saveur et je l'estime comme moyen.

— Vos réponses à l'un et à l'autre, reprit M. Blanc, sont justes et bonnes mais elles ne sont pas suffisantes. On doit croire en l'opium, l'aimer, mais il faut aussi en faire sa religion et son culte.

« Vous avez tous deux, nous avons tous reçu une éducation religieuse, catholique, protestante ou bouddhique peu importe, le but et la félicité sont les mêmes: le délicieux anéantissement. Les brahmanes de l'Inde, peuple dont la religion est peut être la plus forte et la plus éclairée, ont su réaliser sur terre ce *nirvana* ; les catholiques ébauchent maladroitement cette pensée, lorsqu'ils tentent par le symbole de la communion de s'anéantir dans le Christ, mais il ne serait pas donné à l'être humain de pouvoir réaliser pleinement l'abandon total s'il n'avait trouvé l'opium.

« Et des historiens s'étonneront de l'arrêt soudain de la civilisation chinoise, nos contemporains trouveront natu-

relle l'infériorité actuelle de cette race par rapport à la nôtre. Sont-ils vraiment moins civilisés et inférieurs? Suis-je moi-même un homme plus vil et plus misérable, moins intelligent qu'un *bussiness-man* de Paris ou d'ailleurs : si je suis ainsi, c'est que j'ai un autre idéal, si le peuple chinois est soi-disant arriéré, c'est que ses rêves sont autres que ceux de la race européenne.

« Dirigeons-nous donc tout doucement vers le gouffre final en goûtant pleinement les divines sensations de l'anéantissement progressif que l'opium coule en nos veines. »

Devisant ainsi ils atteignirent une heure avancée. Cerny en extase s'avouait maintenant disciple convaincu et de Maurezac était à jamais conquis.

CHAPITRE V

Mimi

Lorsque Pierre Dorval sortit de son bureau ce matin de mars un gai soleil répandu sur le petit lac donnait à la nature choisie qui compose ce joli endroit, digne de figurer dans un Eden grandiose, un air de gaieté inusité au cours de cette vilaine période de crachin. Le matin encore un brouillard froid et humide s'était abattu sur la ville et il en restait aux feuilles des arbres quelques gouttelettes qui perlaient maintenant sous les ardents rayons d'un soleil déjà généreux.

Pierre se sentit ragaillardi comme en un de ces beaux matins de printemps de France, ici plus prenant, plus riche en couleurs, et surtout d'un parfum plus énivrant. Ce n'était pas encore l'été torride, accablant, qui vous laisse

veule, inerte ; c'était seulement au sortir de l'hiver, la première emprise un peu troublante de la nature tropicale, réveillée après un bain odoriférant.

Les yeux rêveurs, l'âme joyeuse, Pierre s'inhalait de toute la force de son être ce souffle enchanteur; son esprit ne suivait pas la banale conversation de ses compagnons ordinaires, presque obligatoires; le gros Henriot, bouffi de son importance d'homme parti de rien et arrivé à pas grand chose et le malheureux Banidec, breton égaré on ne sait comment au Tonkin, être effacé, timide, oublié et heureux de l'être, en qui Henriot s'épanchait des blessures que valaient à son gros amour-propre les dédains de Pierre. Henriot, Dorval et Banidec étaient le premier, comme sous-chef, les deux autres comme employés, attachés au secrétariat général de l'Indo-Chine à un vague bureau d'archives.

Pierre n'avait pour ses camarades de bureau qu'une assez mince sympathie et c'était son cauchemar quotidien

que cette promiscuité constante qui se continuait même au dehors. Ce matin en particulier, il souffrait plus que jamais des mots d'esprit ridicules de Henriot qui détonnaient si mal dans la charmante poésie du petit lac, et ce fut après un soupir de soulagement qu'il resta seul au coin de la rue Paul-Bert qu'il devait remonter jusqu'au théâtre.

L'artère principale d'Hanoï toujours si gaie, si animée à cette heure de sortie des bureaux et magasins rappelait à Pierre le coup de bousculade de midi, la course au bifteck ou à la saucisse, lorsqu'autrefois petit employé au Crédit Lyonnais il lui fallait occuper cette heure de repos d'un famélique déjeuner de dix minutes, suivi d'une triste promenade aux Tuileries. Ce souvenir le faisait se rengorger, lui aujourd'hui — le fonctionnaire à six mille francs —; juste dix fois sa solde du Lyonnais; la mère et petite sœur ne manqueraient plus de rien.

Et poussant un gros soupir de satisfaction, celui-là, Pierre s'arrête main-

tenant à la devanture d'un photographe. Une nouvelle série de cartes postales attira son attention et en particulier la photographie d'une jeune congaye de Saïgon, habillée à moitié à la française, car une sorte de mantille n'ayant rien de colonial lui entourait joliment la tête; des bandeaux à la vierge, qui ne sont pas une coiffure ordinaire aux indigènes, la coiffaient agréablement. L'ensemble était coquet et gentil. Comme indication la carte postale portait — Cochinchine-Saïgon, Jeune fille — c'était vague.

Pierre entra dans le magasin, choisit quelques cartes, sans oublier la jeune fille de Saïgon. Très bavarde, la marchande, tout en les lui enveloppant, raconta.

— Elle est gentille, n'est-ce pas cette jeune Saïgonnaise, elle a presque l'air d'une Andalouse avec sa mantille et ses cheveux noirs, et pourtant « Madame » n'est pas contente de se voir exposée à l'admiration publique.

— Comment cela, demanda Pierre intrigué ?

— Oui, elle est venue me faire une scène terrible ce matin, me menaçant de toutes les rigueurs de son amant parce qu'elle était mise en circulation sous forme de carte postale. Ces Annamites ont tous les aplombs.

— Mais, répliqua Pierre, elle avait payé le portrait que vous lui aviez fait?

— Certainement.

— Alors il lui appartenait. Vous n'aviez pas le droit de le reproduire sans son consentement. Vous avez profité de ce que vous aviez affaire à une indigène. Ce n'est pas bien.

Et laissant la marchande interloquée il paya et sortit.

Dans la rue, Pierre ne résista pas au désir de contempler à nouveau le joli minois de la jeune Saïgonnaise et il se dit :

— Gentille tout de même et il est heureux qu'elle soit à Hanoï.

Cette idée lui ayant donné de folles pensées, il continua placidement sa promenade jusqu'à son logis.

Là il trouva Cerny et Hoven qui l'attendaient pour se mettre à table. De-

puis le début de l'hiver les trois amis s'étaient mis en popote.

— Eh, arrive donc, grand flemnard, lui cria de loin Cerny, ce n'est pas de bon sens de faire attendre ainsi deux braves hommes qui ne demandent qu'à satisfaire au besoin naturel de manger pour se livrer ensuite au non moins naturel de dormir.

— Excusez-moi, dit Pierre, quelques courses, la rencontre de camarades...

— Oui, oui... interrompit Cerny, tu auras encore traîné rue Paul-Bert à la recherche de quelque femme. Ce qu'elles te tiennent, c'est effrayant.

— Allons donc... Tiens, en fait de femme regarde donc ma découverte de ce matin.

Et il passa à Robert la carte postale récemment acquise.

— Eh bien quoi, dit celui-ci étonné, c'est un *bouzou* (1) comme les autres, qu'est-ce qu'il y a de remarquable ?

— Ah, tu n'es qu'un sauvage et

(1) Singe.

avec ta blague continuelle et ton dégoût de tout, tu arriveras à nous rendre pénible la vie dans ce pays, tu ne vois pas que cette congaye ou plutôt que cette métisse — car certainement elle ne peut être annamite pur sang — a un charme tout particulier et qu'elle a presque un faux air espagnol.

— Pff... étouffa Cerny.

— Mais déjà Hoven, conciliant, voyant un orage prêt à éclater entre les deux amis avait saisi la carte postale, et il dit à Pierre.

— Certainement elle sort de l'ordinaire et si elle est à Hanoï, vous devriez la rechercher, ce doit être un numéro curieux.

— C'est bien mon intention, repartit Dorval, n'en déplaise à Monsieur, dit-il en haussant les épaules, et adressant un sourire ironique du côté de Robert, que le rire semblait ne pas devoir quitter pour l'instant.

Et le déjeuner continua sans autres incidents notoires.

L'après-midi Pierre, qui lâchait difficilement une idée emmena à son bu-

reau la photo de la congaye métisse dont il rêvait déjà. Il se demandait quelle piste il pourrait bien suivre pour la découvrir.

Au courant de la longue et fastidieuse séance de somnolence au Secrétariat général, il dit à Henriot en lui tendant la carte postale.

— Regardez donc cette annamite assez curieuse que j'ai découverte ce matin chez Leroy, le photographe de la rue Paul-Bert.

— Mais c'est co Maublanc, dit Henriot, après avoir regardé la carte postaie quelques instants.

— Vous la connaissez, repartit Pierre, brusquement.

— Oui, pour l'avoir vue une dizaine de fois en compagnie de ma propre co dont elle est l'amie intime. Et puisque vous avez l'air de vous intéresser à la jeune personne, si vous voulez faire sa connaissance ce ne sera pas difficile.

— Je vous remercie bien, répondit Pierre brusquement. Je ne m'y intéressais que comme curiosité.

— A votre aise, répliqua Henriot, un peu vexé.

Au fond Pierre regretta bien vite son mouvement de vivacité. Par Henriot seul il pouvait connaître cette enfant qui, son imagination aidant, lui tenait déjà au cœur, et son sot orgueil avait voulu qu'il repoussa l'offre cordiale de son sous-chef de bureau.

Heureusement, ce dernier, pas rancunier, revint le premier à la charge, et quelques jours après il disait à Pierre.

— J'ai revu votre jeune personne de la carte postale, je ne l'avais jamais tant regardée, elle est vraiment fort bien, et vous savez mon cher, entre nous, si elle vous intéresse quelque peu, comme j'ai cru le comprendre, c'est le moment, elle a quitté ou à peu près son amant actuel; la place est libre, précipitez vous, les concurrents seront nombreux.

— Ah, dit Pierre, d'un air détaché, elle m'intéressait pour la voir une fois ou deux ; tant qu'à assumer la charge d'un ménage avec un pareil bébé qui

doit connaître le grand luxe, c'est autre chose.

— Qu'est-ce que cela fait, repartit Henriot, voyez là, cela ne vous engage à rien; je veux bien dans cette circonstance délicate jouer le rôle d'entremetteur, pour ne pas employer un mot encore plus blessant pour moi-même, dit-il dans un large sourire; profitez-en, voyez l'oiseau, cherchez à l'apprivoiser; que vous la mettiez ou non en cage, que m'importe. Et heureux de son mot d'esprit Henriot remplit la pièce d'un rire large tandis que son gros ventre, en était secoué de violents soubresauts. Allons, reprit-il encore, venez un soir chez moi, on fera signe à l'enfant.

Refuser à nouveau, eût été se brouiller définitivement avec Henriot. Pierre n'en avait nul envie et au fond il désirait vivement cette entrevue. Rendez-vous fut donc pris pour le lendemain cinq heures, à la sortie du bureau.

Le ménage Henriot occupait rue de la Mission, une petite maison, proche de la Cathédrale. Henriot ne s'était réservé que sa chambre et la salle à man-

ger; le reste était dévolu à la congaye et à la boyerie.Cette dernière atteignait des proportions numériques fantastiques, tous frères, neveux, sœurs, cousins de la congaye, et c'est elle qui dirige tout son monde, qui paie tout. Au début du mois Henriot lui remet une somme très rondelette pour toutes les dépenses de la maison, et il ne s'inquiète plus de rien ; la partie principale — la table — donne bien lieu de temps en temps à quelques altercations qui dégénèrent même en coups, mais ces violentes querelles sont vite apaisées. Inutile de dire que Madame se réserve une large part de l'argent du mois pour sa toilette, et c'est ainsi qu'en secret elle arbore même quelques robes européennes qui la rendent parfaitement grotesque. Henriot sait cela, mais il ne dit plus rien. Sa charmante moitié l'a dérouté un jour avec ce raisonnement simple et logique.

— Toi tu paieras un boy dix piastres, un cuisinier quinze et ils te voleront. Moi je prends mon frère et mon cousin, je leur donne riz, cai-ao, cai-

quan et deux piastres à la fin du mois, ils ne volent pas ; j'ai donc économisé au moins dix-huit piastres, dix pour toi et huit pour moi.

— C'est ainsi que pour mes cent dollars par mois, j'ai bon souper, bon gîte et le reste, dit Henriot et il déposa un baiser sonore sur les joues épanouies de sa co.

Et d'ailleurs n'était-elle pas une des plus jolies co d'Hanoï et de cela il était très fier, le brave Henriot avide de flatteries et de flagorneries.

Ce soir il était content d'avoir décidé Dorval à venir chez lui, et se frottant les mains, la bedaine imposante, il attendait le visiteur sur le bas de la porte. Ce dernier ne tarda pas à arriver. Dès qu'il l'aperçut, Henriot se précipita au devant de lui.

— Venez mon cher, le gynécée vous est ouvert. Toutes ces dames sont au salon, et tel le grand Turc, vous allez pouvoir jeter le mouchoir.

Ce genre d'esprit qui ordinairement agaçait souverainement Pierre, amena cette fois sur ses lèvres un sourire com-

plaisant, et leste il pénétra devant Henriot dans l'appartement de ces dames.

Le principal — pour ne pas dire le seul — ameublement de la pièce occupée par co Henriot se composait d'un majestueux lit de camp sur lequel les chéries annamites assises en tailleur ont ordinairement pour seule occupation de se tenir le gros orteil entre le pouce et l'index.

Mais ces dames, en un jour de présentation, ne pouvaient être vues dans une position aussi négligée. Se livraient-elles d'ailleurs dans l'intimité au pincement de l'orteil, au suçage du bétel et autres réjouissances indigènes? mystère ! C'est une aristocratie qui compose l'assemblée réunie en ce moment chez M. Henriot et leur élévation leur a très probablement fait abandonner ce qui eût été pourtant leur plus cher plaisir.

Assises simplement, et ayant à peine l'air de se soucier des visiteurs qui entrent, elles continuent vivement une conversation commencée ou saisie au vol pour la circonstance, car cette indifférence qui frise même l'impolitesse

est voulue : elles paraîtront ne pas s'intéresser à l'inconnu venu là, pour qui pourtant cette réunion a été faite et le décor préparé. Décor fort simple qui signifie que la pièce a été balayée le matin, mais c'est beaucoup ; et que la maîtresse de céans a mis des bas à jour a reposé ses pieds menus dans de petites babouches de velours rouge, pailletées de cuivre et revêtu un cai-ao jaune serin d'un assez joli effet quoique d'une couleur très criarde. Sa jeune sœur, venue sans doute pour faire nombre, porte un cai-ao bleu azur mais ses pieds reposent nus dans ses babouches.

Quant à l'héroïne de la journée: madame—co convient vraiment peu à son aristocratique personne — donc, madame Maublanc, elle a jugé que la simplicité était pour une première entrevue absolument de rigueur. Aussi ne porte-t-elle pas de cai-ao, rose, bleu ou vert, ni de peignoir à l'européenne, mais un simple cai-ao noir très finement ajouré qui laisse entrevoir un autre de soie blanche. Ses cheveux sont

pris dans un voile blanc, fermé à la saïgonnaise, c'est-à-dire cachant tout le derrière de la tête, et attaché sous le menton. Si une indiscrétion permet- de relever un peu ce trop long cai- qui voile pudiquement les jambes de la jeune fille, on verrait qu'elle porte de très fins bas de soie noire ajourés et de fort jolies bottines jaunes, qui sortent certainement pour la première fois.

Mais tous ces détails, Pierre Dorval les aperçoit mal, co Maublanc se tenant coite dans l'ombre, comme si cette réunion n'était pas faite pour elle et que ho euse elle assistât aux heureuses fiançailles d'une amie.

Pierre, devant un accueil aussi froid ne sait trop que dire. Après avoir présenté ses devoirs à la maîtresse de maison en mimant les façons européennes, il se retourne du côté des deux co voisines.

— A laquelle de ces deux « Madame » dois-je être présenté, demande-t-il à co Henriot.

Mais celle-ci gênée ne répond pas à une question aussi brutale.

Pierre est livré à ses propres réflexions ; il se décide alors à se présenter lui-même.

— Voyons, le cai-ao bleu, ce n'est évidemment pas cela... ce doit être le repoussoir... l'ensemble n'est pas mal, mais la figure est vilaine... et il se rapproche de la muette qui se cache dans un coin. Il la regarde hardiment dans les yeux.

— Allons, tu es bien la femme de la carte postale.

Co Maublanc sourit mais ne répond pas.

Un peu déconcerté Pierre, habitué à des mœurs plus cavalières avec les annamites se demande ce qu'il va faire... Enfin il se décide.

— Dis donc, ma petite, nous n'allons pas nous regarder longtemps comme deux chiens de faïence, tu me plais, il paraît que tu es libre, veux-tu que nous fassions plus ample connaissance.

— Plus tard, on verra, dit tout de même la belle enfant d'Annam.

— Eh bien approche toi donc en attendant dit Pierre, et il fait mine d'esquisser un geste de caresse, mais son bras est vivement ramené à une posture plus décente par une rembourrade de la jeune co courroucée.

— En voilà assez pour aujourd'hui, mes petites chattes, s'écrie alors Pierre, vous vous êtes moquées de moi, c'est parfait; mais à ce petit jeu vous ne ferez pas beaucoup d'affaires, et il sort vivement avec Henriot qui est resté témoin impassible de cette courte scène.

— Vous avez peut-être, dit ce dernier, voulu un peu trop brusquer les choses.

— Eh bien tant pis ! mon cher, je ne pouvais tout de même pas les traiter comme des princesses de sang ou des bourgeoises du faubourg Saint-Germain. Mais merci tout de même, et à demain au bureau.

Et dépité, furieux contre lui-même, Pierre monta en pousse et s'éloigna rapidement.

Le lendemain, il n'eut garde de par-

ler de cette aventure avec Henriot contre qui il conservait une certaine rancune ; ce fut ce dernier qui la lui rappela un beau jour lui disant :

— Savez-vous que co Maublanc vous a trouvé très gentil.

— Eh bien, il n'en a guère paru. Vous pouvez lui dire que quand elle voudra, j'aurai toujours cinq piastres à sa disposition.

Etait-ce par dépit d'avoir échoué ou à cause des plaisanteries de Cerny, qui n'avait pas ignoré la soirée chez Henriot, toujours est-il que Pierre pensait encore à cette sotte histoire, lorsqu'un soir de retraite aux flambeaux, il rencontra la belle enfant toute seule.

— Ecoutez, lui dit-il, — ce vouvoiement fut d'un excellent effet — j'ai peut-être été un peu brusque l'autre soir, mais puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, causons sérieusement. S'il est vrai que vous êtes libre, voulez-vous m'accepter comme ami et venir deux ou trois fois par semaine chez moi, je serai généreux, n'ayez pas peur.

Tout en parlant ainsi il la contem-

plait : elle était charmante ce soir, bien mieux que le jour de la présentation, elle ressemblait maintenant à sa photographie avec la fameuse mantille qu'elle avait arborée, plus un tas de bibelots en or. Ses bandeaux laissaient luire à peine une petite partie de son front, ses yeux étaient d'un beau brun, la bouche rose et ardente ; vraiment elle valait une Andalouse, la petite fleur d'Annam.

— Oui, répondit-elle, je ne demande pas mieux, mais je n'ai pas encore tout à fait quitté mon ami, dès que cela sera définitif je vous le ferai dire par co Henriot.

Pierre penché sur la jeune fille songeait qu'il serait bon d'en parfumer son lit dès ce soir, la vision lointaine lui importait peu, la réalisation de son désir charnel présent seule l'intéressait.

— Mais ce soir, dit-il, vous êtes libre, puisque nous sommes d'accord, pourquoi tarder plus longtemps à se connaître nous deux, et il prenait un petit ton calin en prononçant ces mots.

— Non, pas ce soir, dit vivement la jeune co en se dégageant, car Pierre chiffonnait déjà son cai-ao, et de peur d'une supplication nouvelle :

Au revoir, cria-t-elle gentiment tandis que son coolie-xe attentif déjà l'emmenait à un trot rapide.

Quelques jours après Henriot dit à Pierre :

— Ma moitié vous fait connaître que co Maublanc viendra ce soir à neuf heures à la maison et qu'elle voudrait vous causer. Vous savez, faites comme si ce n'était pas chez moi, venez, ne venez pas, je ne m'en froisserai nullement, du reste je n'y serai peut-être pas moi-même.

Lorsque Pierre arriva rue de la Mission, la belle co n'était pas encore arrivée mais la femme d'Henriot l'attendait.

— Elle va venir, ayez pas peur, dit-elle à Pierre, mais faut être gentil et pourquoi que vous voulez pas l'épouser ?

— Mais je ne sais pas, je ne dis pas non.

Au bout d'un quart d'heure la plus belle des fleurs d'Annam fit son apparition, en Européenne cette fois, car elle s'était habillée d'un peignoir recouvert d'un paletot sac mastic.

— Venez qu'on vous embrasse, belle Madame.

Et calinement Pierre l'assit sur ses genoux.

Gentille elle se laissait faire et rendit même le baiser reçu. C'était décidément la manière européenne qu'il fallait employer.

— Allons, nous sommes tout à fait raisonnable maintenant, nous voulons bien nous laisser aimer par l'ami Pierre, et ce soir cette fois c'est bien entendu, lui chuchota-t-il dans l'oreille.

Mais légère elle lui a déjà échappé et cause en annamite avec co Henriot.

Ce dialogue se prolongeant énerva Pierre qui, comme de juste, n'en comprenait pas un mot.

— Allons, dit-il, vous n'allez pas encore me faire languir. Est-ce oui ou non ?

— Oui, oui, dit la jeune fille, mais

attendez-moi une demi-heure ici, il faut que j'aille prévenir ma sœur, et sans tarder elle était déjà partie

— Ce départ me semble quelque peu louche, dit au bout de quelques instants Pierre à co Henriot.

— Elle ne voulait pas, répliqua cette dernière, traiter directement avec vous la question argent.

— Mais on s'arrangera toujours. Combien demande-t-elle ?

— Cinquante piastres par mois.

— Impossible, mais dis-moi la belle, crois-tu qu'elle reviendra ce soir ?

— Je ne sais pas.

— Ah, si tu ne sais pas, moi, j'en suis sûr, dit Pierre, prenant son chapeau. Au revoir et même adieu.

Bien furieux cette fois, il jura que cette maison ne le reverrait plus. Il en avait assez de faire le jobard avec cette pimbêche.

Sa résolution était bien prise, il ne penserait plus à cette aventure ridicule, et pourtant il ne put cacher son trouble lorsque deux jours après il reçut au bureau le petit mot suivant écrit

sinon correctement du moins sans fautes d'orthographe :

Cher ami,

Co Henriot me dit que vous êtes fâché après moi parce que je suis partie l'autre soir, il ne faut pas m'en vouloir, j'étais forcée...

J'ai beaucoup de peine parce que je commençais à vous aimer bien, et c'est vous qui ne voulez plus. J'espère toutefois encore, pendant huit jours j'irai vous attendre chez co Henriot, à 9 heures du soir et je vous jure que cette fois vous pourrez m'emmener. Si vous m'aimez un peu, mettez oui là dans ce petit coin.

Je vous embrasse

Mimi.

Pierre relut deux fois cette missive, il poussa un profond soupir, écrivit au dos de l'enveloppe : Oui Mimi, et la remit au boy qui l'avait apportée.

Il ne voulut pas néanmoins par dignité y aller dès le premier jour et il se condamna à passer une soirée triste, alanguie; mais le lendemain il montrait une impatience fébrile, et le quart

avant 9 heures sonnait à la cathédrale lorsqu'il pénétra chez Henriot, satisfait à l'avance car à la porte il avait aperçu le pousse particulier de celle qu'il appelait maintenant en riant : co Mimi.

— Allons, il faut être à vos ordres, Mademoiselle Mimi, s'écria-t-il joyeusement apercevant la jeune fille.

Mais celle-ci d'un mouvement gentil, avait agrippé ses bras autour du cou du jeune homme, lui chuchotant : Je t'aime bien.

« Embarquons pour Cythère puisque nous sommes d'accord » et sans donner plus d'attention à co Henriot à qui il avait dit à peine bonjour, Pierre tenant sa dulcinée par la main, partit les yeux pleins de joie.

C'est qu'elle était vraiment joliette la mâtine ce soir. Connaissant l'histoire de la carte postale elle avait bien eu soin de revêtir exactement le même costume et Pierre la contemplant frissonnait de plaisir.

Arrivée à la popote Hoven elle esquissa une grimace, et elle s'apprêtait

à lever des difficultés nouvelles, devinant bien que Pierre n'habitait pas seul cette grande cain-ha.

Mais celui-ci l'arrêta d'un mot.

— Ah, zut, cette fois j'en ai assez, lui dit-il.

— Comme tu es méchant, se contenta-t-elle de répliquer, et tout en continuant à faire un peu la moue, elle s'apprêtait néanmoins à pénétrer dans la maison.

Au premier où Pierre la conduisit elle trouva coquet l'arrangement des deux pièces réservées à son ami. Il fallut qu'elle regardât un à un tous les portraits de famille, se faisant nommer chaque personne.

— Qu'est-ce que c'est, dis, demandait-elle sur un ton enfantin, tandis que Pierre la serrant par la taille lui plantait dans la nuque des centaines de petits baisers rapides.

— Mais tu portes un corset, mazette.

Rieuse elle tourna son visage vers lui et leurs lèvres se rencontrèrent. Elle vibra au baiser et le rendit long, savou-

reux, avec toute l'expérience d'une européenne savante.

— Viens mon petit, dit Pierre dont l'angoisse amoureuse était exacerbée, et l'asseyant sur ses genoux, il commença à la déshabiller.

A cela il était assez malhabile le pauvre Pierre qui n'avait jamais deshabillé que peu d'Européennes et qui ignorait encore mieux l'art des cai-ao dont les manches sont si étroites par le bas qu'elles enserrent le poignet comme avec un élastique.

Aussi Mimi dut elle enlever elle-même sa longue lévite de soie, et en cache corset et jupon elle se réaccrocha suivant sa façon gracieuse au cou de son amant. Ce dernier défaisait rapidement cache-corset, corset et jupons — cette jeune Annamite avait des dessous qu'eût enviés mainte bourgeoise française — et c'est en chemise ajourée garnie d'un flot de rubans que Pierre balançait maintenant l'objet de ses rêves; sa main hardie se promenait fiévreusement sur la chair tiède et palpitante de l'enfant qui, la tête joliment po-

sée sur l'épaule de son ami, se laissait faire.

Il ne put s'empêcher du désir de l'admirer entièrement nue et il poussa un cri de surprise. Très blanche, relativement, la chair de la jeune fille était en même temps admirable de douceur, les seins, pas très rebondis, formant deux jolis globes roses, la taille était bien prise, la hanche suffisamment dessinée, et au contraire de ses sœurs d'Annam un joli duvet soyeux terminait agréablement son ventre bien poli.

Viens mon petit, dit Pierre, dont la voix était maintenant presque tremblante.

Attends, dit Mimi, et preste elle courut au cabinet de toilette où elle retira les quelques épingles qui retenaient ses lourds cheveux et ceux-ci se répandirent en un luxurieux manteau qui descendait plus bas que le genou.

Pierre, l'apercevant ainsi, poussa un cri de triomphe, il la prit dans ses bras muscleux et la porta d'un bond sur le lit qui geignit en recevant l'étreinte des amants enlacés.

Mais si remarquable que fut l'instrument, il ne vibra pas au gré du maître pourtant habile qui l'étreignait, et c'est à peine si une seconde tentative amena un certain accord dans cette résonnance amoureuse.

Reconnaissant quand même dans sa joie égoïste, Pierre, une demi-heure après, enlaçait doucement la taille souple de sa petite épouse qui se laissait aller dans les bras repliés de son amant et lui susurrait à l'oreille.

— Je t'aimerai bien, va, mon petit Mimi.

CHAPITRE VI

Tristesses

Robert Cerny, commis des services civils, secrétaire particulier du Résident supérieur au Tonkin, emploi facile qui lui valait les platitudes des petits, et les aménités des grands, ainsi que des indemnités superbes qui lui doublaient presque sa solde, n'était pas heureux. Il comptait trois excellents amis, de Maurezac, Hoven et Dorval, toujours prêts à lui pardonner ses variations d'humeur, sa popote était un refuge contre l'abrutissement facile de la vie coloniale, et pourtant il s'ennuyait désespéremment.

Il s'ennuyait parce que cette grande ville d'Hanoï avec ses immenses boulevards déserts plantés d'arbres rabougris, que soutiennent mal des bambous protecteurs, lui paraissait triste à pleu-

rer. C'est en vain qu'il cherchait quelque animation dans les quartiers européens les plus fréquentés: tout juste une étincelle de vie entre 5 et 7 heures, puis c'était le désert complet. Valdieu avait bien raison lorsqu'il leur annonçait au moment de leur arrivée un tapage inusité; aujourd'hui la ville était bien calme presque morte. A peine si le dimanche, après les courses, régnait quelque entrain au café Métropole, en temps ordinaire l'immense salle ne contenait qu'une douzaine d'alcooliques invétérés, deux joueurs de billard à mine revêche, et quatre pokéristes convaincus. Un crin-crin, un piano aphone et une contrebasse versaient dans cet oasis des flots d'harmonie douteuse; il fallait de la bonne volonté pour réussir à passer une heure dans cet antre. Que faire d'ailleurs au dehors? Traîner indéfiniment dans la rue Paul-Bert en dévisageant quatre ou cinq passsants attardés, visiter des bouges malsains ou se courber l'échine chez les Européennes pimbêches, non, vraiment l'existence n'était pas variée: lever à 8 heures, au

bureau jusqu'à 11, un déjeuner qu'on faisait traîner pour passer le temps jusqu'à midi et demi, baillements jusqu'à 2 heures, à nouveau bureau jusqu'à 4 h. 1/2 puis tennis, ou l'éternelle promenade en voiture à l'éternelle digue Parreau, pour contempler les mêmes figures qu'hier ou demain, c'était l'unique programme du 1er janvier au 31 décembre.

Tout cela était bien peu l'affaire d'un Parisien convaincu comme l'était Cerny habitué jusqu'alors au brouhaha et à la vie fiévreuse de la capitale.

Aussi beaucoup trop livré à lui-même, il réfléchissait constamment sur les gens et les choses et son mal devenait incurable. Ce climat ne lui allait pas beaucoup ; il était de complexion assez faible, mais il n'avait jusqu'alors que prêté peu d'attention à sa santé, aujourd'hui il s'observait constamment, se croyant très malade. En réalité quelques accès de fièvre et, déjà un peu d'anémie l'avaient considérablement affaibli et il ne cherchait pas à réagir.

La fin de l'été 1904 avait été juste-

ment très mauvaise, et de nombreux malades, redevables de dyssenteries, abcès au foie, etc..., avaient finalement payé leur tribut à la camarde et ces décès successifs avaient vivement impressionné Robert. Rien n'était d'ailleurs plus triste que ces enterrements hâtifs : à peine avait-on appris qu'un ami était entré à l'hôpital avec un commencement d'accès pernicieux, on vous annonçait bientôt sa mort et son convoi pour quelques heures après.

Quatre amis avaient l'habitude de se réunir au café à cinq heures. Un beau jour ils étaient tout étonnés que l'un d'entre eux, le plus ponctuel se fasse attendre, la veille il s'était plaint d'un commencement de migraine, mais sans y prêter d'autre importance.

Bref les trois autres s'informent auprès d'un collègue de l'absent.

— Comment vous ne savez pas, leur dit ce dernier: un choléra foudroyant cette nuit, mort ce matin et enterré à 5 heures précisément à l'heure de sa manille, qu'il manque pour la première fois !

Robert, représentant officiellement le Résident supérieur avait la pénible corvée d'accompagner ces trop nombreuses victimes vers leur dernier repos. Ah, la tristesse de ces pauvres convois avec un corbillard tout nu ou orné de deux piteuses couronnes ! La plupart des assistants suivent indifférents, c'est à peine s'ils avaient connu le mort d'aujourd'hui, ils sont commandés d'office, et ils accomplissent leur mission en rechignant. Mais les sensitifs comme Robert rapportent de ces cérémonies un souvenir plus durable : malade lui-même, il voyait pendant plusieurs jours l'ombre de la mort veiller sur lui, et il s'attardait longtemps à la pensée de la séparation loin des siens, loin de tout ce qu'il avait aimé, de la mort dans cette terre étrangère ou si peu française, tandis qu'il songeait aussi qu'on télégraphierait à Paris et qu'un fonctionnaire indifférent viendrait annoncer placidement la terrible nouvelle à sa mère éplorée.

Il éprouvait alors le besoin de se rassurer auprès d'un homme de la science,

mais ce dernier tout en niant la gravité du mal, conseillait à Robert de faire très attention.

— Une congestion du foie, un abcès viennent très vite, alors qu'il vous est encore très facile de les éviter.

Mais Robert sortait de chez le médecin, la mort dans l'âme: avec son caractère inquiet, il n'admettait pas la solution médiane, il eut souhaité que l'homme de l'art l'ait déclaré très malade ou parfaitement indemme. Il se condamnait lui-même ; et pour oublier sa tristesse, il passait quelques soirées à boire avec Camuzac, toujours prêt pour ces sortes d'équipées, ou il allait fumer l'opium chez de Maurezac.

Il sortait de ces séances le cerveau fatigué, les moelles vides et dégoûté de lui-même. Pendant quelques jours, la réaction s'opérait et il tentait de lutter avec l'immuable ennui. Mais les escarmouches qu'il livra furent malheureuses: ordinairement pressé d'invitations de tous les côtés il cherchait des prétextes de refus et il réussissait tout juste à être poli.

Il se convertit pendant quelque temps et il fréquenta les tables renommées et les salons notoires, mais ici et là il retrouva les mêmes propos calomnieux. les éternels cancans et les perpétuelles diffamations; c'était une litanie qui variait bien peu et qu'il connut bientôt par cœur; cela l'exaspéra, il n'éprouva pas toutefois le désir de rompre quelques lances et de dire leur fait à ces jolis minois menteurs et méchants.

C'eut été pourtant assez véridique et amusant de répondre à Mme X qui venait de vous raconter le dernier adultère de Mme Z.

— Croyez-vous, chère. Madame, je sors justement de chez cette dernière et elle vient de me narrer une histoire identique sur vous-même, comme vous elle m'a si savamment voilé le nom de l'heureux amant que je l'ai deviné tout de suite, et il se trouve être justement le même que vous lui prêtiez si généreusement.

Robert eut une fois cette tentation, mais il se dit: A quoi bon?...

Jeune fonctionnaire d'un grand ave-

nir, occupant une place en vue il devait être en butte aux sollicitations des amoureuses mondaines ; cela ne manqua pas. Ah ! il ne lui fallut pas beaucoup d'efforts, à peine assez pour dire qu'il fit une conquête et que ce n'était pas la dame qui se précipita dans ses bras. Celle-ci était une jolie petite brune, femme d'un très modeste fonctionnaire des Douanes. Il en eut bien vite assez, la dame ne masqua pas non plus ses batteries et dès la deuxième rencontre elle demandait à son petit homme chéri de faire quelque chose pour son brave Louis — c'était son mari; — Louis eut son avancement mais Robert se débarrassa de sa maîtresse qui du reste ne protesta pas. Une autre brune, non moins piquante, préférait de l'argent: elle envoya à Cerny la note du marchand de nouveautés; 150 piastres, c'était dur pour deux entrevues; mais Robert s'informa auprès d'un camarade habitué de la maison.

— Ne faites pas la gaffe de payer lui dit celui-ci; envoyez un billet de 20

piastres, et vous recevrez des remerciements.

Le conseil était bon, les remerciements furent presque chaleureux : cette dame travaillait déjà à demi-tarif.

« Dans le salon de la femme d'un administateu' de quat'ième classe qui était de la Ma'tinique » Robert fit connaissance de la société créole qui commençait à encombrer le Tonkin après avoir débordé en Cochinchine.

Robert s'était d'après quelques types tous ressemblants fait une idée générale de la fatuité de cette race spéciale: tous les habitants « des îles » qu'il connaissait étaient aussi nuls que vaniteux, tous arrivistes et arrivant grâce à la « p'otection d'un compat'iote bien placé ».

« Fou'te, mon ché, vous ne voud'iez pas qu'avec mon intelligence et mes connaissances administ'atives, je n'a'ive pas aux plus hautes situations. »

Les femmes parurent toutefois à Robert plus curieuses que leurs maris : elles laissaient tomber agréablement les *r* et cela donnait au ton de leur con-

versation l'apparence d'un babil enfantin.

Une brune catapultueuse s'appropria le jeune homme, car en la circonstance plus que jamais il n'eut à employer aucun argument enjôleur, il n'y avait qu'à se laisser faire. On demandait seulement en retour qu'on s'occupât du mari, petit commis des services civils — un René cette fois. — Malheureusement le René en question était des plus mal notés, il avait déjà été quelque chose comme révoqué ou à peu près, il n'y eut pas moyen de le faire avancer. Et la dame s'accrochant il fallut employer les grands moyens pour s'en débarrasser. Aussi Cerny fatigué par cette troisième expérience prit la résolution de s'en tenir là, il s'éloigna petit à petit des salons, puis les abandonna tout à fait.

Ayant d'ailleurs des luttes à soutenir dans son administration il se détachait de plus en plus de la société et devanait un parfait misanthrope.

Sa place lui valait bien des envieux, et comme on sut bientôt que ses atta-

ches personnelles avec le Résident supérieur étaient très faibles, tout fut mis en œuvre pour essayer de le renverser.

Cerny était venu de France avec une recommandation très pressante du chef de cabinet du ministre des colonies pour M. Lesueur, résident supérieur au Tonkin. Son aspect, un quart d'heure de conversation, la lecture de trois ou quatre articles fort documentés que Robert avait autrefois publiés dans des revues coloniales de premier ordre, tout cela incita le résident supérieur qui recherchait précisément un secrétaire particulier à choisir ce jeune homme sérieux, bon rédacteur, très apte en un mot à la besogne qu'il attendait de lui, c'est-à-dire d'aussi volumineux qu'inutiles rapports réclamés constamment par le Gouverneur général ou le ministère.

Robert s'acquitta au mieux de cette tâche qui du reste l'intéressait, il gagna complètement la confiance de son chef et il eut vécu parfaitement tranquille s'il n'avait pas redouté les tracasseries du gendre chef de cabinet,

M. Lombard ou la « Terreur » du Tonkin.

Celui-ci ne volait pas son surnom ; c'était une véritable « terreur » aussi bien pour son beau-père qui n'osait rien dire devant lui que pour les fonctionnaires de tous grades; ceux même qui avaient un rang plus élevé courbaient l'échine devant lui, les plus modestes tremblaient, il y en avait toujours un de garde dans chaque bureau pour signaler lorsque devait apparaître la figure rébarbative de « Monsieur gendre » aimé comme l'est le surveillant général, grand chef des pions dans un lycée ou comme l'adjudant au régiment.

Or Cerny seul, qui se sentait secrètement soutenu par M. Lesueur, prétendit tenir tête au terrible M. Lombard, et du fait il lui fut tout d'abord et à cause d'une si grande audace plutôt sympathique.

Mais Cerny avait de graves torts :

Tout d'abord il n'appartenait pas à la sacro-sainte chapelle de l'école coloniale dont M. Lombard avait été un des

plus brillants élèves — c'est du moins lui qui le prétendait, la modestie étant sa moindre qualité ; — ensuite Cerny rédigeait bien, dans la note chère à M. Lesueur, très tâtillon sur ce point ; tandis que le style de « Monsieur Gendre » était lourd et filandreux; enfin et surtout le jeune secrétaire particulier avait des rapports directs avec le résident supérieur, que son gendre prétendait tenir dans une tour d'ivoire, loin des regards humains. Pour ces différents motifs la perte de Robert fut décrétée; toutefois il n'eut pas été de bonne politique de la part de M. Lombard de prendre lui-même les armes, il était plus sage de laisser ce rôle aux fidèles lieutenants, anciens camarades d'école, placés par lui à la tête des différents bureaux de la Résidence supérieure; l'un chef du personnel le visqueux Morlot dit Vadécart et l'autre chef de la comptabilité le jésuite Bonneau, dit l'Eminence grise.

Depuis que le trio Lombard-Morlot-Bonneau régnait sur la Résidence supérieure, les murs avaient des oreilles,

les suspects étaient surveillés de près, et si la guillotine ne fonctionnait pas en permanence, l'expulsion sans murmures demeurait l'arme principale du triumvirat. En 48 heures on était envoyé au fond de la plus déserte, la plus insalubre et la plus éloignée des provinces, et les rescapés de ces nouvelles oubliettes avaient, grâce à l'abrutissement de la vie bestiale qu'ils avaient dû mener pendant de longs mois, perdu le goût de la révolte. Morlot dit Vadécart avait trouvé très judicieux le système des fiches, c'est lui qui tenait à jour la liste de proscription, cette grave occupation masquait sa nullité qui était profonde, il obéissait au doigt et à l'œil de Lombard, mais souvent même il était l'instigateur des basses vengeances; Bonneau dit l'Eminence grise, plus intelligent et plus raffiné, était l'âme du triumvirat, mais il exécutait tout d'abord les ordres donnés par sa femme, une ancienne demi-mondaine qui n'avait pu se faire à l'idée que le mariage ne commande pas la considération même dans un milieu pourtant peu

difficile comme celui de Hanoï, et rongée autant de haine dans le cœur que son visage l'était par un eczéma croissant, elle tirait implacablement vengeance des mépris qui ne lui étaient pas épargnés.

Cerny avait dédaigné les avances de Bonneau et montré peu de goût pour la figure rougeaude de sa femme ; il avait fait comprendre à Morlot qu'il n'était pas dupe de ses protestations et qu'il le tenait pour une parfaite crapule, enfin il avait dit à Lombard ce qu'il pensait de Messieurs les lieutenants. Tant d'audace réclamait des représailles.

On — le terrible on impersonnel qu'il est parfois si difficile de démasquer — fit remarquer au Résident supérieur les débordements de son secrétaire particulier, fumeur d'opium et débaucheur de femmes mariées, mais le grand chef ne fit qu'en rire.

On dénonça alors le rôle agressif tenu par Cerny dans la querelle des coloniaux (élèves de l'école coloniale) contre locaux, lutte inégale dans laquelle

les seconds devaient fatalement se briser contre les premiers, mais M. Lesueur, ne se laissa pas fléchir, il tenait à son secrétaire, cet homme !

Alors on employa le grand moyen infaillible la calomnie pure et simple suivant l'éternel précepte « Calomniez, il en reste toujours quelque chose ». Sous le fallacieux prétexte que Robert avait gardé par devers lui un double des rapports qu'il avait rédigés, on raconta à M. Lesueur que son secrétaire avait détourné des documents pour s'en servir, dans sa profonde ingratitude, contre son protecteur. La fable était absurde, donc elle était vraisemblable. M. Lesueur qui avait à ce moment des difficultés avec le ministère, ne fut pas fâché de trouver un bouc émissaire, et s'il ne crut pas entièrement à l'histoire racontée, il lui prêta du moins une oreille bienveillante, et cette fois il aurait satisfait au désir du triumvirat en renvoyant Cerny si ce dernier n'avait paré le coup.

Plus malade depuis quelque temps, Robert avait du s'aliter et le médecin

redouta même un abcès au foie; trois ponctions amenèrent pourtant un mieux sensible, et la nécessité d'une opération immédiate fut écartée. Mais le médecin qui le soignait étant de caractère pessimiste, il conseilla au jeune homme de rentrer en France avant même la fin de l'été qui cette année avait été encore très dur. Robert dans sa haine de la colonie n'eut que l'heureuse vision du retour en France, quoique cette solution fut sans issue, il lui faudrait un beau jour reprendre le collier de misère et continuer une lutte qu'un séjour de dix mois à peine, lui avait déjà rendue si amère. En outre sans être fixé d'une manière précise sur les dernières manœuvres du triumvirat à son égard, Robert se doutait bien de quelque trame nouvelle, et il préférait partir tandis qu'il en était encore temps, le front haut et la bouche dédaigneuse. Aussi dès sa sortie de l'hôpital, il fit part à M. Lesueur de son intention de rentrer en France, et ce dernier un peu honteux du rôle qu'il s'apprêtait à jouer, fut enchanté de l'occasion qui se pré-

sentait de n'avoir pas à accomplir une exécution qui lui répugnait, et ce fut avec de bonnes paroles qu'hypocritement il encouragea son jeune secrétaire à partir le plus tôt possible. Le triumvirat bientôt au courant de la nouvelle, lui fit également bonne figure et protesta de son amitié globale dont Robert n'avait cure.

A partir de ce moment choses et gens de la colonie l'intéressèrent peu, il ne rêvait plus que de la France qu'il sentait toute proche, et pourtant ces derniers quinze jours furent un nouveau martyre. Lui qui acceptait, peu de temps auparavant, l'idée qu'il lui faudrait encore 26 mois avant de revoir son cher Paris, il ne tenait plus d'impatience et il lui semblait que ces derniers jours étaient d'une longueur invraisemblable.

Robert aurait bien voulu décider de Maurezac, dont la présence au Tonkin n'était pas indispensable, à l'accompagner en France, mais malgré toutes les bonnes raisons de son ami, Raphaël avait refusé, il se trouvait heureux

dans son coquet petit home, surtout — il n'osait se l'avouer — à cause de certaines séances nocturnes auprès de la lampe, du plateau et des pipes, et puis de Maurezac ne pouvait se résigner à renoncer à Blanche Renaud, la sylphe impénétrable, dont il vengeait les dédains dans des volutes de fumée noire.

Les arguments que lui exposa Cerny pour le décider à rentrer, et ceux qu'il sut lire dans sa pensée, car Robert ne voulait pas brusquer les sentiments intimes de son ami, firent toutefois profondément réfléchir de Maurezac, et celui-ci songeait tristement que le remède qu'il était venu chercher si loin était peut-être pire que le mal qu'il aurait facilement guéri tout en restant dans la métropole, il sentait maintenant ses moelles figées et son cerveau incapable d'une réaction.

Oh! elle ne fut pas gaie cette dernière promenade au jardin botanique de Robert et Raphaël la veille du départ. Il faisait pourtant une nuit rayonnante de clarté; par hasard une brise agréable avait dissipé la lourde moiteur de l'at-

mosphère, un parfum fort et troublant vous saisissait profondément. Aussi de nombreuses voitures venaient-elles pour la seconde fois de la journée refaire le traditionnel pèlerinage ; c'étaient des couples amoureux, ayant fui toute pudeur et toute contrainte qu'elles promenaient doucement enlacés, et de derrière les buissons de bambous on entendait des rires étouffés ou des plaintes heureuses.

— Voyez, dit Robert à son ami, comme cet Orient est menteur, il fait un temps admirable, un été pas trop chaud, et pourtant la maladie et la mort nous guettent toutes proches; cet éther embaumé que nous respirons à pleins poumons contient des millions de miasmes empestés, cette langueur, cette douceur de vivre ne sont que de l'anémie qui se prépare, et pour nous être laissés aller à dormir dans cette serre qui contient trop de jolies fleurs aux senteurs délicates, nous nous endormirons dans la mort sans avoir connu la vie.

Et nous-mêmes nous ajoutons au men-

songe de la nature en grimaçant nos propres sentiments. Contemplez la ridicule comédie d'amour qui se joue tout autour de nous: ces maris qui s'accolent tout heureux auprès de leurs femmes, ils baisent tendrement des lèvres qui ont frôlé toute la journée d'autres bouches, ils savent l'adultère constant, mais ils en rient ou ils en profitent, voyez aussi ces amants aimés pour leurs piastres ou pour leur influence, tous ces Roméos et toutes ces Juliettes se croient sincères, mais demain les drames du revolver ou l'apparition du commissaire de police les replongera dans la réalité.

Ces amis qui vont là-bas parfaitement unis, quels complots n'ont-ils pas tramés les uns contre les autres hier ou aujourd'hui. Tout le monde est ami ici, on se serre la main avec enthousiasme, c'est un tutoiement général, mais aussi un débinage non moins général: si vous êtes trois ensemble il y a un double complot de deux contre le troisième.

Comment voulez-vous qu'il existe

seulement deux amis véritables dans ce coudoiement perpétuel, il est inévitable qu'ils se querellent durant de longues heures passées ensemble, et toutes ces petites pointes d'aiguilles font des plaies inguérissables.

— Pourtant, répliqua de Maurezac, vous avez l'exemple de notre bande.

— Je vous conseille d'en parler, répondit Cerny : oui au mois de septembre dernier, lorsque nous débarquions libres, jeunes, joyeux, il nous semblait que la conquête de la colonie serait aisée; nous trouvions quatre autres compagnons qui paraissaient également avoir trouvé leur Paradis terrestre en ce coin du Tonkin ; eh bien, voyez l'œuvre de ces dix mois.

Je commence par les plus anciens: Lannoy, que vous n'avez peut être pas vu depuis longtemps traverse une période critique, ses manies deviennent de la démence.

Il vous semblait peut-être comme à moi que Camuzac se faisait un jeu d'avoir l'estomac solide et d'avaler une vingtaine de consommations un soir

de fête; or je l'ai vu se rendre tout seul au café et boire coup sur coup trois apéritifs. Le voilà devenu alcoolique invétéré.

Le beau Valdieu s'empêtre dans des différences de jeu et il joue toujours. Il ne peut plus se rattrapper, il ne risque que de s'enfoncer plus avant. Que deviendra-t-il?

Nous avons tous ri au début du goût que montrait Laniel pour les boys, il n'y a plus à en rire aujourd'hui, il se néglige, il abhorre les femmes, il fuit ses camarades: son amusement est devenu de la passion.

Et si j'en viens à notre groupe plus intime, le spectacle n'est pas plus réjouissant. Dorval est sous la domination d'une indigène qui le gruge et le trompe ; vous-même, mon cher ami, vous essayez d'oublier des amours malheureux, et vous avez voulu combattre une passion par une autre; j'espère que le remède n'a pas sur vous une emprise totale, et pourtant vous voyez, sans raison valable vous refusez de m'accompagner.

Quant à moi, qui ne bois pas, ne joue pas, ne fume pas l'opium, moi qui fais fi des boys et des congayes, moi qui suis encore à peu près équilibré, je suis peut être le plus atteint de tous parce que je hais ce pays et que je dois demeurer là où je suis attaché puisqu'il me faut vivre ; moi qui ne m'acclimaterai jamais ici et qui traînerai inutilement des années de misère, jusqu'à ce que je trouve une mort précoce, je suis peut être le plus à plaindre de tous.

— Et Hoven, dont vous ne parlez pas ?

— Ah lui, c'est le seul de nous tous qui se sauvera peut-être, c'est le mieux équilibré, il a goûté de tous les plaisirs coloniaux, mais avec modération, et il s'est fait une raison de vivre ici sans gémir et sans tristesse, puisque cela ne sert à rien. Hoven sera même heureux s'il trouve la compagne faite à son image, il constituera un des rarissimes ménages d'Hanoï pour qui la vie y est meilleure qu'en France.

Hoven devrait être notre exemple à

tous si l'emprise de notre mal, de notre fléau particulier n'est pas trop forte. Chacun de nous peut encore se ressaisir. Mais le ferons-nous?

Devisant ainsi les deux amis étaient revenus jusqu'au centre de la ville; ils étaient maintenant seuls dans la rue déserte baignée d'une clarté trop vive. Douze coups sonnèrent lentement à la cathédrale.

— Ah ! minuit, dit joyeusement Cerny. Oublions nos peines. Le jour du départ est enfin venu, et bientôt se lèvera l'aube d'une étape heureuse sur cette route monotone.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

L'ENLIZEMENT

CHAPITRE PREMIER

Bal masqué

Depuis trois jours, S. M. Thanh-Thai, empereur d'Annam, honorait de sa présence la capitale du Tonkin. C'était la deuxième visite que le souverain rendait à la principale ville politique et économique de son empire, et si la première fois l'attrait de l'Exposition commençante avait éclipsé la majesté impériale, les fêtes étaient bien données maintenant en son honneur ; on aurait pensé toutefois assister plutôt à la réception d'un souverain ami qu'à celle de l'omnipotent maître de l'Annam-Tonkin. Les indigènes eux-mêmes ne marquaient aucun respect particulier

pour la personne de l'empereur, mais en bons badauds, ils se massaient sur son passage pour tenter de l'apercevoir. Comment d'ailleurs, ainsi que le veut la loi annamite, auraient-ils consenti à se prosterner le front dans la poussière devant ce personnage falot si vilain avec son chapeau en abat-jour, ses lunettes fumées, ses *cai-ao* aux couleurs criardes.

Quant à Thanh-Thai, il passait l'air ennuyé, désintéressé au milieu de toutes les réjouissances dont le programme avait été savamment combiné. A la réunion de courses spéciale, il arriva très tard, et tandis que se courait le Grand Prix, il affecta de tourner le dos à la piste pour converser avec ses frères.

Feinte ou réelle la mauvaise humeur du souverain aurait gâché toutes ces fêtes si les Européens avisés n'avaient eu la bonne idée d'en profiter pour s'amuser franchement entre eux ; ils ne cachaient pas toutefois qu'ils auraient préféré voir Thanh-Thai affecter un visage plus amène ; mais on comptait

pour le dérider sur le clou du programme : un bal masqué donné par le gouverneur général dans le local de la Chambre de commerce.

Bien qu'on fut à une époque déjà avancée dans la saison chaude — c'était vers la mi-juin — cette idée avait été admise d'enthousiasme surtout parmi la population féminine. Pendant trois semaines cela avait été le but unique de toutes les conversations, et pour une fois la calomnie elle-même avait chômé.

Les indiscrétions sur la toilette de Mme X..., l'heureuse idée de Mme Y..., l'invention à trouver, les mille difficultés de réalisation, tout cela occupait les parlottes de 5 à 7, tandis que les matinées étaient trop courtes pour courir les magasins et rafler à temps un bout de ruban intéressant, une soie particulière. Et les costumes des maris dont il fallait également s'occuper, car la règle était formelle : tout habit noir serait impitoyablement refusé.

De son côté le gouvernement faisait bien les choses, le local choisi était

assez commode puisqu'il comprenait deux énormes salles qu'il fut facile de relier par un passage fleuri : tous les bosquets du jardin botanique, du gouvernement et du secrétariat général furent dépouillés. Une longue arcade, où se mêlaient heureusement des fleurs artificielles et des lampes électriques voilées menait aux salles de bal et on n'eut jamais reconnu grâce à ce joli passage le bâtiment sévère de la chambre de commerce. Quant à l'ornementation des deux salles principales, elle avait été obtenue avec le concours de chacun; tous les mandarins et en particulier le Kinh luoc avaient généreusement prêté de magnifiques tentures et de brillants étendards: des faisceaux de drapeaux chinois, si pittoresques avec leurs dentelures et leurs couleurs sombres faisaient fort bien à l'entrée. Une sorte de trône avait été aménagé pour l'empereur, sa suite et le gouverneur général.

Le chef de cabinet, le secrétaire particulier et les attachés, tous en de brillants costumes, attendaient les invités.

Ceux-ci ne se pressaient pas d'arriver, car à Hanoï où l'on n'a rien à faire, il est de très bon goût de paraître toujours très bousculé...

Mais enfin elles arrivent toutes nos poulettes hanoïennes, aussi émotionnées dans leur anxiété de l'effet à produire qu'une actrice débutante, au moment de son entrée en scène... Et les amies se retrouvent, se sautent au cou, comme si elles ne s'étaient pas vues depuis des années — elles se sont quittées quelques heures auparavant, mais à la minute de la bataille à engager, il faut s'encourager mutuellement — elles s'embrassent, mais si l'une croit l'autre mieux parée elles se mordraient plutôt.

Sur le trottoir en face le bon peuple des badauds est représenté par nos doux protégés qui s'esclaffent, heureux des déguisements. Ceux-ci sont d'éternelles marquises Louis XV, des Chinoises, des Japonaises, des Russes — tous les peuples les plus divers sont représentés; — pour les hommes le vieux grenadier domine, un Aiglon est vrai-

ment gentil, quelques jeunes gens fort gracieux sous l'habit rouge, l'ensemble est charmant, on a dépensé beaucoup d'argent, les costumes sont neufs.

C'est en vain que les musiciens ont joué une première polka et une première valse, tout le monde se regarde, s'épie, se devine, c'est un déshabillage et un débinage général; on s'observe, va-t-on même danser, risquer d'abîmer de si beaux costumes, œuvre de tant de jours de patience, puis un couple ou deux s'élancent, la contagion est rapide et on se rappelle enfin qu'on est venu pour s'amuser.

Mais la génération nouvelle des névrosés, des précoces *struggle-for-lifers* ne danse pas ; ils promènent ici comme partout leur éternelle figure ennuyée. C'est dans ce groupe que se sont rangés Hoven et de Maurezac. Celui-ci ne voulait pas venir tout d'abord, car Mlle Renaud fatiguée depuis une huitaine de jours ne devait pas y être, mais Hoven l'a entraîné, et renonçant lui-même à prendre part aux danses, il énumère

à son compagnon les beautés classées du tout Hanoï.

— A la reine, lui dit-il, rendons d'abord nos hommages, la belle madame Malivoire est parée de tous ses atours, et si je ne trompe elle n'a oublié que le diadème, c'est un grand manteau de cour qu'elle traîne ainsi royalement. La pauvre femme doit avoir bien chaud; je tremble pour son émail.

Quant à la plus complaisante des femmes pour le plus nul des maris, la petite madame Richomme est vraiment gentille en Mélisandre — ne pas lire médisance, qui pourtant lui irait aussi bien. — Mais voyons plutôt les jeunes filles.

— Leur pauvre petit cœur d'ingénues doit battre bien fort.

— Des ingénues, mon cher, il vous sera difficile d'en trouver, et aucune n'a même pensé à ce travestissement qui pourtant les eut toutes bien masquées.

Voyez cette charmante petite suissesse qui vous représente Mlle Marguerite Signoret, quels beaux yeux clairs,

reflet d'innocence et de pureté... mais regardez donc, il me semble qu'elle est toute prête à pleurer.

Les deux jeunes gens se rapprochèrent de la jeune fille qui s'était cachée dans un coin.

— Qu'avez-vous, petite Margot, lui dit Hoven, pourquoi ces deux grosses larmes que je voudrai cueillir sur la soie de vos cils.

— Je suis la plus mal, murmure l'enfant entre deux hoquets de sanglot.

— Mais vous êtes folle, petiote, vous êtes la plus jolie, ce costume simple vous va à ravir, venez sécher vos beaux yeux dans ce petit *buen retiro*, et il l'entraîna dans un cabinet de toilette où les commissaires de la fête bien avisés avaient pensé à placer des onguents et des poudres diverses.

— Et maintenant rentrez dans la mêlée, lui dit Hoven après l'avoir paternellement embrassée.

— N'y aurait-il qu'une ingénue, Mlle Signoret est celle-là, s'écria de Maurezac qui avait suivi toute cette petite scène.

— Erreur, mon cher, ou du moins cette charmante enfant a toute la naïveté de sa perversité ; elle n'est peut-être pas coupable après tout, car laissée à la garde de sa sœur, cette jolie brune qui danse là-bas, elle est quasi-abandonnée; la gracieuse Mme Saulnier ayant fort affaire avec ses nombreux amants.

Aussi vous étonnerai-je profondément quand je vous dirai que cette enfant à peine nubile a déjà eu trois ou quatre petits jeunes gens comme amants, et qu'elle va bientôt rentrer en France cacher sa honte et son futur bébé. Je suis son grand confident, et si je l'avais connue plus tôt, j'aurais sans doute évité une défloraison qui est un crime.

Cette autre que vous voyez là-bas en petit chaperon rouge, son cas est à peu près le même ; enfant de vieux, elle a été difficilement surveillée et elle habitait trop près du jardin, un ou deux rendez-vous qu'elle y a donnés lui ont été fatals; mais plus veinarde, elle a

trouvé, paraît-il, un fiancé ignorant qui cachera la faute.

Quant à cette jolie Marguerite de Faust, ce n'est pas par ignorance ou naïveté qu'elle a péché, elle espérait ainsi consolider un mariage difficile — ses parents dépensant beaucoup et possédant peu, les aspirants étaient rares — mais un peu plus elle en aurait été pour ses frais, le petit jeu dure depuis longtemps, elle vient enfin de mettre la main sur un officier nouvellement débarqué ; c'est ainsi qu'à l'heure actuelle elle a deux ou trois pseudo-fiancés qu'elle tutoie et un vrai qu'elle ne tutoie pas.

Mais reposons-nous avec la vue de jeunes filles un peu plus vierges.

En voici une qui n'a peut-être pas eu beaucoup de mérite à rester sage, voyez cette plantureuse bergère, Mlle Bourgeois — peu de grâce mais beaucoup d'argent, — son père — vous l'apercevez là-bas avec toutes ses décorations étrangères, notoirement inconnues mais d'un assez joli effet de ferblanterie — est un haut fonctionnaire; petite

taille, petite intelligence, mais de très grandes prétentions et de très hautes visées, sa devise est « Quo non ascendam », il placera très bien sa fille à quelque arriviste qui ne redoutera pas le nombre des kilos.

Et j'aperçois les quatre filles de notre aimable gouverneur général, M. Balinguier. Vous savez que celui-ci, bien que très fatigué par une longue carrière coloniale ne consent pas, malgré un faisceau d'intrigues, à abandonner le pouvoir, ses charges de famille l'en empêchent et il ne pourra pas de sitôt aspirer au repos. Il a heureusement quelques compensations ; après ses journées de rude labeur, il trouve chez lui sept minois gentils qui l'entourent. Un habitué de la maison m'a raconté quelle éducation admirable ces demoiselles ont reçue, ce sont toutes de parfaites ménagères, et si aujourd'hui la haute fonction du père permet de nombreux extras, elles ont néanmoins, sous l'habile et sagace direction de leur mère, gardé des qualités d'ordre et d'é-

conomie qui remplacent avantageusement une dot médiocre.

Comme vous voyez, elles sont loin d'être jolies si elles ne sont pas dépourvues de grâce; il faut espérer qu'elles trouveront les maris qu'elles méritent. Une a déjà été épousée l'an dernier, deux sont, je crois, fiancées, les deux suivantes doivent faire leur entrée dans le monde ce soir même; enfin il reste deux bébés à la maison.

Et voici précisément leur père.

La musique entonnait en effet la *Marseillaise*. L'empereur accompagné du gouverneur général faisait son entrée. Le souverain et le proconsul prirent place sur l'estrade qui leur était réservée, et ils restèrent debout tandis que l'orchestre après la *Marseillaise* jouait l'hymne à Thanh-Thai.

L'empereur portait en grand sautoir la Légion d'honneur, le gouverneur général portait comme seule décoration le Khim-khan.

— Il a vraiment grand air avec sa barbe blanche, notre gouverneur général, s'écria de Maurezac.

— Oui, répliqua Hoven, il n'a rien de comparable avec le petit père Bourgeois, dont je vous montrais tout à l'heure la fille en bergère. Celui-ci sec, cassant, dur, avec son personnel retrouve auprès de son supérieur la platitude la plus basse, admirez comme il sait faire sa cour au grand chef, son plastron s'en casse, il risque d'abîmer toute sa ferblanterie, il est gênant, encombrant, constamment il va rester sur l'estrade sans que personne l'y ait invité, il adore, il faut le croire, se faire mettre à la porte.

Toute l'assistance s'était, comme nos deux jeunes gens, arrêtée pour contempler l'arrivée des grands maîtres des destinées indo-chinoises, toutefois l'élan donné reprenait le dessus, et les couples se formaient pour de nouvelles danses.

Mais bientôt les danseurs s'arrêtèrent, et tout le monde se groupa autour de trois ou quatre personnes qui discutaient vivement.

— Quel est ce drame, s'écria de Mau-

rezac, mais placé trop loin il ne pouvait rien voir ni entendre.

— Je vais aux nouvelles, dit Hoven, et il quitta son camarade. Il revint au bout de quelques minutes en s'esclaffant.

— C'est tout à fait amusant, savez-vous. Le couple Malivoire qui vient d'être expulsé du bal. Il paraît qu'on leur avait refusé des cartes, ils sont venus quand même, ils sont entrés malgré les observations des commissaires; ceux-ci, très embarrassés, ont attendu l'arrivée du gouverneur. Ce dernier, mis au courant, leur a dépêché son chef de cabinet qui les a priés très poliment de s'en aller. C'est du dernier comique.

Mais ils ne devaient pas ce soir-là être au bout de leurs surprises.

Ils quittaient maintenant la salle de bal et se dirigeaient vers les jardins quand passant près du cabinet de toilette dont la porte était entr'ouverte ils entendirent des soupirs étouffés.

— Un meurtre maintenant, s'écria de Maurezac, et il allait se précipiter

au secours de l'infortuné, mais ce fut à son tour de se tordre de rire.

— Les criminels ne sont pas bien dangereux, dit-il à Hoven, mais vraiment ils auraient dû fermer leur porte. Et il leur rendit ce léger et important service.

A l'entrée des jardins, ils trouvèrent de nouveaux groupes qui discutaient violemment.

— Mais nous sommes à l'Ambigu, dit Hoven, des drames à chaque pas.

— Qu'y a-t-il donc encore, demanda-t-il à Mienville, un de ses collègues qui faisait partie des assistants.

— Une affaire ridicule, lui répondit ce dernier en le prenant à part, figurez-vous que me voilà témoin dans un duel absurde entre le fils Lesueur et notre camarade Arraut. Vous savez que le premier nommé, bien que nouvellement marié, se soucie assez peu de sa jeune femme, et tandis que celle-ci s'amusait franchement, lui, jouissait du dolce farniente sur cette terrasse.

Arraut s'approche de lui et lui dit :

— Mais vous ne dansez donc pas?

— Non, répond le jeune Lesueur, je suis partisan de la théorie du moindre effort.

— Jusqu'au pieu, demande Arraut.

— Le petit Lesueur se fâche tout rouge. Vous allez rétracter, lui dit-il, je n'admêts pas qu'on attaque ma vie privée, il circule trop d'histoires sur ma femme, il faut que cela cesse.

Arraut bien entendu n'ayant rien dit ne veut rien retirer. D'où gifles, pugilat et constitution de témoins. Les adversaires ne veulent rien entendre. Ah! nous sommes dans de beaux draps; si le patron apprend que j'ai servi de témoin contre son fils, je peux encore me brosser au prochain tableau d'avancement. Allez, la vie n'est pas gaie.

Hoven sourit et serra la main à Mienville, puis après avoir conté l'incident à de Maurezac :

— Laissons ces galopins tranquilles, lui dit-il, ils jouent aux hommes, ils ne réussissent qu'à être grotesques. Allons donc voir après les drames de l'honneur ceux de l'argent. La salle de jeu

nous réserve peut-être encore des incidents.

Une épaisse fumée vous prenait à la gorge dès que l'on pénétrait dans la petite pièce réservée au vice cher à la majorité de nos Hanoïens. Ici plus de tenue, plus de réserve, on est chez soi : une seule passion exclue les autres, on n'est pas là pour s'amuser mais pour mener la dure joute, depuis le gros commerçant, dont le portefeuille regorge de billets de cent piastres — pas de coupures qui seraient encombrantes — jusqu'au petit fonctionnaire qui gagne 3.000 fr. par ân et qui va risquer un seul billet, l'économie de trois mois; tout le monde est souriant en entrant, et c'est à peine si à la sortie un pli barre quelques fronts, on veut malgré tout garder bonne contenance, mais que de drames cachés, quels martyres supportés pendant de longs mois, quelquefois de longues années par l'homme honnête qui voudra payer une heure d'oubli, tandis que son gagnant de la veille négligera peut être le lendemain une différence à son débit et gardera malgré tout le

front haut, parlant toujours de son honneur.

Ici, petits ou grands, commerçants millionnaires ou fonctionnaires faméliqués, tout le monde joue le même jeu et cette fraternité donne aux plus pauvres pendant quelques heures l'illusion d'être égaux en fortune aux plus riches.

Trois tables de poker, quatre d'écarté, une de baccara et une de chemin de fer avaient été composées ce soir-là ; mais le *great attraction* était le chemin de fer qui ne réunissait pas moins de douze joueurs. Il y avait là Serrurier, l'administrateur de 1re classe, le gros Taberd, entrepreneur, le bon juif Lévy, marchand d'objets d'art, Benezech l'hôtelier, tous quatre joueurs, ayant le gros sac, et par conséquent destinés à râfler l'argent des huit pontes modestes, au nombre desquels on comptait l'ami Valdieu.

Le plus comique était de voir ces personnages graves comme de vieux cercleux, habillés de costumes plus ou moins baroques — car ils avaient dû se conformer à la règle ; — le gros Taberd

en bébé était d'un risible achevé, Serrurier qui s'était fait la tête de Victor-Hugo était plus dans la note.

De Maurezac et Hoven vinrent se placer derrière Valdieu, le seul qu'ils connaissaient de toute la table. Le paquet de cartes arrivait justement à lui. Il partit de 20 piastres, et donna successivement les coups de 40, 80, 160, 320. Il y a 640, annonça-t-il d'une voix fébrile.

— Je fais 100, dit le gros Taberd, qui de ses doigts gourds avait du mal à sortir un billet dans sa liasse.

— Parti pour 100, s'était empressé de crier Valdieu, et nerveux il avait déjà donné les cartes.

— J'ai huit.

— Taberd eut encore plus de mal à relever ses cartes qu'à sortir son billet, et sans se presser il annonça de sa voix caverneuse :

— Et moi neuf.

— Cela me fait tout de même un joli bénéfice, dit Valdieu se retournant vers ses amis. Demeurez auprès de moi, vous êtes mes mascottes.

Mais la veine ne devait pas lui rester

longtemps fidèle : ayant perdu un coup de 80 piastres, il eut l'imprudence de continuer celui de 160 et celui de 320 qu'il perdit successivement, ce qui lui enleva la totalité de son gain précédent; il perdit ensuite deux ou trois bancos importants, il n'avait plus aucun billet devant lui ; Hoven le vit griffonner à la hâte quelques mots sur une carte de visite qu'il tendit à Taberd; ce dernier lui passa quatre ou cinq billets de cent piastres.

— Allons plus loin, dit Hoven bas à de Maurézac, je ne veux pas assister à la débâcle de notre malheureux camarade.

Les tables d'écarté les retinrent peu de temps, mais de Maurezac, que les multiples combinaisons du poker intéressaient, s'arrêta plus longuement auprès de ces derniers joueurs. L'un d'eux qui était d'une incapacité vraiment remarquable, attira son attention, et comme ils s'éloignaient de la salle de jeu, Raphaël le signala à son compagnon.

— Je me demande vraiment ce qu'il

vient faire ici, jouant si mal. le connaissez-vous, Hoven?

— Oui, dit celui-ci avec un sourire. C'est ce brave Le Gall. Voyez son adversaire. en face de lui.

— Votre collègue Lavigne?

— Précisément. Vous savez ou vous ignorez que Lavigne a une jolie femme. Le Gall est l'amant, Lavigne est très fort au poker. Le Gall est nul, comme vous l'avez vous même constaté.

Or, comme il déplairait à Lavigne que sa femme reçoive de l'argent, il force positivement l'amant à jouer, l'argent vient tout de même et l'honneur est sauf.

Comme les deux amis revenaient dans la salle de bal, la fête battait son plein et l'entrain était unanime; l'empereur lui-même s'était départi de son air ennuyé; il avait envoyé chercher sa nièce la petite princesse Cô Chôn, âgée de treize ans, qui était restée à la maison avec les quatre femmes de Sa Majesté. La gentille enfant arriva en robe de soie verte et pantalons de soie noire; son teint mat très clair, ses grands yeux

brillants, ses dents blanches en faisaient une jeune personne très séduisante. Mais pour débuter l'empereur la consigna derrière une porte, au bout d'un instant il la fit asseoir auprès de lui, il lui permit enfin d'accepter un jeune lieutenant pour danseur. La petite princesse dansa le pas-de-quatre à ravir; la souplesse et la précision de ses mouvements conquirent aussitôt toute l'assistance; elle revint radieuse auprès de son oncle qui pour la féliciter, agrafa à sa robe un petit oiseau en diamants qu'il portait au cou.

L'empereur dansa ensuite lui-même d'abord un pas-de-quatre avec sa jeune nièce, dont à l'ébahissement du monde, il égala la grâce; ensuite il invita plusieurs jeunes femmes européennes; il se fit apporter une boîte de laque rouge et remit la décoration du khim-buoi à chacune de ses danseuses. Un souverain d'Europe n'eut pas agi plus galamment. Mais aussi, quels regards surchargés de haine et d'envie les privilégiées durent-elles supporter de la part de leurs amies moins favorisées.

L'empereur et sa suite profitèrent d'un intermède pour s'éclipser, tandis qu'on préparait le cotillon. Celui-ci fut très brillant, élégamment mené par un très jeune colonel, sous-chef d'état-major et la femme du secrétaire général, la belle et toujours jeune Mme André, fort joliment travestie en Grecque antique.

Le gouverneur général avait voulu que tout fut parfait à cette fête et il avait prié son chef de cabinet chargé de l'organisation de ne pas lésiner pour les accessoires; ce furent de véritables bijoux que reçurent les dames et les jeunes filles, tandis que les autres bibelots fort gracieusement ornés de rubans de soie faisaient un joli décor multicolore.

A sept heures du matin on dansait encore et chacun devait garder longtemps au cœur et dans les yeux la joie de cette fête,

CHAPITRE II

Le ménage Dorval

Dorval avait vu avec une peine profonde le départ de Cerny pour la France : depuis le début d'avril 1905, il avait abandonné la popote et Cerny ne lui avait pas pardonné sa défection.

La vie était devenue bientôt impossible avec la présence continuelle de mademoiselle Mimi. Dès le lendemain du jour mémorable où Pierre avait triomphé de la vertu récalcitrante de la mignonne enfant, il aurait pu s'apercevoir que son caractère répondait assez peu à sa joliesse, mais il était déjà trop emballé pour faire cette remarque et ce furent ses camarades de popote qui eurent à supporter les humeurs de la donzelle qui jouait la prude, la timide et affectait presque l'attitude d'une jeune mariée au lendemain de ses no-

ces; madame recherchait les hommages, et ne voulait pas être traitée comme ses congénères.

Hoven avait deviné le parti qu'il y avait à tirer de la situation et il s'était dit que quelques courbettes — dont il s'amusait du reste lui-même — valaient bien de bons petits moments volés à l'amour de Dorval, il avait pressenti la véritable nature de la petite métisse, et il se doutait bien que tant de pruderie ne résisterait pas au moindre billet de cinq piastres élégamment présenté.

Mais Cerny qui ne voulait voir en Mimi que la *co vulgaris* avait reçu un coup d'œil terrible et une apostrophe véhémente pour avoir tenté un attouchement qu'une congaye eut trouvé naturelle, mais dont une duchesse se serait évidemment effarouchée.

Ainsi donc Hoven donnait à Mimi du Madame et du vous, mais il l'embrassait dans les coins en attendant mieux, Cerny volait des baisers et recevait des gifles; chaque fois qu'il l'appelait co et la tutoyait, elle se retirait dans ses appartements avec la dignité d'une

reine à qui un grand de la cour a manqué de respect, et le malheureux Dorval avait à supporter le contrecoup de ces scènes. Mimi lui avait même signifié au bout de quelques jours d'avoir à choisir entre elle et ses amis, mais son règne n'était pas encore venu, Dorval n'avait rien répondu et elle avait passé outre, feignant d'oublier sa propre menace.

Il y eut toutefois une accalmie et on put croire la paix définitivement revenue : Hoven, qui profitait généreusement des restes de Dorval, avait conseillé à Cerny d'en faire autant ; il l'avait supplié dans tous les cas et dans l'intérêt commun de refréner sa morgue et de cesser ses taquineries. Cerny, bon garçon, y avait consenti. Toute heureuse de ce changement Mimi avait également montré de meilleurs sentiments et laissé paraître un naturel gamin et rieur; on avait passé quelques bons moments; elle jouait à la jeune fille de la maison, et elle offrait avec son plus gracieux sourire une tasse de thé aux amis venus passer la soirée et faire

un poker des familles. Aussi avait-on vivement félicité Dorval de son heureux choix: gracieuse avec son peignoir blanc et rose tout froufroutant, sa masse de cheveux noirs joliment disposée, Mimi allait de l'un à l'autre, et même les soirs de bonne humeur elle se laissait facilement embrasser. Dorval goûtait sans retenue les hommages rendus à l'élue de son cœur.

Au fond la sentimentalité de Pierre était des plus rudimentaires et ce grand garçon, homme déjà par la maturité complète de son intelligence, avait dans le commerce de l'amour toutes les gaucheries et les illusions d'un débutant. Au cours de son rude labeur, dans le difficile *struggle for life* de l'existence parisienne, il n'avait connu que de brèves et vénales amours. Il avait gardé dans ses relations avec les femmes sa timidité native; le premier pas lui coûtait tellement à franchir, la phrase insidieuse et d'ailleurs stupide, par laquelle on doit commencer toute conquête était pour lui si difficile à formuler qu'il avait préféré renoncer d'a-

vance au bénéfice des amours mondaines et s'en tenir aux plaisirs faciles de la rue, mais même là il n'avait connu que les professionnelles ; il n'avait pu s'attacher pour quelques nuits le cœur d'un trottin, car si l'ouvrière parisienne s'effarouche difficilement, au moins encore faut-il lui dire quelque chose avant et Pierre n'avait pu s'y résigner.

Ainsi donc c'était un cœur entièrement neuf qu'il offrait à la jeune Mimi, sa première maîtresse, et la douce enfant ne se doutait pas de la préciosité du cadeau qui lui était fait.

En attendant son facile succès l'avait grisée, et croyant Cerny désarmé, elle pensa que le jour était venu où elle pourrait régenter la maison. C'est ainsi que de sa propre autorité elle mit à la porte un boy qui lui déplaisait. Cerny avait pris très mal la chose, une discussion s'ensuivit entre lui et Dorval, et bientôt en colère Robert s'écria:

— Après tout, choisis entre ta donzelle et nous, cela ne peut pas durer ainsi.

— C'est bon. répliqua Dorval vexé, je m'en irai.

Le lendemain, si chacun des deux amis avait écouté son sentiment intime, ils seraient tombés dans les bras l'un de l'autre, mais ils auraient cru ainsi infliger un démenti à leur amour-propre et la séparation s'opéra avec des regards de haine.

Malgré le bonheur d'avoir toute à lui sa petite métisse, Dorval éprouva bientôt un profond chagrin de cette brouille; ayant meilleur caractère que Cerny, il tenta le premier un rapprochement; mais Robert, déjà malade, le reçut froidement ; lorsqu'il fut rentré à l'hôpital, Pierre vint constamment prendre de ses nouvelles, mais il n'osait, de peur d'une nouvelle rebuffade pénétrer jusqu'à lui. Robert, touché de cette persistance, le manda un jour dans sa chambre, mais ils restèrent gênés l'un vis-à-vis de l'autre et lors du départ de Cerny pour la France, ils ne s'étaient pas complètement reconciliés.

Quant à Mimi, heureuse de sa facile victoire, elle commença son règne ty-

rannique. Pour débuter elle entraîna le malheureux Pierre dans de folles dépenses pour l'installation de leur nid d'amour dont le loyer n'était déjà pas en rapport avec les modiques ressources du jeune homme. Dorval, jusque-là si prudent, si économe, et pour qui la plus grande joie consistait dans un mandat de 200 francs envoyé régulièrement tous les mois à sa mère ; lui, qui, au cours de la misère de sa vie parisienne, n'avait jamais contracté un centime de dette, il fit en une semaine pour près de mille francs de dépenses à découvert.

Le crédit est si largement ouvert dans tous les magasins d'Hanoï que l'acheteur au comptant y est vu au contraire d'un très mauvais œil, car lui, il s'inquiétera du prix qu'il paye un objet tandis qu'il est très bien porté par toute la population européenne d'entrer dans un magasin en coup de vent, de commander chemises, mouchoirs ou bibelots tout en ignorant si l'on a fait pour 100 ou 300 francs d'achats. Un article pour lequel on consentirait difficile-

ment à donner 5 francs, si on en demandait le prix, est peut-être compté 10 francs, on n'en sait rien, on ne l'apprendra que le jour où la note arrivera si toutefois on peut à cette époque se rappeler exactement quel était l'achat opéré. Avec ce système les commerçants voient souvent leurs notes impayées, mais ils en sont quittes pour majorer celles des bons payeurs, si bien qu'ils y trouvent finalement leur compte et Hanoï se paye le luxe d'entretenir quelques centaines de rastaquouères qui ne cachent même pas leurs infâmes procédés. On se contente d'en rire, c'est aussi du dernier chic hanoïen d'avoir des dettes.

Aussi sont bien rares ceux qui ont la sagesse de continuer à établir leur budget de dépenses dans la colonie comme ils le faisaient en France. Jusqu'à ce jour pourtant, Dorval avait été de leur nombre mais la jeune Mimi, qui comme toutes les indigènes, connaissait et appréciait le crédit, avait vivement poussé son amant dans cette voie, et ce-

lui-ci, par nécessité d'abord, indolence ensuite, s'était laissé entraîner.

Pierre avait eu la faiblesse d'autoriser sa maîtresse à faire porter ses achats personnels sur son propre compte et, comme de juste, Mimi en avait largement profité. C'est ainsi qu'elle dépensait 30 francs par mois pour ses seules chaussures, dès qu'une paire de bottines était un peu défraîchie, elle était mise au rebut.

— Tu comprends, avait dit Mimi avec son zézaiement gentil, au lieu de te réclamer 40 ou 50 piastres par mois, je ne te demanderai rien du tout, je prendrai mes repas avec toi, tu me paieras de temps en temps une chemise ou une paire de chaussures.

Mais bien qu'il voulut fermer les yeux et ignorer le montant de son compte chez le grand marchand de nouveautés, Pierre se préoccupait quelquefois de ce que pouvait acheter sa maîtresse, il s'ensuivait des scènes pénibles qui trouvaient déjà difficilement leur solution sur l'oreiller. Un jour Pierre déclara qu'à l'avenir il ferait lui-même

les achats, Mimi parut se résigner, mais dès le lendemain l'orage éclata à propos d'un flacon d'odeur et d'une boîte de poudre de riz commandés par la belle enfant à son ami. Celui-ci ayant eu l'imprudence de rapporter un article bon marché, la petite fleur d'Annam qui connaissait fort bien les marques Houbigant et Lenthéric, se fâcha tout rouge et força le malheureux Pierre à un échange immédiat sous menace de représailles violentes.

Mimi avait soin au lendemain de ces scènes de montrer pendant deux ou trois jours un visage souriant. Elle était vraiment charmante dans ces moments de court abandon: ses chatteries, ses mièvreries qu'on eut sans doute admises difficilement de la part d'une européenne, prenaient avec sa gentille personne un aspect enchanteur que pimentait surtout le parfum local.

Elle avait reçu une bonne éducation à la Sainte-Enfance, l'œuvre du petit sou chinois bien connue. On raconte communément en France, pour frapper les jeunes imaginations, que grâce aux

aumônes recueillies on empêche les enfants Célestes d'être jetés aux cochons. Or à Saïgon, les petits Chinois gras, bien portants, adorables avec leur drôle de mèche de cheveux destinée à devenir une queue imposante, n'ont avec les compagnons de saint Antoine qu'un commerce très lointain ; adorés de leurs mères, ils poussent heureux et alertes ; la Sainte-Enfance n'a d'autre utilité que de former de jeunes demi-mondaines, qui non seulement parlent bien français mais qui gazouillent agréablement des cantiques en latin.

Mimi, sixième et dernière fille d'une des plus jolies congayes de Saïgon et d'un Européen retourné en France, avait été une des plus délicieuses enfants de cette maison ; c'étaient les sœurs qui lui avaient donné ce surnom gentil destiné à devenir un nom de guerre : à quatorze ans elle était une des perles saïgonnaises ; elle aurait pu comme ses cinq sœurs garder précieusement sa vertu pour des amours légitimes, mais si le père avait veillé sur les aînées, la dernière se trouvait abandonnée à la seule

garde d'une mère délaissée et s'habituant mal à reprendre la vie annamite après de longues années glorieuses.

C'est ainsi qu'un jour un jeune et brillant administrateur, visitant la Sainte-Enance, fut frappé de la joliesse de la petite métisse ; il prit ses renseignements et c'est avec la mère qu'il conclut l'affaire pour 300 piastres. Mimi obtenait un des plus hauts prix cotés sur le marché. On la fit sortir de la Sainte-Enfance elle passa pour la forme une semaine chez sa mère, et un beau matin son amant l'emmena dans sa province : à jamais elle était condamnée à n'être qu'une courtisane.

Pendant deux ans elle fut le bibelot gracieux et choyé, puis son seigneur et maître, désigné pour un poste très éloigné dans la région des Moï, où il devait d'ailleurs trouver la mort, ne voulut pas exposer sa petite compagne dans ce pays difficile et nantie de quelque argent, il l'expédia sur Hanoï où Mimi devait retrouver deux de ses sœurs mariées. Celles-ci l'accueillirent avec empressement, et parurent dispo-

sées à l'entretenir jusqu'à ce qu'un modeste fonctionnaire, comme leurs maris respectifs, la recherchât ; les deux ans passés avec l'administrateur ne comptaient pas et elle pouvait être considérée *même chose tout neuf*. Mais cela ne faisait qu'à moitié l'affaire de Mimi, habituée à la vie facile de la femme courtisée, et ayant fait connaissance d'un jeune commerçant, M. Maublanc, elle quittait ses sœurs un beau matin et se donnait pour la seconde fois.

Pendant deux nouvelles années elle fut choyée et cajolée ; les affaires de son amant étant prospères, elle gaspillait l'argent à plaisir et se faisait payer de nombreux bijoux, mais comme une enfant trop gâtée elle abusa bien vite. Elle aurait pu beaucoup avec le caractère faible de Maublanc, mais elle ne sut pas saisir le moment où elle était le plus adorée, pour profiter d'une occasion unique et mener son ami jusque devant l'autel et lorsque plus tard elle parla mariage, elle avait brisé le charme et pour toute réponse on lui rit au nez. D'ailleurs à cette époque Maublanc

avait eu la preuve de ses nombreuses trahisons. Pourquoi trompait-elle son amant ? Eut-elle pu le dire elle-même. Avec son premier amant, elle était, faute d'occasions, demeurée fidèle ; mais à Hanoï, on masque facilement une fugue, et Maublanc recevait beaucoup d'amis. Sans doute elle espérait chaque fois qu'il lui serait fait un petit cadeau, quoique son amant principal ne lui refusât rien, elle éprouvait l'impérieux besoin de recevoir d'autres mains ; il arriva d'ailleurs souvent qu'on lui fit de belles promesses qui ne furent pas suivies d'effet ; elle n'en faisait pas moins la libre offrande de son corps.

Pendant que d'un cœur léger elle trompait Maublanc, elle ne tarissait pas d'éloges sur son amant, qu'elle prétendait adorer ; les amis ne comprenaient pas, mais ils continuaient à profiter de cette jolie petite femme à bon compte.

Elle parvint toutefois à lasser la patience de son ami : celui-ci lui désigna le chemin de la porte ; de rage elle

s'empressa de partir, bien sûre d'être rappelée le lendemain — c'était la cinquième ou sixième fois que la chose se produisait. — Or par hasard Maublanc était bien décidé. Profondément dépitée de constater que son amant demeurait coi, Mimi ne fit de son côté aucune tentative de réconciliation, quoiqu'elle fut sûre que celle-ci aurait été sans doute couronnée de succès, et c'est dans ces circonstances qu'elle fit la connaissance de Dorval.

Ainsi donc ce dernier héritait d'une courtisane pervertie et rouée, enfant prodigue et volontaire, mais charmant bébé par certains côtés, sentimentale à ses heures, amoureuse sublime à de rares moments, indifférente le restant du temps ; délicieuse lorsqu'elle laissait percer son caractère rieur, mais à battre lorsqu'elle boudait ; incapable d'aucune mauvaise pensée, mais prête à toutes les trahisons sans rime ni raison ; et c'est ce caractère incompréhensible que le malheureux Pierre voulait deviner, cette âme frivole qu'il prétendait diriger ; ingrate besogne à laquelle

il risquait de lasser son intelligence et de briser son cœur.

Il avait déclaré à Mimi qu'à la première faute il la quitterait irrémédiablement, elle lui avait répondu par un haussement d'épaules que l'on pouvait interpréter de très différentes façons. D'ailleurs pas plus qu'elle ne s'était gênée pendant les quelques semaines où Dorval était demeuré avec elle à la popote Hoven, pas plus elle ne craignait les foudres de son maître lorsqu'elle habita seule avec lui.

Elle avait toujours l'excellent prétexte d'une visite à ses sœurs pour s'éclipser le soir après dîner, et enfin si, Dorval jaloux, n'allait plus nulle part en dehors de son bureau, il y restait cinq grandes heures, pendant lesquelles la mignonne enfant pouvait utilement et agréablement s'occuper.

Il était impossible de la questionner avec fruit sur son emploi du temps : elle prétendait toujours être restée à la maison et n'avoir rien fait. Effectivement, si elle ne sortait pas, elle employait des heures entières à s'habiller,

et se peigner, ou, assise sur un fauteuil, elle rêvait, Dieu sait à quoi ! Elle n'avait aucune qualité ménagère et ne s'occupait des boys que pour les plier sévèrement à son service personnel.

Parfois il lui prenait la fantaisie de vives amitiés avec des congayes ; celles-ci venaient chez Dorval, mais elle préférait plutôt aller les retrouver dans son éternel désir de sortir, de se promener, de se faire voir. Puis elle se fâchait avec elles pour un motif futile, et dans ces moments-là elle abjurait l'Annamite qui sommeillait en elle pour jouer à l'Européenne. De ces dernières elle était très jalouse, et c'est ainsi qu'elle déchira deux portraits de femmes, que Pierre avait du reste assez peu connues, et qu'elle avait découverts au fond d'un tiroir.

Elle-même avait la rage de se faire photographier, mais chaque fois elle accentuait considérablement le noir de ses yeux, l'originalité de sa coiffure, ou bien elle s'engonçait dans un corsage baleiné qui baillait désespérément, si bien qu'elle avait l'air profondément

ridicule ; un jour, elle eut même l'idée de se faire photographier de dos, s'imaginant avoir ainsi absolument l'air d'une Française.

Lorsqu'elle fut définitivement installée chez Pierre, il lui prit la fantaisie de revoir Maublanc. Celui-ci l'accueillit avec plaisir, mais elle-même, jouant la femme pressée, demeura à peine cinq minutes ; deux ou trois fois elle vint le revoir en coup de vent, se refusant systématiquement ; enfin un beau jour elle tomba en pleurant dans ses bras, jurant qu'elle n'avait jamais aimé que lui ; elle promit de revenir le lendemain mais elle ne parut pas de quinze jours : Maublanc s'était fait une raison, il ne cherchait plus à comprendre.

Il n'en était pas de même du malheureux Pierre, qui se méfiait de son infortune mais ne parvenait pas à découvrir la vérité. Du boy et du coolie, qui étaient beaucoup plus au service de Madame qu'au sien, il ne put obtenir aucun renseignement.

Un soir il fut bien sûr de son infortune : Mimi sortie à neuf heures pour

aller soi-disant chez sa sœur, Mme Lhomme, ne reparut pas de la nuit. Pierre l'avait attendue jusqu'à une heure du matin, puis il se décida à se coucher seul, mais il ne dormait pas. Il épiait tous les bruits de la nuit, persuadé à chaque pousse-pousse retardataire qui passait qu'il allait s'arrêter ; ceux qu'il entendait venir de loin, tourner le coin de la rue qu'il habitait, il était bien sûr à chacun d'eux qu'il s'était arrêté à sa porte, mais il s'était en vain suggestionné lui-même, personne ne venait et le jour perçait déjà quand il s'endormit. Il fut réveillé par les embrassades de Mimi qui, exubérante, lui raconta une histoire abracadabrante de neveu ou de nièce malade — obligée elle-même d'aller chercher un médecin en pleine nuit — mais lui, à peine réveillé n'écoutait pas, tout à la joie d'avoir retrouvé sa Mimi qu'il croyait perdue, et ce matin-là la réconciliation sur l'oreiller fut des plus faciles.

Or cette aventure décida Pierre à tenter une démarche qu'il voulait faire depuis longtemps, mais qu'il ater-

moyait, vu son incorrection ; c'était de faire connaissance du ménage Lhomme. Il profita d'un soir où Mimi lui avait encore dit devoir aller chez sa sœur, il pensait d'ailleurs la prendre en flagrant délit de mensonge. Sous prétexte de passer dans le quartier et de venir rejoindre sa maîtresse, il se présenta chez les Lhomme. Par hasard Mimi y était, elle jeta à son ami un regard furieux, mais les Lhomme, heureux de sa visite, lui firent mille prévenances ; lui, petit employé aux Travaux publics, d'une origine très ordinaire, parut flatté des marques d'amitié de ce Monsieur des Services civils ; quant à elle, belle femme, une Mimi plus empâtée, elle gardait le sourire énigmatique de sa race. Les enfants tout de suite très familiers s'accrochèrent aux jambes de Pierre ; on lui fit promettre de revenir bientôt, et tout heureux de cette démarche, il emmena sa maîtresse, très amoureux ce soir-là. Mimi avait été un peu déconcertée, elle n'osa rien dire, mais elle eut vite fait de changer ses batteries, elle trouva d'autres prétextes pour

s'éclipser quotidiennement de neuf à onze heures.

Pierre de mauvaise humeur se fâcha un beau jour et il menaça de la jeter à la porte. Mimi prit très mal la chose, elle fit un paquet de ses vêtements et elle partit sur le champ.

Or le lendemain, qui était le 14 juillet, il y avait fête de nuit au Jardin botanique. Pierre désœuvré y alla ; il ressentit un coup terrible lorsqu'une des premières personnes qu'il aperçut fut Mimi au bras de Maublanc, qu'il connaissait bien pour avoir vu traîner sa photographie sur toutes ses cheminées. Lui, il n'avait pas cru devoir déchirer les portraits des anciens amants de sa maîtresse !

Pierre alla trouver Mme Lhomme pour qu'elle fut le truchement de la réconciliation ; celle-ci, qui commençait à trouver ces manières un peu cavalières, s'y prêta d'assez mauvaise grâce, mais comme Mimi n'attendait que cette solution — sa sortie avec Maublanc avait été combinée dans ce but — elle fut rendue à Pierre repenti ; car c'est le

jeune homme qui baissait la tête maintenant. Et pendant quelque temps s'il soupçonna encore la fidélité de sa maîtresse, il n'osa plus en témoigner de la mauvaise humeur. C'est à peine s'il émit une protestation à la suite d'un prétendu voyage de Mimi à Haïphong.

Il s'était tout d'abord opposé à cette fugue, mais Mimi avait eu sa mine méchante et il n'avait pas résisté : méfiant il s'était seulement rendu à la gare pour constater si elle prenait bien le train qu'elle avait elle-même indiqué ; or elle n'y était pas. A son retour, il lui demanda d'un air négligent si elle avait pris le train convenu. Ne devinant pas le piège tendu, elle dit oui. Pierre, en colère, s'apprêtait à se fâcher sérieusement ; Mimi l'arrêta d'un mot :

— J'en ai assez, déclara-t-elle cyniquement ; je t'ai averti une fois — elle oubliait que c'était lui en somme qui l'avait mise à la porte — si je m'en vais encore, je ne reviendrai plus.

Elle paraissait tellement décidée, que Pierre n'osa plus rien dire et se contenta à son tour de bouder.

Dans leur intimité du soir, alors qu'il ne lui demandait plus rien, elle éprouva le besoin de s'excuser et de raconter une histoire invraisemblable pour justifier son absence, et comme Pierre émettait de faibles doutes, elle eut une minute de franchise.

— Et puis, après tout, puisque c'est toi que j'aime le mieux, puisque toutes mes nuits sont pour toi, pourquoi te plains-tu ?

Et son baiser, ce soir-là, fut si passionné que Pierre de plus en plus lâche, s'avoua définitivement vaincu.

CHAPITRE III

La fumée noire

Georges Mouret, promu au rang de premier flirt de Mlle Blanche Renaud, avait décidé celle-ci à faire partie du Tennis-Club hanoïen ; lui-même était une des gloires de cette société, et il ne lui déplaisait pas de se montrer à son *sweet-heart* avec tous les avantages qui sont l'apanage d'un brillant vainqueur. Le tennis particulier des Delorme était trop restreint et Mouret avait bientôt persuadé à Mlle Blanche qu'elle ne pourrait développer ses excellentes dispositions de matcheuse que dans une réunion plus grande et sur des cours mieux construits. Mouret pensait en même temps que sur le vaste champ clos du boulevard Rollandes, où se trouvait le Tennis-Club, le flirt était plus aisé que dans une maison particulière ;

les jeunes filles y étaient traitées en véritables garçons, la surveillance des unes par les autres étant leur garantie réciproque, et les mamans tranquilles se contentaient de venir les chercher vers sept heures à la tombée de la nuit.

Ce libre contact ne risquait pas beaucoup de compromettre les jeunes filles, et par contre il donnait à leurs grâces l'occasion de s'exercer plus aisément, et c'est ainsi qu'au début de ce printemps de 1905, trois ou quatre projets matrimoniaux s'étaient ébauchés entre quelques parties. Etait-ce la chaleur qui montait du ciment des cours qui échauffait les cerveaux masculins ou plutôt le charme particulier de ces demoiselles avec leurs jupes collantes et la saine odeur de vie qu'elles répandaient tandis que l'effort faisait redresser les bustes et pointer les corsages.

Ce n'étaient certes pas ces pensées de mariage qui avaient engagé Mlle Renaud à faire partie du Tennis-Club, elles l'en eussent plutôt écartée, mais très éprise de tous les exercices violents, elle avait saisi avec empressement

l'occasion de cette distraction nouvelle même sous le patronage de Mouret qui ne lui plaisait qu'à moitié. Jamais elle n'avait encouragé le jeune homme par une parole bienveillante, et c'est lui-même qui très fat, se déclarait premier favori. Mlle Renaud appréciait son adresse et ses qualités musculaires ; détestant perdre une partie, elle aimait bien l'avoir comme partenaire, mais c'était tout ; le coin caché de son cœur était pour Raphaël de Maurezac qu'elle regrettait vivement d'avoir quelque peu rabroué, constatant que celui-ci lui en gardait rancune. S'il continuait à vivre dans son sillage, il n'en demeurait pas moins grincheux et il affectait beaucoup plus les allures d'un Mentor que celles d'un amoureux.

Bien entendu de Maurezac s'était fait recevoir au Tennis-Club presque en même temps que Mlle Renaud, et lui, qui détestait le tennis, il avait été forcé d'y jouer. Au début il était venu en simple spectateur, mais outre que cette fonction le mettait au rang des dames mères, il s'était profondément ennuyé,

aucun joueur ne faisant attention à lui, et l'intérêt des parties étant loin de le passionner. Aussi lui, qui n'avait jamais tenu une raquette de sa vie, faisait-il maintenant de vains efforts pour tâcher de ratrapper quelques balles et ne pas paraître trop gauche. Il restait une déplorable mazette, et faisait la terreur de partenaires aussi bien que d'adversaires. Au tennis, on tient peu de compte du rang social des joueurs, leur valeur professionnelle seule est prise en considération. Raphaël, à qui son prestige de bel homme et de rentier avait jusque-là attiré au Tonkin le respect sympathique de tout le monde, était profondément vexé de voir qu'en ce seul lieu chacun se moquait plus ou moins de lui, et qu'on le fuyait comme la peste, toute partie où il était engagé perdant son intérêt. Lui pendant ce temps, ne pensait qu'à Blanche ; il employait mille petits stratagèmes pour se rapprocher d'elle et tenter d'être son partenaire ; au grand dépit de la jeune fille.

Au Tennis Club d'Hanoï on est très égalitaire, et comme les plus faibles ris-

queraient de ne jamais jouer si les camps se formaient librement, on avait disposé à l'entrée une sorte de râtelier où chacun déposait sa raquette, si bien que l'ordre d'arrivée seul réunissait les partenaires.

Toutefois il fallait s'entraîner en vue des matches prochains contre le Tennis d'Haïphong, détenteur de la Coupe du Tonkin ; aussi en principe on laissait un cour disponible deux fois par semaine pour les parties dites de convenance ; celles-ci arrivaient d'ailleurs à se développer plus souvent, et l'équipe mixte Mouret Mlle Renaud qui avait été vite cotée comme une des meilleures ne se livrait plus qu'à cet entraînement spécial.

Un jour pourtant, Mouret étant absent, de Maurezac avait réussi à jouer avec Blanche, il fit de nombreux efforts pour tenter d'être à la hauteur, il ne parvint qu'à être grotesque : ratant toutes les balles qui lui étaient envoyées, et gênant terriblement la jeune fille par ses courses intempestives. Cette dernière, vexée de n'être arrivée qu'à

un chiffre de points dérisoire, dit à Raphaël avec un peu d'aigreur :

— Vraiment, M. de Maurezac, vous devriez bien prendre des leçons particulières avant de revenir ici.

Et dès le lendemain elle reprit son partenaire habituel.

Raphaël, que « la fine raquette » exaspérait de plus en plus, quittait donc tous les soirs le tennis la rage au cœur, vexé de sa propre maladresse, et il vouait à toutes les gémonies cette Blanche impénétrable dont il se sentait de plus en plus éloigné.

Il ne trouvait de consolation qu'à dix heures du soir, moment de son habituelle fumerie, dont maintenant plus que jamais il ne se serait dispensé ; c'était son seul moment d'oubli, les haltes heureuses dans le douloureux calvaire qu'il gravissait.

Il s'exagérait d'ailleurs ses souffrances de façon à excuser vis-à-vis de lui-même la fréquence du remède employé; et à y trouver en même temps une saveur plus prenante.

De nombreux fumeurs éprouvent

cette hypocrisie à l'égard d'eux-mêmes et des infidèles. Dans la grande confrérie de la fumée noire on manque totalement de franchise : lorsque, comme par hasard, la conversation est mise sur le seul sujet d'intérêt commun la drogue, un fumeur invétéré vous avouera huit ou dix pipes ; et s'il vous invite a sa fumerie vous l'en verrez confectionner une trentaine pour son usage personnel ; il vous dira — et il le croira — que c'est en votre honneur qu'il se paye ce petit supplément de jouissance.

En dehors de la confrérie c'est bien pire : le fumeur tentera par des efforts désespérés à amener la conversation sur l'opium, et à partir de ce moment il paraîtra indifférent, il écoutera les infidèles blasphémer la drogue, mais comme le catholique fervent, ces injures lui seront chères car elles rendent sa foi plus grande et son amour plus complet.

De Maurezac employait de ces petits détours, si différents pourtant de son caractère habituel, la drogue commençait à le posséder tout entier. Il ne lais-

sait plus maintenants à des mains mercenaires le soin de faire grésiller au-dessus de la lampe la précieuse boulette; il était devenu plus expert que quiconque dans cet art difficile. Il était beau à voir, lorsque le corps drapé dans un kimono japonais en soie brochée il s'allongeait sur le lit de camp; il figurait fort bien un grand prêtre d'un culte antique et ignoré, tandis que religieusement il répétait éternellement les mêmes mouvements. D'abord il s'agit de griller l'opium ni trop, ni pas assez : la liqueur noire sous le feu de la lampe prend des formes bizarres qui se tordent et se convulsent, puis peu à peu, grâce à la souplesse et à la dextérité des doigts qui font tourner l'aiguille, deviennent une boule presque sphérique qu'on rapproche et éloigne du foyer à petits coups précipités pour faire évaporer les dernières goutelettes d'eau qui peuvent être encore en suspension ; ensuite vient l'opération la plus difficile celle du mallaxage ; le fumeur a pris la pipe dans sa main droite et il la tiendra jusqu'à la fin tout près de la

lampe de peur qu'elle ne se refroidisse ; dans sa main gauche il garde l'aiguille à laquelle est suspendue la boulette brune, il l'étale sur le bord du fourneau en ayant soin de la chauffer continuellement, et il mallaxe doucement, l'opium a pris une jolie couleur blonde, il n'y a plus qu'à le décoller, le rouler en poire ou en cône puis d'un mouvement rapide faire pénétrer la boulette recomposée dans le trou minuscule du fourneau.

La pipe est faite, prête à être fumée : l'opérateur vous tend le bambou, mais il surveillera constamment le fourneau de peur qu'un bouillonnement trop fort ne bouche l'appel d'air ; s'il s'adresse d'ailleurs à un fumeur déjà expérimenté ce petit malheur ne se produira pas : la boulette se consommera également et le fumeur, d'une seule aspiration très prolongée, en aura absorbé toute la fumée dont il rendra à peine quelques volutes.

L'odeur qui se dégage pendant la confection et l'absorption est absolument délicieuse, presque aussi enivran-

te que la fumée même, les sages s'en contentent et ils viennent griller quelques cigarettes qu'ils trouveront plus embaumées dans l'entourage des fumeurs d'opium, ressemblant à ces malheureux qui grignottent leur pain sec devant un soupirail d'où vient une odeur de bonne cuisine.

Maintenant de Maurezac fume tous les soirs, il n'est encore qu'un apprenti, jamais la tentation ne l'a pris dans la journée.

Au début, lorsqu'il voulait se défendre contre lui-même, il cherchait un dérivatif : il allait au théâtre ou au cercle, mais bientôt il comprit l'inanité de ces vains prétextes, la nuit n'a pas de durée pour le fumeur, il trouvait toujours un camarade obligeant qui l'accompagnait chez lui ensuite, la fumerie commençait deux ou trois heures plus tard, mais elle n'était pas abrégée.

Les soirs de gros chagrin de Maurezac condamnait sa porte, et il s'enfermait seul dans sa fumerie, cherchant l'abrutissement le plus complet et le plus immédiat qu'il trouvait bientôt par

l'absorption de quinze ou vingt pipes fumées coup sur coup; il laissait alors sa pensée divaguer. Contemplant un objet quelconque, le dragon de sa broderie, par exemple, il lui voyait prendre une forme cabalistique plus effroyable que l'image réelle ; les masques japonais au hideux sourire lui parlaient, tandis que dans le silence de la nuit il entendait mille bruits perceptibles pour lui seul. Au bout d'une heure il avait reconquis le calme complet, lentement il refaisait quelques pipes pour se préparer une nuit de rêves et posséder l'engourdissement si cher qu'il garderait pendant une grande partie du lendemain.

Mais le plus souvent de Maurezac préférait les fumeries causeries ; son installation étant complète et gentille il ne manquait pas de clients et même quelquefois d'importuns.

Blanc et Dervilly, les deux administrateurs qui avaient assisté à l'inauguration revenaient de temps en temps, mais celui que de Maurezac revoyait avec le plus de plaisir, c'était Laurai-

ne son initiateur. Le garde de milice avait quitté définitivement son poste de Ngha-Lo, et il avait été affecté à la portion centrale à Hanoï. Bientôt il était devenu le commensal presque quotidien de de Maurezac qui ne se contraignait pas avec lui et se plaisait aux histoires agrestes et aux légendes simples de l'ancien sous-officier.

En dehors de ces assidus, il y avait les convives extraordinaires; le samedi leur était consacré ; ces fumeurs inhabitués ayant toute la journée du dimanche pour se reposer. Dans ces occasions, la fumerie était agrémentée par la présence de quelques congayes et de quelques boys, ces derniers spécialement goûtés par Laniel.

De Maurezac, sous l'inspiration de la drogue, ne possédait pas la même morale, et il lui convenait même d'exciter le vice particulier du jeune homme ; cet enlacement de corps d'éphèbes sur le lit de camp, lorsqu'on le considérait d'un œil oblique, et à travers des volutes de fumée noire, perdait toute brusquerie.

En même temps Laniel lui contait ses délices de sensations nouvelles et l'esprit vagabond du fumeur rêvait d'accouplements de jeunes dieux aux formes juvéniles et gracieuses.

La nudité des congayes lui plaisait également; il aimait caresser leurs délicates poitrines et leurs hanches frêles, tandis qu'elles-mêmes savaient par d'habiles attouchements chatouiller agréablement le fumeur sans jamais le gêner.

Quelquefois de Maurezac énervé par ces caresses enlaçait la jeune Annamite docile, mais s'il était déjà sous l'influence de la drogue, ayant fumé quinze ou vingt pipes, il se fatiguait vite en vains efforts et il ne tentait même pas d'achever le baiser donné.

Les convives demeuraient du reste plus vigoureux ; fumeurs de hasard, ils préféraient les étreintes amoureuses que leur ménageait de Maurezac qui, d'un œil calme, surveillait les ébats.

Ces orgies mixtes, auxquelles se prêtaient si facilement les Annamites, hommes ou femmes, étaient les plus habi-

tuelles des samedis à la fumerie, mais elles n'avaient pas été les seules, et discrètement quelques Européennes — courtisanes et femmes mariées — fréquentaient le 33 de la rue de la Chaux.

Léa et Jeanne y étaient venues, mais le plus curieux spécimen des demi-mondaines, clientes de la fumerie de Maurezac, était certainement cette Emilienne, depuis peu venue au Tonkin, mais vieille Indo-Chinoise, puisque pendant plus de cinq ans elle avait été la reine de Saïgon.

Cinq ans, cinq lustres pour la vie d'une femme dans cette Cochinchine où les semaines comptent comme des mois, et les mois comme des années ! L'existence de cafés, de fêtes, de bals, de courses nocturnes à Cholon, de beuveries interminables est suffisamment terrible avec ce climat implacable ; Emilienne qui y avait joint le vice de l'opium, d'abord en jouant, puis très sérieusement, avait vu flétrir en ce laps de temps restreint sa radieuse jeunesse.

En 1899 débarquait à Saïgon une toute mignonne enfant de dix-huit ans.

Son amant n'avait que 20 ans. Ils s'étaient connus à Paris, et ils fuyaient les rigueurs de leurs parents respectifs. Ils étaient jeunes, ils étaient beaux, tout leur souriait dans ce nouveau Paradis terrestre et ils trouvaient que le soleil qui brille constamment n'avait pas trop de lueurs pour éclairer leurs précieuses amours.

Mais soudain c'est la catastrophe, l'ami emporté en 24 heures par une attaque de choléra foudroyante, Emilienne très malade elle-même supporte mal cette première atteinte à sa beauté et à sa jeunesse ; après le rétablissement, les matérialités de la vie doivent pourtant s'imposer; c'est en vain qu'elle veut se consacrer au culte du cher disparu, ce sont les créanciers avides qui la torturent, d'autant plus tenaces qu'ils savent bien qu'une infinité d'hommes riches ou simplement aisés sont prêts à solder les quelques dettes contractées par l'enfant. Emilienne se sacrifie la mort dans l'âme.

Elle vivra alors la vie de noces d'autant plus crapuleuse qu'elle lui enlèvera

tout souvenir et qu'elle ne laissera place à aucun remords.

C'est l'éternelle et banale histoire des amantes, faibles victimes du contrat légitime, peut-être plus désolante pour Emilienne qui a du cœur et qui n'a su se donner qu'une fois. Aux heures de lassitude il lui faudra un singulier courage pour pouvoir continuer cette vie de misère.

Cette énergie elle l'a puisée dans l'opium, en même temps que l'oubli du passé et elle s'est bientôt passionnée pour la drogue.

Très malade à la fin de 1904, elle avait été dirigée d'office sur le Tonkin où grâce à l'hiver elle pouvait se rétablir, et en effet à l'arrivée à Haïphong, un semblant de vie paraissait lui être revenu.

C'était maintenant une très vieille femme, toute ridée, à 23 ans ! Elle ne se souvenait plus avoir été jeune et belle. Mais que lui importait de plaire : le manque presque complet de concurrence lui assurait au moins les moyens d'existence, et elle ne voulait vivre que

pour satisfaire son vice de l'opium. D'anciens amis connus en Cochinchine et maintenant réfugiés au Tonkin la faisaient fumer de temps en temps ; elle avait été amenée chez de Maurezac, et elle avait de suite apprécié sa cordiale hospitalité.

Cette *vieille* jeune femme avait vivement excité la curiosité de Raphaël, mais elle ne lui avait causé pas plus qu'à ses invités aucun désir. Elle n'avait plus rien de la grâce féminine lorsque hébétée après la dixième pipe, elle s'accrochait, nerveuse, au bambou, les yeux dilatés, les mains fiévreuses. On lui jouait des tours comme à un enfant, on la mettait en pénitence, la menaçant de ne plus lui donner une seule pipe de la soirée, elle trépignait et pleurait abondamment avec des hoquets de suffocation comme un tout petit bébé.

Ce n'était plus qu'une loque humaine que l'on devait porter jusqu'au pousse-pousse qui la ramenait chez elle où son boy habitué l'attendait pour la coucher.

Les visites des dames de la haute société hanoïenne étaient plus intéres-

santes; lorsqu'elles devinrent des habituées de la fumerie, ayant fui la pudeur et la contrainte des premières réunions, elles s'y conduisirent comme des gourgandines. La belle madame Malivoire y venait assez souvent, mais ayant toujours peur d'abîmer son émail, elle ne risquait que peu de mouvements. La fort gracieuse madame Simart, femme de l'administrateur chef adjoint du cabinet du gouverneur général, y fut amenée par son amant le jeune Albin de Tréfeuilles, gentil adolescent, cosmétiqué, vêtu à la dernière mode, nul d'ailleurs. De Tréfeuilles avait été un des premiers à apporter le parfum du beau monde à la fumerie de Maurezac. Ce dernier, ordinairement ennemi des petits jeunes gens musqués, avait fait une exception en faveur de Tréfeuilles, et il l'avait même autorisé à venir avec sa maîtresse.

Elle méritait bien une page de la chronique scandaleuse d'Hanoï cette madame Simart, mariée sans amour à un administrateur, qui avait deviné en elle l'habileté qui lui manquait à lui-

même. Ils n'avaient pas failli à leur contrat tacite, lui, en laissant sa femme entièrement libre de ses actes et fermant les yeux sur toutes ses amours adultères, elle, en aidant la fortune de son mari, promu administrateur de 4e et de 3e classe, au minimum, maintenant chef-adjoint du cabinet du gouverneur, poste qui n'exigeait de lui qu'un peu de présence et de bonne tenue personnelle.

Pour se récompenser de ce travail laborieux Mme Simart se permettait de temps en temps un petit frisé qui plaisait à ses goûts raffinés. De Tréfeuilles occupait présentement l'emploi. Sur le lit de camp de la fumerie ils se livraient tous deux à de joyeux ébats, plus désireux de baisers que de pipes et Raphaël bienveillant les laissait faire.

Quelquefois le mari venait aussi, mais cela n'empêchait nullement la partie amoureuse de se jouer; Simart en paraissait aussi désintéressé que de Maurezac lui-même.

Et c'est ainsi que le temps s'écoulait, vie abrutissante sans efforts d'intelligence, nihilisme complet du corps et de

l'esprit, abêtissement progressif, mais vie chère quand même au fumeur qui vantait maintenant les souffrances qui lui avaient fait connaître un si parfait remède.

CHAPITRE IV

La popote Lannoy-Camuzac-Valdieu

L'existence n'était pas toujours folâtre à la popote Lannoy-Camuzac-Valdieu. Les trois jeunes gens se connaissaient assez vaguement lorsqu'ils s'étaient réunis au début de l'année 1904 et ils s'étaient bientôt aperçus que des divergences de caractère et d'éducation empêcheraient à tout jamais la paix de régner dans la maison. Chacun d'eux avait bien songé à préparer la séparation, mais la crainte égoïste née des difficultés du changement les avait arrêtés. Ils avaient goûté autrefois à la vie de l'hôtel et ils en avaient été bien vite écœurés: la nécessité du confortable chez soi se fait plus impérieuse dans ce pays avec les fatigues du climat et l'hôtel le mieux aménagé ne saurait remplacer l'installation particulière la plus

sommaire. Changer de popote était une autre complication qui n'eut peut-être pas été couronnée de succès; il est extrêmement rare de trouver une de ces réunions de garçons où l'entente soit complète, même simplement cordiale. Ce sont des ménages où il n'y a pas de ménagères, où il n'existe aucune raison pour se pardonner les uns aux autres les mille petits tiraillements de la vie quotidienne; c'est la vie de famille sans ses charmes et avec tous ses inconvénients; ce sont des maisons où il n'y a pas de maître à moins qu'il n'y en ait de trop; chacun commande et les domestiques ahuris ne savent où donner la tête. Celui qui est de semaine ne saurait contenter les goûts de tout le monde; l'un dépense de trop, un autre est trop économe; celui-ci aime qu'il y ait de nombreux invités, que le champagne coule à flots; celui-là au contraire préfère la solitude; un des copopotiers aime les bêtes: les chiens rôdent comme il leur plaît dans la maison jusqu'au jour où ils reçoivent quelques coups de pieds d'un ennemi de la race canine;

celui-ci, méticuleux, maniaque, veut chaque chose à sa place: il doit ranger constamment, car son ami, de caractère brouillon, met tout en désordre. Si les membres d'une popote appartiennent à l'administration, les déjeûners et les dîners ne sont remplis que par les potins du bureau ; s'ils exercent des professions différentes, au bout de quelques semaines ils ont épuisé tous les sujets possibles de conversation. Les règlements de fin de mois amènent généralement des discussions, on a presque toujours dépensé beaucoup plus qu'on ne l'escomptait: un tel n'a plus l'argent nécessaire pour solder sa note, cet autre déclare qu'il ne veut pas tenir la popote le mois suivant, ne pouvant pas faire les avances de fonds. Généralement du 1er au 10 c'est la bombance, du 10 au 20 on commence à restreindre considérablement, du 20 au 30 on ne mange guère que des conserves que l'on peut trouver à crédit chez l'épicier chinois.

Les popotes à deux sont encore celles où l'entente est le plus facile, mais faut-

il encore que les copopotiers se connaissent bien.

A son arrivée à Hanoï Valdieu avait été victime d'une aventure assez désagréable qui l'avait rendu méfiant. Il avait fait la connaissance dans les bureaux de la Douane d'un aimable garçon nommé André Lemoine, mais qui se faisait appeler André Lemoine de la Maurinière et même plus communément André de la Maurinière. Noblesse de ferme ! comme disait cette rosse de Moreau, leur collègue du premier bureau, qui avait mis Valdieu en garde. Mais celui-ci un peu naïf s'était laissé prendre aux belles manières de M. de la Maurinière qui contrastaient avec le débraillé de ses autres camarades, et après huit jours de connaissance il se mit en popote avec lui. Ce fut pendant deux mois la grande vie ; de la Maurinière avait une installation charmante avenue Félix-Faure: salon à la japonaise, avec des ivoires, des meubles incrustés de toute beauté, une chambre à l'avenant. C'étaient continuellement des réceptions luxueuses, rien n'était trop

beau pour ces messieurs; les jeunes gens les plus huppés de la ville, la fine fleur de la Résidence supérieure et de la Banque y furent conviés. D'où venait l'argent pour entretenir tout ce luxe? Valdieu ne le savait pas, c'était de la Maurinière qui tenait les comptes, il était entendu que Gaston verserait une somme fixe par mois et qu'il n'aurait à s'occuper de rien. Valdieu qui connaissait assez mal le prix de l'existence se méfiait pourtant que l'on put mener une telle vie pour une somme aussi minime que celle qu'il fournissait, il tenta bien de poser quelques questions à de la Maurinière, mais celui-ci, grand seigneur, lui avait dit de ne pas s'inquiéter: il recevait, prétendait-il, une pension importante de ses parents. Cependant il commençait à circuler en ville des bruits assez fâcheux: de la Maurinière avait été pendant quelque temps la « coqueluche » des salons dans lesquels ils se prodiguait, chantant chez l'un, jouant la comédie chez l'autre, mais il avait abusé de ses faciles succès, il avait bavardé à tort et à travers, il

avait colporté différentes histoires scandaleuses, et les victimes avaient fouillé la vie de leur diffamateur qui n'était pas bien claire. Un dernier potin mit le feu aux poudres: très vantard, de la Maurinière avait laissé entendre que madame Lecomte, femme d'un directeur de journal, avait eu quelques bienveillances pour lui; cette histoire était une pure fable, mais madame Lecomte était agréable à voir et notre lascar aimait bien qu'on la lui prêtât, au moins nominalement. Cela ne faisait pas du tout l'affaire du mari qui vint attendre mon La Maurinière à la sortie de son bureau et lui administra une maîtresse râclée.

Tout autre aurait demandé une réparation par les armes, notre pseudo-héros était trop prudent, il préféra déposer une plainte en justice, mais le directeur des Douanes, outré de sa couardise, l'expédia dans la brousse réfléchir sur l'honneur masculin. Or, dès qu'il fût parti, on s'aperçut que ce beau monsieur n'avait vécu à Hanoï qu'avec l'argent des autres: il laissait chez tous les

commerçants des notes impayées, et il avait fait le tour de tous les gens tapables, leur empruntant invariablement une somme de cent piastres. Il opérait d'une façon très simple: il racontait qu'un de ses bons amis dans la misère avait besoin d'argent pour rentrer en France, lui-même était tout prêt à lui en avancer, mais n'ayant pas pour l'instant de fonds disponibles, il demandait qu'on voulut bien se servir de son intermédiaire pour une bonne œuvre dont il était un garant suffisant; par discrétion il ne nommait pas l'ami. Ce petit truc était infaillible et il avait rapporté à La Maurinière environ 3.000 piastres; de plus il n'avait réglé les comptes de popote qu'avec son camarade, les commerçants ne virent jamais un *cent* de l'argent commun, et Valdieu reçut après le départ de son copopotier une pluie de notes impayées.

Cette triste aventure le mit en garde contre les popotes trop brillantes et où la vie était trop facile; il fut heureux de faire la connaissance de Lannoy et Ca-

muzac qui lui parurent avoir des goûts beaucoup plus modestes.

Tant qu'ils demeurèrent les uns pour les autres à peu près des inconnus, cela marcha assez bien. Ils se gênaient bien un peu, ils s'astreignaient à être exacts, ils conservaient à table des manières presque polies, ils se disaient toujours vous.

Dès que l'on se tutoya et que l'intimité fut plus grande, toute gêne disparût. Camuzac mit les coudes sur la table, déjeûna à peu près nu, et il était surtout satisfait lorsque sa digestion s'annonçait par des bruits aussi incongrus que peu odorants.

Valdieu, qui avait reçu une éducation raffinée, ne pouvait, malgré sa rupture avec sa famille et son ancien milieu, ne pas être choqué par de telles manières.

Un soir où l'on avait, à cause de la chaleur, bu un peu plus que de coutume, Camuzac très gai semblait s'entraîner en vue d'un prochain concert harmoni-comique.

— Vraiment, mon cher Camuzac, lui dit Valdieu, tu dépasses la mesure.

— Eh va donc, bourgeois dépaysé, lui répliqua l'homme du Midi. Tiens, si tu n'es pas content, tiens encore, et il continua sa démonstration venteuse.

Il fallait ou se battre ou rire. Valdieu prenait le plus souvent ce dernier parti; mais c'est à grande peine qu'il cachait son impatience et son énervement.

Lorsque Camuzac était dans son bon sens, Valdieu profitait de ces rares moments de répit pour lui faire honte et tenter de lui démontrer qu'avec l'existence qu'il menait, il connaîtrait bientôt les pires maux. Mais c'était en vain, son interlocuteur ne voulait rien entendre.

— Il y a trois ans, répliquait-il, que je suis en Indo-Chine, j'ai fait deux années de Madagascar auparavant et j'ai toujours bu autant. L'alcool seul m'a soutenu, je n'ai jamais été malade, et j'ai enterré pas mal de blancs-becs comme vous, vous m'entendez.

Ne feriez-vous pas mieux d'ailleurs vous-même de boire un peu plus que de passer vos nuits à jouer.

Valdieu, qui ne se sentait pas tout à fait innocent, ne trouvait rien à répon-

dre, il boudait Camuzac et deux jours après la discussion reprenait.

Au bout de peu de temps du reste, personne ne se gêna plus à la popote: Camuzac était retenu au café par son cinquième ou son sixième apéritif, Valdieu avait toujours une partie de baccara ou de poker à terminer, Lannoy essayait une nouvelle motocyclette de son invention sur les routes; bref ils rentraient dîner à huit heures et demie ou neuf heures: Camuzac digérait difficilement ses alcools divers, Valdieu songeait tristement à sa nouvelle perte de la soirée, Lannoy rêvait une modification à apporter au carburateur, personne ne causait, ils avalaient rapidement un dîner refroidi pour repartir le plus tôt possible, Camuzac au café, Valdieu au jeu et Lannoy sur les routes.

C'était la popote la plus bohême qu'on puisse rêver; les boys laissés sans direction en prenaient à leur aise avec des patrons aussi accommodants. Seul Lannoy, dans des lubies de vie ménagère, mettait un peu d'ordre, bouscu-

lait les boys ahuris, complétait des provisions ordinairement sommaires, mais il retombait bientôt dans ses éternelles rêveries.

Lannoy était un être fantasque qui avait pourtant mené en France l'existence la plus régulière et la plus banale, et qui dès son arrivée à la colonie, avait été en proie à des manies diverses. Il avait ainsi de temps en temps la passion de la mécanique: son plus grand bonheur était d'acheter une motocyclette dont il démontait toutes les pièces pour les remplacer par d'autres de son invention, et la machine ne marchait plus du tout, ou bien il se passionnait pendant deux ou trois mois pour l'étude du chinois et du japonais qu'il abandonnait aussi vite qu'il l'avait entreprise, mais dans ces périodes le reste de la terre n'existait plus, il menait cinq ou six heures durant le rude métier de mécanicien, où il pâlissait toute la journée sur un bouquin en caractères chinois, le désaccord qui régnait entre Valdieu et Camuzac le laissait indifférent, il ne s'en apercevait même pas.

Les plus heureuses diversions que connut la popote furent les visites régulières et prolongées du ménage Balisard qui n'était pas un des moins curieux du Tonkin.

Balisard était un simple surveillant des travaux publics, il possédait une instruction assez sommaire, il n'avait qu'une intelligence médiocre, c'était un paresseux invétéré, mais il était le mari de madame Balisard et cela avait suffi pour le rendre longtemps aussi célèbre, aussi fêté et aussi heureux qu'un administrateur chef de province.

Madame Balisard longue, mince, de très beaux yeux noirs, des bandeaux à la vierge. une modestie et une pudeur extérieures qui n'avaient d'égal que son dévergondage intime.

Elle avait été la reine de Saïgon pendant près de trois ans, règne fort long, qu'elle avait su faire durer grâce au choix judicieux de ses amants, toujours riches et considérés. Mais elle commit l'imprudence d'aimer l'un d'eux, ce fut un *tolle* général: tous ceux qui avaient des droits protestèrent contre le mono-

pole que détint pendant plusieurs mois un capitaine d'infanterie coloniale. Madame Balisard ruina à tout jamais son crédit sur la place en fuyant en France avec son amant chéri qui l'abandonna à Marseille; elle dut rappeler en toute hâte son mari; celui-ci commençait à s'ennuyer, on ne l'invitait plus jamais à dîner, on ne l'emmenait plus faire la noce à Cholon. Lorsque le ménage revint en Indo-Chine il crut plus prudent de gagner le Tonkin où il était moins connu. Mais madame Balisard avait vieilli, si elle avait toujours son profil de vierge, elle n'avait plus sa grâce juvénile, elle n'était plus mince, elle était maigre. Aussi devait-elle encore s'estimer bien heureuse d'avoir trouvé deux ou trois amants, de plus minimes considération et fortune, il est vrai. Valdieu, qui l'avait connue sur le bateau, était un de ces privilégiés, et le ménage Balisard ayant, pour des raisons de service, été relégué dans un poste de l'intérieur, sa maîtresse ne l'encombrait pas de trop.

Balisard restait difficilement plus de

trois mois dans le même poste, il n'apportait aucune perturbation au service, il ne faisait au contraire absolument rien, et les différents conducteurs des Travaux Publics, sous les ordres desquels il était placé, se lassaient bientôt de lui et le renvoyaient successivement à Hanoï où il devait recevoir une nouvelle destination. Cela faisait tout à fait l'affaire du ménage qui chômait ainsi pendant trois semaines ou un mois dans la capitale.

Balisard aurait bien voulu rester définitivement à Hanoï, mais son directeur général n'était pas de cet avis: le dossier du surveillant renfermait des détails trop particuliers sur sa situation maritale, et on craignait qu'il renouvelât à Hanoï son ancienne vie scandaleuse de Saïgon. Il devait donc pour le moment se contenter des répits très prolongés qu'il prenait entre deux postes.

Un beau matin, on voyait débarquer à la popote Valdieu, Monsieur, Madame et Bébé Balisard.

— C'est nous, dit Monsieur, joyeux.

— C'est nous, dit Madame, doucement, presque timidement.

— Nous voilà, répète Bébé. Où est mon ami Valdieu.

— Bébé a voulu, continue Madame, vous dire un petit bonjour dès son arrivée à Hanoï. Voilà qui est fait. Nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps, vous alliez déjeûner.

— Mais vous déjeûnez avec nous, bien entendu, dit Valdieu.

Au milieu du repas, on voit apparaître un boy qui apporte des malles.

— Oh ! Nam, dit Madame, tu n'as pas compris, il faut porter ces bagages à l'hôtel.

— Mais non, laissez donc ici.

Et puis, reprend Valdieu, vous pouvez bien pour deux ou trois jours que vous allez rester à Hanoï, demeurer avec nous.

— Comme nous allons vous déranger, dit toujours madame avec sa voix angélique, qu'en penses-tu, mon ami? Et elle se retourne vers son mari.

— Fais ce que tu voudras, ma chéris, réplique celui-ci.

On leur donne la meilleure chambre; Bébé couchera dans un cabinet de toilette; c'est l'affaire d'un instant.

Et la même comédie recommence à chaque visite. Monsieur Balisard, Madame et Bébé resteront un long mois. Monsieur, lui, pourvu qu'il mange bien, qu'il boive bien, qu'il rattrape en un mot son jeûne de la brousse, le reste lui est égal. Il est donc devenu tout à fait intime avec Camuzac, très étonné de rencontrer un buveur plus assoiffé que lui-même, ils font des matches qui se prolongent jusqu'à 3 ou 4 heures du matin. Madame, elle, est allée se coucher au premier. Comme par hasard, Valdieu n'a pas envie de jouer ces soirs-là et il éprouve même le désir de se coucher de bonne heure; bien entendu il a sa chambre à côté de celle de ses hôtes. Bébé ronfle dans le cabinet de toilette. Bébé est bien élevé, il sait qu'il doit dormir quand il le faut.

Mais les Balisard n'étaient pas toujours là, le reste du temps on s'ennuyait mortellement à la popote, et de l'ennui serait née l'inévitable brouille définitive

si Laniel n'était arrivé à temps pour y apporter un élément nouveau.

Les trois anciens ne voulurent pas donner au dernier venu le triste spectacle de leur désaccord; Lannoy, qui pilotait son cousin ne s'occupa plus pendant près d'un mois ni de mécanique ni de caractères chinois, Camuzac supprima un ou deux apéritifs pour être plus exact aux repas, Valdieu joua un peu moins. Mais cette trève devait être brève. D'ailleurs Laniel eut bientôt trouvé, lui aussi, une occupation, il s'intéressa aux boys. Il n'avait pas partagé le dégoût de ses amis lors de la promenade des boîtes, il aurait bien voulu qu'on s'arrêtât un peu plus longuement chez les courtisanes du sexe masculin, mais il n'avait pas osé insister, en se promettant bien de revenir lorsqu'il aurait trouvé un compagnon de débauche.

Laniel, malgré son très jeune âge, se prétendait désabusé. Il était resté claustré à Stanislas, et l'éducation reçue dans cet établissement n'avait fait que lui pervertir l'âme et lui fausser le ju-

gement. Ses parents, d'une situation assez modeste, n'avaient pas été en mesure de lui faciliter une carrière aussi brillante que celles qu'il voyait suivre à ses camarades; ce séjour dans un collège chic ne lui avait donc appris que le goût du luxe, tout en le rendant jaloux des riches. Lorsqu'il en sortit il traîna pendant dix-huit mois dans le monde spécial de la littérature d'avant-garde, il parlait d'une façon précieuse, il méprisait les bourgeois et dédaignait les femmes. Il n'avait pourtant pas eu le temps de se gâter complètement avant sa venue au Tonkin, et ce fut par pur snobisme qu'il y prit le goût des amours spéciales.

Il découvrit bientôt dans un de ses collègues le compagnon rêvé des saturnales qu'il projetait. Ce dernier était le fils du général Hugues ; un gamin de dix-huit ans, à qui on laissait sa solde entière pour ses menus plaisirs, et qui en profitait d'étrange façon, il se croyait tout permis en raison de la situation de son père et celui-ci dut plus d'une fois intervenir dans de fâcheuses affaires de

tous genres auxquelles était mêlé son fils. Le père appelait cela des erreurs de jeunesse, il ne s'apercevait pas que son héritier était dans le chemin direct des vices les plus bas.

Laniel et le jeune Hugues devinrent des inséparables, les boîtes de boys de la rue des Pipes, de la rue du Papier, de la rue de la Soie, etc., reçurent fréquemment leurs visites.

Il leur arriva pourtant une histoire désagréable: ils étaient un jour en excursion du côté du grand lac, il leur prit la fantaisie d'aller visiter une pagode voisine, là ils découvrirent une ribambelle de petits annamites déguenillés, ils trouvèrent plaisant de prendre deux d'entre eux et de les emmener dans un recoin de la pagode, ils commençaient à s'en amuser lorsque un bonze prévenu par les *becons* (1) survint armé d'un coupe-coupe. Très absorbés Laniel et Hugues ne l'avaient pas vu venir, et c'est à peine s'ils purent parer le coup. Hugues fut même légèrement atteint par le couperet. Ils

(1) Jeune annamite.

se sauvèrent à toutes jambes, et il était temps, car plusieurs autres bonzes également armés commençaient à les poursuivre.

Cette aventure leur enleva le goût des courses au hasard; ils louèrent rue des Pipes une cainha indigène qu'ils firent meubler sommairement, et ils découvrirent trois ou quatre boys complaisants qui se dévouèrent à leur service particulier.

Ils avaient fait école, plusieurs galopins de leur âge se joignirent à eux, et ils constituèrent tout un cénacle où l'on procéda à des messes noires sous le fallacieux prétexte de réunions littéraires. Ces messieurs vantaient du reste leur vice dans des vers dithyrambiques, ils fondèrent une revue d'avant-garde qui n'eut que deux numéros et sombra dans le ridicule.

Des échos de ces réunions scandaleuses étaient bien venues en haut-lieu, mais on n'avait pas cru devoir sévir, on craignait d'y rencontrer quelques fonctionnaires supérieurs qui pratiquaient aussi ces amours spéciales, et qui ve-

naient effectivement se mêler discrètement à leurs jeunes disciples.

Laniel ne se contenta pas de ces orgies, il lui fallut bientôt l'amour à domicile, il avait trouvé un *becon* tout à fait gentil qu'il embaucha comme domestique. Celui-ci fut du reste fort peu valet de chambre, Laniel le faisant coucher avec lui ne pouvait exiger ensuite aucun autre service. Cela avait même amené un orage à la popote; Camuzac ayant eu l'audace de donner un ordre au *becon* particulier de Laniel, celui-ci répondit:

— Y en a pas moyen. Moi pas boy à Monsieur, ce qui lui valut un superbe soufflet de l'homme du Midi.

Laniel se fâcha tout rouge, il prétendit demander raison à Camuzac de ce qu'il considérait comme une injure personnelle.

Valdieu cette fois se rangea du côté de l'employé de commerce, on reprocha longuement à Laniel sa honte, bref la dispute dura une bonne heure. Laniel bouda huit jours, mais du moment

qu'on ne touchait plus à son *becon* chéri, il se tint tranquille.

Et la vie abrutissante, écœurante continua entre le fou, l'alcoolique, le joueur et le pédéraste.

CHAPITRE V

Nouvelles de France.

à Monsieur de Maurezac,
33, rue de la Chaux,
Hanoï.

Paris le 10 septembre 1905.

Vous ne vous seriez pas douté, mon cher ami, lorsque vous avez vu mon bel enthousiasme à fuir la colonie, que ma première rencontre avec Paris serait empreinte de tristesse. Voilà pourtant où j'en suis ou du moins telles ont été mes premières pensées, car je me crois guéri maintenant, mais ces journées d'arrivée, d'installation ont été vraiment pénibles.

Certes je n'ai pas comme nos braves mathurins, lorsqu'ils descendent à terre éprouvé quelques difficultés à marcher droit, je redoutais trop d'être confondu avec un provincial pour ne pas avoir

repris aussitôt mon allure fiévreuse d'autrefois, et les passants ne se seraient pas doutés que ce jeune homme au front soucieux, n'était qu'un inutile ou au moins un inoccupé; mais il est vraiment curieux de constater combien une seule année d'absence peut bouleverser vos idées et transformer vos habitudes, l'expression désorienté convient complètement aux transfuges d'Extrême-Orient perdus à Paris.

Pourtant parents et amis me croyaient partis d'hier, pour eux ces longs mois ont été très courts, et ils me reprochaient presque de les vieillir si vite. C'est également la réflexion qui me faisait une des délicieuses poupées vers qui vous m'aviez envoyé les mains bourrées de cadeaux. Cette dernière était, si je ne me trompe, celle qui vous était la plus chère, de laquelle vous parliez sans trop d'amertume; elle fut dans tous les cas votre dernier minois de France.

« Ce cher Louis, me dit-elle — la blonde enfant a oublié jusqu'à votre prénom — croyez-vous que depuis déjà

trois mois qu'il est parti, je n'ai pas eu le temps de lui écrire une seule fois! »

Puisque je suis sur ce chapitre, je termine le compte rendu des commissions que vous m'avez données. Ai-je besoin de vous dire que j'ai été reçu comme le bonhomme Noël par vos parents et vos belles amies. J'ai seulement pour mon édification personnelle recueilli quelques réflexions amusantes. Tout d'abord chez une des jeunes personnes visitées, que je nommerai pas par charité, mais vous l'aurez deviné quand je vous aurai dit que son salon est d'un rococo inouï et encombré des bibelots les plus chers quoique du plus entier mauvais goût. Vous lui aviez destiné un superbe cadeau — mettons un des grands panneaux brodés si vous voulez.

Or la dame admira fort, mais me dit avec son plus gracieux sourire:

« C'est étonnant, comme dans votre pays, on a de merveilleuses choses pour rien ».

Cela fait toujours plaisir, n'est-ce pas?

Comme règle générale on peut dire que les objets sont exactement appréciés à l'inverse de leur valeur et aussi du goût que nous avons pour eux dans le pays. C'est ainsi qu'aux broderies si pittoresques et si joliment travaillées, aux bibelots d'or et d'argent on préfère les lourds et massifs brûle-parfums de cuivre, et les incrustations médiocres.

Une jolie aventure qu'il faut aussi que je vous narre, toujours sur le même sujet: la scène se passe cette fois chez des cousins à vous à qui j'ai apporté deux grands vases de Chine de médiocre valeur. J'ai rencontré chez eux une autre de vos cousines, pour qui j'avais également une commission que je n'avais pu encore exécuter, cette dame admira fort les vases de Chine et elle parut toute réjouie lorsque je lui dis devoir lui porter bientôt votre cadeau, qui consistait en un délicieux petit Saczuma, dont la valeur était bien décuple des deux autres vases. Eh bien, vous n'imaginez pas la déception que vous avez causée, et vous vous êtes fait mon cher, une ennemie pour la vie, car

votre parente m'a dit d'un petit ton sec:

« Vraiment M. de Maurezac me tient en bien faible estime pour m'envoyer un si mince présent alors qu'il a fait un cadeau magnifique à Mme X... »

Vous raconterai-je maintenant le déluge de questions plus ou moins saugrenues sur la colonie qu'il me faut supporter. Les écrivains spéciaux assurent que l'idée coloniale a fait étonnamment de chemin dans le grand public, on ne le croirait pas à entendre les renseignements demandés.

Une dame de mes amies, qui avait un de ses neveux à Saïgon trouvait étrange que celui-ci n'ait pas pris le temps de venir me voir, du samedi au lundi par exemple.

Une autre me disait que la guerre russo-japonaise avait bien dû nous effrayer, et elle me demandait si j'avais pu suivre les opérations. Elle a certainement cru que je me moquais d'elle lorsque je lui ai répondu que c'était l'agence Havas qui, de Paris, nous renseignait très brièvement sur les mouvements opérés.

Tout le monde est étonné que je ne sois pas allé au Japon, en me promenant au jour de l'an ou à Pâques.

Et les questions sur ce que l'on mange, ce que l'on boit, comment les boys nous servent, s'ils parlent français... Beaucoup de personnes sont très surprises que nous couchions dans des maisons, et non sous des tentes avec de grands feux pour éloigner les fauves.

Au début toute cette ignorance m'agaçait prodigieusement, maintenant cela m'amuse, et je me découvre être du Midi, moi qui savais si peu bluffer.

Mais je bavarde éperduement et vous aurez du mal à me déchiffrer à la lueur vacillante de votre lampe à opium, je vous laisse rêver et dans une prochaine lettre je vous parlerai des coloniaux à Paris.

Dites à tout le monde là-bas de ma part que j'abhorre toujours la colonie.

A vous, affectueusement,

ROBERT CERNY.

Deuxième lettre.

Paris, le 25 septembre 1905.

Mon cher ami,

Quel était le fou qui vous écrivait qu'il s'ennuyait en congé? Etait-ce moi par hasard : je vous en supplie, déchirez cette lettre et n'en croyez plus un mot. Je m'amuse follement, j'ai retrouvé mon cher Paris d'antan, et je suis libre cette fois, pas d'examens, plus d'articles à écrire. Je suis rentier par la grâce du gouvernement et je jouis pleinement de mon bonheur.

Vous croyez peut-être que d'avoir retrouvé parents et amis ou d'avoir déniché quelque ancienne maîtresse ont opéré ce miracle, eh bien pas du tout, les parents, je les subis, mais à peine; les anciens amis, je les fuis; et les vieilles maîtresses je m'en moque, je n'aime fréquenter que des coloniaux, des indochinois, pour être plus précis. Oui, moi qui déteste l'Indo-Chine et médis de ses habitants, je ne peux voir qu'eux ici.

Vous rappelez-vous le grand Morin, mon collègue des services civils que nous avons connu à Hanoï, le mois de notre arrivée: vous savez celui qui m'agaçait tant avec ses airs fanfarons et à qui vous avez voulu tirer les oreilles, parce qu'il vous dévisageait de trop près, eh bien, c'est mon meilleur ami à Paris, nous ne nous quittons plus ou du moins nous nous séparons régulièrement vers 4 heures du matin pour nous retrouver à 4 heures du soir.

Et tant d'autres : Lapeyronnet, le commerçant ; Duval, Maurice et Viguier, des Douanes ; Méray, des Travaux publics, etc., etc., tous jugés par nous plus ou moins sympathiques dans la colonie — plutôt moins que plus — mais ici, nous nous voyons constamment ; nous dînons et allons au théâtre par bande de sept ou huit, non compris les femmes — toujours les mêmes hétaïres que nous nous repassons généreusement ; — ce sont des spécialistes pour coloniaux, elles sont riches en souvenirs, elles ont connu plusieurs générations de nos camarades, et les bour-

geoises auraient beaucoup de points à leur rendre pour leur science géographique, politique et économique de notre Asie.

Voilà une conversion je pense. Hélas ! Je ne me fais aucune allusion ; rentré dans la colonie mon amertume sera la même ; je découvre que les coloniaux ont beaucoup de bon, mais en dehors de l'Indo-Chine.

Avec des indifférents, la vie est charmante. Jugez ce qu'elle serait si nous pouvions, nous qui sommes des amis là-bas, mener ensemble à Paris cette belle vie insouciante. Ah ! que ne vous êtes-vous laissé convaincre, et pourquoi n'avez-vous pas voulu abandonner votre pipe et votre lampe fumeuse à la lourde odeur d'huile.

Mais avec tout cela je ne vous ai pas expliqué comment nous nous retrouvons si facilement, c'est, ma foi, très simple, et j'ai dû, dans mon ignorance, faire comme tout le monde.

Aux premiers jours de mon congé, j'ai bien entendu tenté de retrouver tout d'abord les anciens amis, des métropo-

litains, fi ! Certes, ils ont été très heureux de me voir, mais moi j'ai été étonné de les trouver pressés, soucieux, entre deux courses, ou la plume à peine reposée, j'avais bientôt oublié que j'ai été longtemps comme eux, j'ai compris néanmoins que je les gênerai et les ennuierai — leurs préoccupations n'étaient plus les miennes, — ils écouteraient distraitement mes histoires coloniales et moi, je rirai de leurs petits soucis quotidiens, nous ne parlons plus la même langue.

J'ai éprouvé, je vous l'avoue, une profonde déception et je pensais avec mélancolie à la longue période à accomplir pour terminer mon congé, quand me promenant un jour sur les grands boulevards — le seul endroit de Paris où l'on se trouve fatalement quand on n'a pas de but déterminé — je fus pris sous le bras par mon collègue Morin qui m'entraîna au Pousset où nous trouvâmes quatre ou cinq autres Indo-Chinois. J'étais transformé, heureux, exubérant, blaguant, comme mes compagnons de fortune, les bourgeois

de Paris et leurs billevesées. Les camarades qui étaient là — et que je n'avais jamais tant vus — mais au bout d'une heure ils étaient de vieux amis. Et Jeanne, et Suzy, et l'adorable petite Blanchette et Germaine, de charmantes maîtresses; je regrettais de ne pouvoir les emmener toutes les quatre le soir même. . . .

Le Pousset est notre siège social; gérants et garçons sont pour nous pleins d'attentions ; nous avons notre livre de correspondance où nous nous donnons des rendez-vous, où les femmes inscrivent leurs soirées libres; c'est un cahier plein de folies dans lequel on trouve parfois de jolis mots.

Vous croyez peut-être que dans nos conversations nous avons soin de ne plus parler de l'Indo-Chine. Eh bien, pas du tout, la colonie, nos différentes administrations nous préoccupent presque à l'exclusion de tout autre sujet ; d'ailleurs nous nous bluffons tous, chacun raconte des histoires invraisemblables, tout cela pour nous amuser, pour passer le temps.

Soyez aussi heureux et dites tout de même bonjour de ma part aux Hanoïens. Je leur en veux moins maintenant.

Amicalement.

Robert CERNY.

Troisième lettre.

Vichy, le 5 octobre 1905.

Un court billet de Vichy, cette fois, mon cher de Maurezac, cette reine des villes d'eaux que vous devez certainement connaître, grand noceur, mais que moi, pauvre petit bourgeois, j'aurais ignoré longtemps, si le gouvernement ne m'avait pas fait la grâce de m'y envoyer pour réparer mon foie malade, Vichy qui m'étonne et me ravit, car il est difficile, je crois, de rêver plus gracieuse station créée dans un cadre aussi peu pittoresque. La saison est fort avancée, mais comme l'été a été beau, il reste encore un grand nombre de baigneurs et les fêtes ne chôment pas.

Ici encore, un peu perdus dans la foule élégante, les coloniaux sont nombreux ; à l'hôpital militaire où je suis hébergé, nous nous sommes rencontrés une douzaine d'Indo-Chinois et comme sur le boulevard, nous passons de folles soirées.

J'ai d'ailleurs dans la journée une autre distraction, et ouvrez bien grandes vos oreilles, je viens de me convertir une seconde fois, je crois que j'aime et que je suis aimé. Parfaitement, il a suffi, moi le sceptique, que je revois les trop beaux yeux, le trop gracieux sourire, la taille élancée et tout l'ensemble charmant d'une adorable jeune fille que j'ai connue avant mon départ pour l'Indo-Chine, que je la retrouve ici fêtée, adulée, reine de tous les bals, que je sois fier d'être vu avec elle me promenant dans les belles allées du parc, pour me convertir au mariage, moi qui prêchais le célibat à tous les coloniaux.

Et puis il entre surtout dans mon dessein une pensée très égoïste, j'ai peur de l'ennui qui m'attend à nou-

veau en Indo-Chine et je compte sur l'amour pour en atténuer l'atteinte.

D'un autre côté j'hésite un peu à transplanter ainsi une si belle fleur qui risque de se faner sous notre brillant soleil, j'ai peur d'unir l'existence d'une naïve enfant à ma propre vie de névrosé, et je ne veux pas faire de la femme aimée une triste garde-malade. Guérirai-je ? Hélas ! J'en doute, j'ai déjà subi une nouvelle crise et je n'ai même pas la sagesse de me soigner sérieusement.

Enfin ma dulcinée, qui était venue accompagner sa mère, s'en va dans deux jours ; j'ai encore une grande semaine pour réfléchir.

Par retour du courrier apprenez-moi donc votre mariage avec l'énigmatique Blanche Renaud.

Mais faut-il vous le souhaiter ?

Bien à vous.

Robert CERNY.

Quatrième lettre.

Paris, le 1er novembre 1905.

Mon cher ami,

Quel abominable temps il fait à Paris depuis quinze jours que j'y suis rentré !

Le spleen m'a repris, tandis que derrière mes vitres je regarde la pluie tomber à gros bouillons. Que voulez-vous que je fasse ? Travailler, je n'en ai pas le courage, et du reste que faire ? J'ai perdu à la colonie le goût de l'étude.

Allons, puisque j'ai pris la peine de commencer cette lettre, il faut que vous subissiez ma mauvaise humeur. Je ne vois guère qu'une histoire triste à vous raconter.

Il y a quatre ou cinq jours, je me trouvais dans cet épouvantable quartier de Vaugirard, dont vous devez, en votre qualité d'homme du grand monde, ignorer jusqu'au nom ; enfin, apprenez, Monsieur l'aristocrate, que ce-

la se trouve très loin sur la rive gauche, au-delà de la gare Montparnasse, La rue de Vaugirard est, je crois bien, sinon la plus longue de Paris, au moins celle qui a le plus de numéros.

Pour quel motif malsain me trouvais-je dans ces parages à 3 heures de l'après-midi : est-ce que par hasard une midinette ne m'aurait pas entraîné la nuit et gardé avec elle jusque-là ? Enfin, cela n'a aucune importance, n'approfondissons pas, tout ce que je sais, c'est que je me trouvais vers les numéros 400 de la rue de Vaugirard, il se mit à pleuvoir, et bien entendu je n'avais pas de parapluie, pas une voiture, pas un omnibus à l'horizon. Je me morfondais sous une porte quand soudain je me rappelai que la mère de notre ami Dorval habitait cette rue. Par quel phénomène mnémotechnique ai-je pu me rappeler le numéro de la maison ? Voilà ce que je ne saurais vous dire ; toujours est-il que bientôt je sonnais au cinquième d'une maison dont l'escalier était si noir qu'il m'avait fallu des prodiges pour ne pas tomber.

Une fort mignonne blondinette de 18 ans vint m'ouvrir.

— Madame Dorval ?

— C'est ici ; donnez-vous la peine d'entrer.

Ah ! le pauvre petit logement à 400 francs — pour ne pas payer de contributions — propre, sans doute, mais si misérable, que je découvrais.

Cependant Mlle Dorval me menait vers sa mère que je trouvais dans sa salle à manger en train d'ourler des tabliers grossiers. Toute honteuse, elle quitta son ouvrage que la jeune fille fit lestement disparaître dans un coin, tandis que je m'excusais du dérangement.

« Ami de votre fils au Tonkin, j'étais venu, Madame, commençai-je, lorsqu'elle m'interrompit.

— Monsieur Cerny, sans doute. Piernous avait annoncé votre venue à Paris, et depuis de longues semaines, je désirais tant vous voir. Mon fils m'a dit quels liens d'amitié vous unissaient, et j'étais justement inquiète de lui, j'at-

tendais avec anxiété votre visite pour avoir de ses nouvelles. »

Il était évident que Dorval, qui avait dû raconter à sa mère nos premières relations de si bonne camaraderie, avait passé sous silence la brouille intervenue entre nous. Ma situation n'en était que plus délicate : j'étais venu bien par hasard pour me mettre à l'abri de la tourmente et voilà que j'étais forcé de trouver des motifs pour excuser le retard de ma visite.

Avec une bonne grâce charmante, Mme Dorval arrêta mes explications embrouillées, et elle commença à m'interroger sur la colonie avec une voix très douce mais un ton si tristement résigné, que j'en étais tout ému.

Je me demandais si j'allais dévoiler la situation dans laquelle se trouvait notre ami et dont il n'avait pas dû, bien entendu, parler à sa mère. Je devinais du reste sous les questions embarrassées de celle-ci la demande qu'elle n'osait formuler. Il n'était pas difficile de prévoir, d'après la détresse présente, que les secours mensuels envoyés par

Pierre avaient cessé du jour où il s'était si malencontreusement acoquiné avec sa Mimi, et certainement Mme Dorval ne pouvait s'expliquer l'abandon si brusque de son fils. Ce fut encore elle qui me tira d'embarras. J'étais en train de lui conter avec beaucoup de peine que la vie aux colonies n'était pas aussi facile qu'on le croyait, qu'il était impossible de faire des économies à Hanoï; je n'en sortais pas, quand soudain Mme Dorval demanda à sa fille d'aller dans la pièce à côté chercher un bibelot quelconque. C'était évidemment avec l'idée de l'éloigner, et lorsque nous fûmes seuls, elle me dit :

— Allons, Monsieur Cerny, soyez franc ; mon malheureux Pierre s'est laissé prendre par une femme du pays, et voilà la raison de ses folles dépenses.

Cette attaque directe me déconcerta : je balbutiais, mais mon trouble était significatif, aussi je ne crus pas devoir mentir plus longtemps et je lui racontais toute l'histoire.

La malheureuse mère n'eut pas une larme, mais elle me dit :

— Je vous remercie de tous les efforts que vous avez tentés pour l'écarter de la voie dans laquelle il s'est engagé. Si vous lui écrivez, dites-lui dans quelle douleur vous nous avez vues plongées, sa sœur et moi.

Je ne vous cacherai pas, Monsieur — et elle rougit fortement en me faisant cet aveu, — que notre situation de fortune est fort mesquine, et si je n'avais pas besoin des secours que m'envoyait Pierre pour vivre — pauvre femme comme elle mentait, ne se doutait-elle pas que je l'avais vue ourler de gros tabliers bleus — mais il sait que cet argent m'était nécessaire pour donner à sa sœur l'instruction professionnelle qui lui assurera un gagne-pain.

Ah ! l'ingrat et le méchant enfant ! »

Et cette fois, elle ne put s'empêcher de laisser déborder le trop plein de son cœur.

Moi je demeurais fort gêné et je

m'esquivais bientôt non sans avoir promis de revenir dîner le lendemain. Mme Dorval s'excusant de ne pas me retenir le jour même. Il était trop tôt me dit-elle très simplement, et vous vous ennuiriez dans ma triste compagnie.

Je revins effectivement et je vous promets qu'il ne fut pas gai ce dîner trop brillant durant lequel les deux femmes firent mille efforts pour me cacher leurs détresses.

J'ai gardé de cette soirée un souvenir ineffaçable et c'est sous cette impression que j'ai écrit à notre ami une lettre dans laquelle je crois avoir mis tout mon cœur. Mon àppel sera-t-il entendu ? Je vous en prie, joignez vos prières aux miennes, il n'est pas possible qu'une misérable métisse lui fasse oublier le premier de ses devoirs.

Mais je m'aperçois que je vous ai déjà tracé de nombreux feuillets et que j'ai oublié le principal sujet me concernant ; je vous vois d'ici tournant toutes ces pages et riant de mon étourderie.

Vous pouviez, d'après ma dernière lettre, me croire à peu près fiancé et je ne vous parle pas de mon mariage. L'excellente et unique raison est que tout est rompu. Oh ! ne me plaignez pas, je n'en suis pas autrement contrarié, au fond même je crois que je ne me suis jamais senti aussi heureux de goûter une liberté si chère que j'ai failli perdre.

Comment d'ailleurs ai-je pu penser sérieusement qu'une petite poupée parisienne aurait suffisamment de cerveau pour concevoir la possibilité, non pas d'un voyage — les voyages, c'est drôle, amusant, plein d'inattendus — mais d'un séjour plus loin que les grands boulevards ou au pis aller la Plaine Monceau. On eut été enchanté de m'agréer, mais il fallait que je permute. Vous voyez cela d'ici, alors que pour moi tout seul le problème de vivre avec 2.500 francs — solde que j'aurais du mal à trouver — me semble presque impossible à résoudre, il eut fallu s'en contenter à deux, l'élue de mon cœur n'ayant pas un sou vaillant et ne sa-

chant pas compter, ce qui est plus grave.

— « Mais, mademoiselle, me suis-je contenté de lui répliquer, cela suffirait à peine pour payer vos chapeaux et vos chaussures. »

Allons, mon cher de Maurezac, faites comme moi, ne pensez plus à d'inutiles amours, il y aura peut-être encore de beaux jours pour nous deux, au moins de belles nuits, dans votre jolie fumerie, à laquelle je finirai peut-être par m'habituer.

A vous de tout cœur.

Robert Cerny.

Cinquième lettre.

Paris, le 25 décembre 1905.

Voici ma dernière lettre, mon cher de Maurezac, car c'est ma propre personne que le prochain courrier amènera.

Je reviens hélas !

Guéri, me demanderez-vous ?

Au physique, je vous répondrai que je ne m'en suis pas même inquiété ; pour moi, je suis malade lorsque je garde le lit, sinon je m'en moque, je n'ai même pas profité de mon séjour en France pour me soigner.

Au moral cela va aussi mal que possible. Les mauvaises nouvelles venues de là-bas ont gâché la fin de mon congé. Je croyais dans ma candeur naïve que le triumvirat de la Résidence supérieure me laisserait tranquille après mon départ. Or ils ne se sont jamais autant occupés de moi.

J'ai, paraît-il, emporté une malle de dossiers en France et tous les jours je

documente le ministre sur la gestion de M. Lesueur.

Non, ce serait à mourir de rire, si ce n'était pas si triste. Les malheureux ils ne doutent pas que pour parvenir au dernier des attachés, il m'eut fallu une recommandation expresse. Je n'ai jamais mis les pieds au ministère pendant mon congé ; et y serais-je allé, que sans doute je me serais contenté de saluer bien bas Messieurs les huissiers. Un résident supérieur ne compte pas beaucoup plus ici qu'un expéditionnaire ; voyez combien son secrétaire particulier peut peser.

Mais tout cela ne me fait pas voir en rose le retour au Tonkin ; je connais d'avance mon sort; et que ferai-je dans une province lointaine, moi qui déjà trouvais Hanoï horrible petit trou.

Je pars la mort dans l'âme.

Où était-il notre bel enthousiasme du *Polynésien* et dire qu'il y a à peine quinze mois de cela.

Votre ami bien désolé.

Robert CERNY.

CHAPITRE VI

La vie sur la plage

Au Tonkin, on éprouve aussi bien qu'en France le besoin d'une villégiature, et le plus grand nombre trouvent trop dur d'attendre pendant trois ans les grands congés de six mois sans prendre quelques jours de répit ; c'est ce qui explique comment les deux plages Do Son au nord à côté d'Haïphong et Sam Son dans le sud à côté de Thanh hoa ont vu leur vogue grandir très rapidement.

Do Son, plus ancien, a déjà son hôpital, son église, son couvent de sœurs bien entendu, de nombreuses et presque élégantes villas. Sam Son est de création beaucoup plus récente, et au moment de notre récit c'était peut-être la première année que l'on y venait passer les vacances ; auparavant deux ou trois personnes avaient fait cons-

truire quelques paillotes où elles venaient séjourner pendant les jours de plus grosse chaleur. La première maison confortable fut celle qu'avait fait bâtir le résident aux frais du gouvernement.

Cet administrateur, né malin, eut toutefois l'ingénieuse idée d'opérer le lotissement des terrains en bordure de la plage, et il fit établir un grand boulevard maritime. Il n'en fallut pas plus: tous les Hanoïens de marque qui n'avaient pu trouver de terrain de premier plan à Do Son pour y élever des villas, et les copurchics qui estimaient digne d'avoir une double villégiature se précipitèrent à l'adjudication qui fut un succès, et au cours de l'hiver s'élevèrent une trentaine de villas très sommaires sans doute, mais suffisantes pour garnir agréablement la plage. Un des principaux restaurateurs d'Hanoï eut la bonne idée de faire construire un hôtel presque luxueux et d'assurer le ravitaillement, on aurait de la glace et de la viande de boucherie tous les

jours. Que pouvait-on demander de mieux ?

Dès avril il y eut du monde. Le bord de la mer est à cette époque fort agréable ; au crachin hivernal si ennuyeux succède sans transition l'été parfois tout de suite très chaud, et la ville n'est plus tenable.

Le gouverneur général très enthousiaste de toute idée nouvelle s'était d'ailleurs promis de donner l'exemple et de contribuer, lui et sa nombreuse famille, au lancement de la plage.

La villa gouvernementale était naturellement la plus vaste et la mieux située. Un promontoire avancé, séparé du reste de la plage, avait été choisi à cet effet. Il avait bien fallu faire sauter quelques rochers, construire à grands frais une rampe d'accès, mais M. Balinguier n'avait pas l'habitude de lésiner pour tout ce qui concernait sa propre représentation. Il avait fait transporter à Sam Son toutes ses voitures, victorias, tonneaux, boggy, chacun des bébés sortait avec sa nourrice dans une voiture spéciale; tandis qu'au-

tomobiles, canots à pétrole, chaloupes étaient constamment sous pression pour promener M. le gouverneur et ses invités.

Au 15 août eurent lieu de grandes fêtes subventionnées par le gouvernement et organisées par le chef du cabinet du gouverneur.

Ce dernier, M. Millet, administrateur, était l'arbitre des élégances hanoïennes. Sa carrière avait été fort rapide, et bien qu'il fut par son intelligence à la hauteur de ses fonctions, il avait fait de nombreux jaloux qui colportaient de fâcheuses histoires sur son compte ; quelques-unes, dans le nombre, pouvaient être vraies ; il était bien certain par exemple que de très nombreuses femmes mariées avaient recherché ses faveurs ; lui, généreux, ne se refusait jamais, mais de peur de surmenage, il ne gardait pas une maîtresse plus de quinze jours au bout desquels il lui envoyait un des innombrables bibelots qui ornaient sa demeure, présents de mandarins, témoignages de reconnaissance, dons politiques ou d'amitié.

M. Millet était propriétaire de la principale écurie de courses d'Hanoï, mais malgré le nombre des concurrents qu'il pouvait mettre en ligne, il avait rarement vu ses couleurs triompher.

Le programme qu'il élabora pour les fêtes de Sam Son était très heureux : courses de bicyclettes sur la plage, courses de chevaux, tir aux pigeons, corrida de buffles, bal, feu d'artifice, il y en avait pour tous les goûts. On remarquait seulement que les courses de chevaux étaient seules dotées de prix importants.

Tous les sportsmen habituels étaient venus à Sam Son et l'hippodrome improvisé était bien garni ; mais les chevaux peu habitués à courir sur le sable allaient un peu à la débandade ; seuls ceux de M. Millet, qui avaient été entraînés depuis plusieurs jours, filèrent droit et remportèrent tous les prix.

Un des propriétaires qui avait trouvé cette plaisanterie saumâtre, interpella le chef de cabinet et celui-ci ayant répondu par un haussement d'épaules,

furieux, il courut sur lui et lui appliqua un vigoureux soufflet. Ce fut un scandale épouvantable. Toutes les petites dames qui aimaient ou avaient aimé l'aimable M. Millet poussèrent des cris de paon, quelques-unes se trouvèrent mal ; pendant ce temps les propriétaires de courses et tous les maris trompés prenaient le parti de l'insulteur ; bref, pendant une demi-heure, on s'invectiva d'un camp à l'autre et la belle journée de fête promise fut irrémédiablement gâchée.

Sam Son survécut heureusement à ce déshonneur, et si les plus élégants se lassèrent bientôt de la vie contemplative menée sur la plage, il resta suffisamment de ménages qui cherchaient uniquement à jouir d'un peu de repos et de bon air. La saison se prolongea pendant les mois de septembre et octobre.

Ce fut pendant ce dernier mois que la famille Delorme résolut de s'y installer, dans une villa mise à leur disposition par des amis.

De Maurezac avait appris l'exode prochain de sa bien-aimée ; aussi quel-

ques jours avant son départ, il se décida à lui demander très timidement si elle verrait un inconvénient à ce qu'il vînt également en villégiature à Sam Son.

— La plage est à tout le monde, lui répondit Blanche en souriant, mais elle ajouta aussitôt, gracieuse :

— J'aurai beaucoup de plaisir à vous y voir.

Raphaël n'en demandait pas tant ; ce fut très joyeusement qu'il fit ses préparatifs, s'apprêtant à aller passer un long mois sur la côte d'Annam ; il n'eût même pas l'idée d'emporter son habituelle consolatrice, sa pipe, sa lampe et son opium.

Il fit le voyage avec les Delorme, mais tandis que ceux-ci allaient s'installer dans une villa joliment située au milieu des rochers, il alla prosaïquement prendre pension à l'hôtel.

A Sam-Son, on se lève et on se couche tôt. Le soir, les distractions sont rares ; on n'a même pas la ressource d'aller perdre son argent aux petits chevaux ; le tenancier de l'hôtel eut

très volontiers monté un manège, mais le gouverneur général, qui venait d'interdire les jeux de hasard, si chers aux Annamites, pensait que les Européens ne devaient pas donner le mauvais exemple, et il s'y était donc formellement opposé. De plus, le matin il fallait se dépêcher de jouir de la fraîcheur avant que le soleil implacable vous obligeât à vous claquemurer dans les maisons.

Aussi dès patron-minette voyait-on nos élégants et nos élégantes en légers costumes de bains se rafraîchir dans l'onde bienfaisante ou assister à la relève des filets de pêche.

Si de Maurezac était un mauvais joueur de tennis, par contre il excellait à la natation et au *rowing*. Aussi il avait bientôt décidé Blanche à l'accompagner sur un frêle radeau qu'il dirigeait aussi habilement que l'Annamite le plus expert. Les premières fois, le commandant Delorme les avait accompagnés pour la forme, mais il avait peu goûté un bain de siège forcé et prolongé ; le radeau de Raphaël naviguant

le plus souvent entre deux eaux et recevant toutes les lames dès que la mer devenait tant soit peu agitée.

Aussi, confiant en la sagesse bien connue de sa belle-sœur et la loyauté de Raphaël, il prit le parti de les laisser naviguer seuls, l'Anamite qui les accompagnait étant garant non de leur vertu mais de leur sauvegarde. Du reste, le commandant Delorme espérait secrètement que ces petites équipées dénoueraient enfin un roman qui traînait en longueur.

Cela ne manqua pas. Blanche, qui autrefois jouait la pudeur offensée, lorsque sa famille la jetait à la tête de Raphaël, ne s'aperçut pas dans son ivresse de sport et de plein air que jamais situation n'avait été aussi risquée. Et si le cœur du jeune homme n'avait été déjà épris par la grâce et la beauté de cette jolie fille, il n'aurait pu rester indifférent lorsqu'il la voyait proche de lui dans le simple appareil d'un costume de bain qui, bientôt plaqué par l'eau de mer, dessinait agréablement ses formes.

Habileté ou timidité ! Raphaël eut la sagesse de laisser la jeune fille libre de tout souci au cours des premières sorties, et tous deux jouissaient ainsi pleinement de l'exercice physique auquel ils se livraient.

Enfin un beau matin, Raphaël s'aventura.

— Toute cette poésie de la nature ne vous enchante-t-elle pas, Blanche, et votre cœur ému ne connaîtra-t-il pas quelque sentiment de pitié.

— Peut-être, murmura-t-elle vaincue, et elle leva sur Raphaël des yeux pleins de savoureuses promesses.

Mais trop émotionnés ils ne prolongèrent pas l'entretien.

Le soir seulement, tandis qu'ils se promenaient le long de la berge, en compagnie de M. et Mme Delorme, ceux-ci restés un peu en arrière, Raphaël reprit :

— N'est-ce pas, Blanche, cela n'a été qu'une épreuve. Et solennel, la voix un peu angoissée, il ajouta :

— Voulez-vous devenir ma femme ?

La jeune fille le regarda longuement

dans les yeux et enfin dit d'une voix forte :

— Oui, Raphaël, je veux bien être votre femme.

Et la vierge vaincue éprouva l'invincible besoin de s'humilier ; après quelques instants d'extase, ce fut elle qui reprit :

— Raphaël, vous avez été bon, honnête et loyal ; moi je n'ai été que fière et méchante. Il ne faut pas m'en garder rancune. Voyez-vous, vous étiez pour moi un parti trop beau, trop inespéré. Le premier jour que je vous ai vu, j'ai senti que j'allais vous aimer tout de suite, mais j'ai eu la prétention de me faire aimer. Je n'ai pas voulu, pauvre petite chose que je suis, n'être pour vous que le jouet qu'on brise après s'en être amusé. L'expérience de la vie m'est venue avec le malheur et j'ai rêvé de faire moi-même mon bonheur ; pour cela il me fallait des garanties, j'ai voulu vous mettre à l'épreuve sans vous le dire et je m'étais imposé ce délai d'un an.

Croyez-vous donc que moi, non plus,

je n'ai pas souffert de ne pouvoir vous clamer mon amour ; croyez-vous aussi, homme de peu de foi, que vos hésitations et vos pensées criminelles — ne niez pas, j'ai vu clair dans le coin caché de votre cœur — ne m'ont pas causé mille morts ; ainsi toutes les insinuations abominables qui courent la ville — oui je le sais — je ne dis pas que vous les acceptiez d'emblée, mais vous vous y arrêtiez.

Ah ! vous autres, hommes, vous savez si mal dissimuler. Tandis que je souffrais de votre manque de clairvoyance, Raphaël, je vous ai follement aimé, vous ignorez les désespoirs de mes nuits et mes affreuses angoisses les jours où je souffrais de votre indifférence, feinte peut-être, mais douloureuse quand même.

Grand enfant, comme je vous connais bien et comme je vous aime, et elle se serra contre le jeune homme qui, en proie à la plus vive émotion ne pouvait cacher son trouble et ne trouvait pas un mot de réponse.

Cependant ils étaient parvenus jus-

qu'en face de l'Hôtel de la Plage. Etonnés ils entendirent les accents d'un piano et ils virent toute une compagnie joyeuse de baigneurs et de baigneuses en train de danser en plein air jusque sur la route. Raphaël ne dit rien, mais saisissant la taille de la jeune fille, il l'entraîna au milieu de la valse ; rien ne pouvait mieux prolonger leur ivresse. Ils dansèrent longtemps, longtemps... tandis que M. et Mme Delorme contemplaient cette joyeuse fête improvisée où n'était nulle contrainte. Bientôt les autres danseurs avaient remarqué ce couple si gracieux, et ils s'arrêtèrent, se contentant de les regarder évoluer. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ils furent un peu honteux, mais souriants ils continuèrent, entraînés par leur folle jeunesse, tandis que tout le monde semblait deviner le mystère qui les réunissait et approuvait complaisamment leur bonheur.

...Puis ils revinrent lentement sur la plage. Ils avaient rejoint M. et Mme Delorme. Immédiatement Blanche sautant au cou de sa sœur lui dit son

grand bonheur. Très émue cette dernière serra vigoureusement les mains du jeune homme et le commandant l'embrassa fraternellement.

Or Blanche, si libre d'allures, semblait avoir retrouvé une pudeur inusitée. La vierge tremblante perçait sous la fière et indépendante jeune fille. Ce fut sa sœur qui dut réunir les deux jeunes gens pour leur premier baiser de fiancés.

CHAPITRE VII

Le mariage de Hoven

Richard Hoven avait un secret. Seul Cerny avait reçu ses confidences, mais Robert était en France, et s'il était resté dans la colonie, son ami aurait pu avoir confiance dans sa discrétion.

Ce secret n'avait rien, à vrai dire, d'inavouable ; mais Hoven était un sage, et il savait que pour vivre heureux à Hanoï, il faut y vivre caché ; on peut écouter mais il faut savoir se taire.

Vous y trouverez quotidiennement des tas de gens qui éprouvent le besoin de vous raconter leur vie présente et passée, celles de leurs parents et de leurs amis ; c'est uniquement dans le but de vous inciter à leur conter également vos petites affaires ; si bien, qu'un beau jour, votre auditeur béné-

vole, devenu, on ne sait pourquoi, votre ennemi, rapportera ladite histoire à sa façon et vous serez étonné bientôt de voir les méfaits les plus épouvantables mis à votre compte.

La confidence qu'Hoven n'avait faite qu'à son plus intime ami, c'est qu'il avait laissé une fiancée en France, et qu'il avait projeté de la faire venir pour que le mariage fut célébré à Hanoï.

Cet événement, qui ne rentrait pas dans les mœurs et coutumes de la bonne bourgoisie, eut donné lieu, s'il avait été annoncé longtemps à l'avance, à trop de commentaires désagréables. Vous le voyez déjà le sujet principal des parlottes de 5 à 7.

— Croyez-vous, ma chère, une jeune fille qui vient toute seule de France.

— Elle n'a donc pas de parents, elle doit être enfant naturel.

— Pour moi elle a sûrement été sa maîtresse, etc., etc...

Toutes les mères des jeunes filles à marier qui à un moment avaient songé

à Hoven auraient ainsi longuement égrené le chapelet des médisances.

Du moment qu'on ne pouvait empêcher la calomnie de faire ses petits profits, il fallait limiter sa durée au strict minimum, et Hoven voulait surtout éviter que ces propos infâmes n'arrivassent jusqu'aux oreilles de sa fiancée.

Le roman de son mariage était infiniment plus simple que n'eut pu l'imaginer la plus indulgente de nos braves commères hanoïennes.

Il était simple et droit comme la vie entière de ce grand garçon froid, aux mœurs rigides.

Richard Hoven était le septième fils, le onzième et dernier enfant d'un gros industriel du nord de la France. Son père était un Hollandais naturalisé, sa mère était Irlandaise. Il avait puisé au sein de cette famille modèle les meilleurs principes de morale, et il possédait le maximum de vertus familiales. Les grandes tablées qui réunissaient tous ses frères aînés et leurs enfants avaient toujours été dans son esprit le

tableau des joies les plus pures qu'il goûterait jamais, et il n'avait pas d'autre ambition que de fonder lui-même un petit foyer qui contribuerait à la glorification de la maison paternelle, sa seule patrie, ses seules amours, la demeure heureuse et tranquille où règnait la paix la plus complète sous la domination d'un père humblement respecté et passionnément aimé.

Cependant le petit Richard avait, en sa qualité de dernier né, des goûts plus aventureux que ses aînés. Tout jeune il avait manifesté le désir de devenir officier de marine, mais son père s'y étant opposé, il ne s'était pas même reconnu le droit d'en être contrarié.

Malheureusement, les affaires n'allaient pas aussi bien que l'eut voulu le père, et il ne pouvait intéresser tous ses fils à son entreprise ; ce fut lui-même qui donna à Richard, qui venait d'être nommé docteur en droit, le conseil de rechercher une position aux colonies. Ce dernier accepta d'enthou-

siasme et il partit bientôt pour l'Indo-Chine.

Or Richard était fiancé depuis un an à une jeune fille amie de sa famille, orpheline de père et de mère ; et les parents Hoven avaient applaudi à l'engagement pris par leur fils envers Miss Maud Jackson, anglaise par son père, mais ayant toujours vécu en France, qui était la patrie de sa mère. Les deux jeunes gens attendaient, pour réaliser leur rêve, que Richard ait une position. Celui-ci toutefois, avec sa prudence habituelle, crut plus sage de partir seul dans ce pays inconnu qu'il voulait expérimenter avant d'y exposer sa fiancée.

Voilà pourquoi maintenant Hoven faisait venir Miss Maud Jackson, pour l'épouser à Hanoï.

Hoven avait découvert combien il avait été sage dans son dessein. Depuis deux ans qu'il habitait Hanoï, combien en avait-il vu de ces jeunes ménages fort gentils, qui par l'ignorance des gens et des choses avaient pris la mauvaise voie en arrivant au Tonkin.

Les ménages européens d'Hanoï forment deux milieux bien distincts : il y a ceux que l'on voit partout, au café, au théâtre, au tennis, aux courses, en voiture, etc..., et ceux que l'on ne voit nulle part sinon à la messe le dimanche et à la musique militaire. Des premiers, on parle tout le temps, des seconds jamais ; ceux-ci font des économies, les autres font des dettes ; c'est parmi les premiers que travaillent l'élite des jeunes gens d'Hanoï en quête de femmes curieuses ; ils n'auraient garde de pénétrer dans les seconds.

Dès son arrivée, un jeune ménage, quel qu'il soit, sera attiré par les couples coureurs, toujours avides de grossir leur nombre. Si les nouveaux venus ont de l'argent cela profitera à la communauté ; s'ils n'en ont pas, si même le mari a une toute petite position, il n'importe, pourvu que la jeune femme soit jolie, fraîche et pas trop bégueule. Les ménages cotés se bataillent toujours, il y a des clans de formés, une nouvelle unité n'est jamais à

dédaigner, chacun tentera de l'attirer à soi.

Et voilà comment des jeunes femmes sages, venues aux colonies avec les meilleures intentions du monde, sont bientôt devenues des dévergondées. Les maris enlizés dans la série des plaisirs faciles s'aperçoivent trop tard des accrocs faits à leur honneur ; voudraient-ils réagir qu'ils sont devenus trop lâches pour en avoir le courage.

Hoven, qui avait fréquenté l'un et l'autre milieu, s'était bien juré de laisser toujours ignorer à sa fiancée les ménages brillants où l'on est trop gai, il avait découvert, parmi les autres, une dizaine de couples charmants qui formeraient pour sa jeune femme une société tout à fait suffisante.

Il avait pourtant eu l'art, personnellement, de passer au milieu des uns et des autres en vivant avec tous dans la meilleure intelligence, et laissant le souvenir d'un agréable compagnon.

Loin de se poser en « père la pudeur » il s'était permis la moyenne des plaisirs des autres jeunes gens ; il avait

goûté à tout, mais avec modération. Il se disait qu'après deux ans de cette existence plutôt terne, il serait beaucoup plus heureux dans une maisonnette vivant tranquille avec l'élue de son cœur.

Hoven ne comptait donc que d'excellents camarades, et jusqu'à l'époque de son mariage, il avait mis la calomnie en déroute : il était un des rarissimes qu'elle n'avait pu atteindre.

Sans doute ces camarades n'étaient pas des amis, mais il n'avait que faire d'amitiés encombrantes, qui se terminent généralement par les plus terribles inimitiés.

Cerny était peut-être le seul à qui il aurait pu donner ce beau titre. Et au moment de réaliser son rêve, l'absence de Robert était par suite la seule ombre au tableau de son bonheur. Mais il avait prévu depuis si longtemps l'arrivée de Miss Maud Jackson, pour ce moment précis, le mois de décembre 1905, qu'il n'avait pas cru devoir la différer. C'était l'époque la meilleure,

pour voyager, et puis il était si impatient, ce brave Richard.

A défaut de Robert, ce fut parmi les amis de celui-ci, qu'il voyait encore le plus régulièrement, qu'il choisit ses témoins. De Maurezac et Dorval seraient les siens ; Lannoy et Valdieu serviraient de témoins à sa fiancée.

Elle arriva par une radieuse matinée Miss Maud Jackson, et ce voyage ne semblait pas l'avoir le moins du monde fatiguée. Elle avait même trouvé cette équipée toute seule très amusante, elle n'oubliait pas qu'elle était une Anglo-Saxonne et qu'elle devait savoir traverser sans peur les océans pour retrouver son *sweet-hart.*

Sa rencontre avec Hoven se fit sans grandes effusions — chacun d'eux gardait le secret de son bonheur — et en les voyant se promener le lendemain à Hanoï, Valdieu disait à de Maurezac :

— Mais ils ont l'air de deux anciens époux, nos tourtereaux. Je serai au grand jour plus ému qu'eux-mêmes.

Hoven aurait désiré que la cérémonie fut célébrée dans la plus stricte in-

timité, mais ses amis lui firent remarquer qu'il aurait l'air de se cacher : déjà des bruits fâcheux circulaient en ville, il ne fallait pas les accréditer par un mariage clandestin. Hoven se résolut à suivre la règle générale.

A Hanoï on a du reste réduit au plus strict minimum les corvées imposées aux mariés et à leurs invités : que ce soit la fille du gouverneur général ou celle d'un préposé des douanes qui se marie, le cérémonial diffère peu. En raison de la chaleur, la cérémonie ne débute qu'à cinq heures avec une rapide union prononcée par le résident maire, puis à la cathédrale un service également très court ; si l'assistance n'est pas très nombreuse, en trois quarts d'heure, une heure au plus, le tout est bâclé, au grand bonheur des hommes qui, respectueux de la tradition, ont cru devoir sortir leur habit noir et suent à grosses gouttes. En hiver, on pourrait donner aux mariages plus de solennité, et les célébrer à une autre heure, mais on ne s'en soucie pas, les coloniaux étant avant tout par-

tisans de la théorie du moindre effort.

. . . .

Hoven et ses amis, après avoir serré la main à quelques camarades et un assez grand nombre de curieux venus à la cathédrale, se trouvèrent libres à 6 heures, et ils attendirent patiemment le dîner qui devait être le seul divertissement de ce mariage.

Dîner tout à fait intime d'ailleurs, et qui en dehors des mariés et de leurs témoins, ne comprenait que Camuzac et Laniel.

— A part ce brave petit Cerny, nous voici au complet, constata de Maurezac ; cette fête me rappelle celle qui nous réunissait à notre arrivée à Hanoï. Il me semble avoir vécu des années depuis, et pourtant il y a de cela à peine quinze mois.

Nous avons subi des heures douloureuses, les uns et les autres, mais notre bonne camaraderie a été notre soutien, et vous, Hoven, le héros du jour, vous nous avez toujours servi d'exemple ; malheureusement nous n'avons pas toujours été aussi sages que vous.

Mais de Maurezac avait eu le tort de dire tout haut ce qui était la secrète pensée de chacun.

Certes le bonheur de Hoven ne les rendait jaloux ni les uns ni les autres, mais ils ne pouvaient s'empêcher de comparer leur propre sort au sien, de mettre en ligne leur folie et sa sagesse, et ce retour sur eux-mêmes les remplissait de honte ou les faisait trembler de peur.

Les plus anciens dans la colonie étaient aussi les plus atteints : Lannoy était dans ses mauvais jours ; il lui arrivait depuis quelque temps de divaguer ; Camuzac avait un commencement de maladie de foie, et Valdieu, en proie aux pires soucis d'argent, avait déjà quelques cheveux blancs.

Laniel et Dorval se faisaient petits, ils restaient effacés ; depuis quelques mois, ils vivaient l'un et l'autre en marge de la société, et de se retrouver avec des camarades dans une fête de famille semblait les effarer.

De Maurezac, lui-même, qui pourtant avait annoncé officiellement ses

fiançailles, ne montrait pas toute la joie à laquelle on se serait attendu ; il paraissait soucieux par moments, et il sursautait lorsqu'on l'interpellait, évidemment sa pensée était ailleurs.

Il fallut toute la joie exubérante de Miss Maud Jackson, devenue Mme Hoven depuis quelques heures, pour dérider ces fronts chargés de pensées tristes et Hoven, franchement heureux, s'était joint à sa gracieuse femme pour donner un peu d'entrain à ce dîner qui avait commencé comme une cérémonie d'enterrement.

Les rires fusèrent enfin, mais ils atteignirent leur apogée avec les toasts ; malgré leur meilleure volonté, les invités gardèrent après le dîner la marque de leurs préoccupations personnelles, et ils se relayaient, chacun se dévouant à son tour pour que la conversation fût un peu soutenue.

Bientôt de Maurezac demanda la permission de se retirer. Il allégua en rougissant que sa fiancée l'attendait ; mais aucun de ses amis ne fut dupe de

ce mensonge, et dès qu'il fut parti ils se regardèrent en souriant.

— Je crois bien, dit Valdieu, que cette fiancée-là n'est qu'un vulgaire fourneau attaché à un bambou et qui répand une forte fumée âcre.

Le signal du départ étant donné, ils ne s'attardèrent pas bien longtemps et ils laissèrent les jeunes mariés seuls.

— Ils ne sont peut-être pas très gais, vos amis, dit Mme Hoven à son mari.

Celui-ci sourit et répliqua :

— Voyez-vous, petite Maud, ils vous représentent les fléaux du Tonkin qui auraient atteint votre époux tout comme un autre si le soir, rentré chez lui, il n'avait une pensée réconfortante, qui était de regarder pendant de longs moments certaine photographie que vous connaissez bien.

Si, eux aussi, ils avaient été mariés avec une petite fille bien sage ou qu'ils aient eu simplement la patience d'attendre une fiancée tendrement aimée, ils n'auraient pas connu l'ennui, et au-

raient su se préserver des maux qu'elle engendre.

Mais ce sont de braves amis. Nous ne devons pas être égoïstes dans notre bonheur, nous tâcherons de les consoler, de les réconforter, et de les empêcher de gravir plus avant la voie où ils se sont engagés.

Et Hoven, ayant embrassé sa jeune femme, l'emmena vers la vie nouvelle qui les attendait, existence sans heurts, pareille au beau climat de Cochinchine qui ne connaît que la douceur d'un soleil toujours brillant.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

DÉGÉNÉRÉS !

CHAPITRE PREMIER

La lutte impossible

— Il est bien entendu, n'est-ce pas, avait dit Blanche Renaud à son fiancé, que vous ne toucherez plus une pipe d'opium. Comment vous, un garçon d'une intelligence si délicate, avez-vous pu goûter le plaisir de ce vice abrutissant ?

Raphaël de Maurezac avait pâli sous le reproche, d'autant plus que depuis le début de son séjour à Sam Son, n'ayant plus sa pipe, il endurait des souffrances atroces. Lorsqu'arrivait dix heures, moment de son habituelle fumerie nocturne, il ne pouvait s'empêcher de penser à son petit *home* de la

rue de la Chaux, et même physiquement il souffrait ; ses jambes flageolaient, des sueurs glacées le faisaient frissonner, une barre lui fermait violemment l'estomac et il lui fallait mettre son mouchoir dans sa bouche, pour ne pas crier, pour ne pas appeler...

Plusieurs fois il avait parcouru toutes les maisons du village, répétant de porte en porte ce mot de *touffianne* (1). qui serait, espérait-il, le Sésame sauveur, mais cette pauvre population de pêcheurs ignorait encore l'empoisonnement par l'opium.

Raphaël rentrait alors à son hôtel, mais c'est en vain qu'il cherchait un sommeil réparateur qui ne voulait pas venir ; il se retournait sans cesse sur son lit, il ne réussissait pas à diminuer son angoisse. Le matin le trouvait les yeux battus, la mine tirée ; il fallait vraiment qu'il eût des ressources abondantes de santé et une réserve précieuse de forces pour pouvoir, après de telles luttes continuer à mener sa vie habituelle.

(1) Appellation annamite de l'opium.

Un soir il n'y tint plus et il partit en pleine nuit à Thanh-hoa. Il fit quinze kilomètres dans un ignoble pousse en bois pour aller tirer quelques bouffées bienfaisantes.

C'est au lendemain de cette nuit qu'il trouva la force de confesser son amour à Mlle Renaud et qu'elle lui promit sa main.

Allait-il donc lui avouer cette dernière faiblesse, moment de folie auquel il ne songeait déjà plus et ce fut sincèrement qu'il abjura « la drogue » auprès de sa fiancée, lui disant gaiement :

« Votre main vaut bien une pipe. »

Or, malgré la joie qui remplissait son âme ce soir-là, ce n'est pas à sa fiancée qu'il songeait, lorsqu'après avoir accompagné les Delorme et Mlle Renaud chez eux, il revenait par la plage jusqu'à son hôtel. L'angoisse de tous les soirs le reprenait, peut-être plus vive, parce que la veille il avait satisfait à son vice.

C'est en vain qu'il s'admonestait lui-même, tandis qu'il entendait derrière lui le coolie qui l'avait emmené à

Thanh-hoa, et qu'il avait payé royalement, murmurant sans cesse :

« M'sieu aller Thanh-hoa, moyen trois coolies, aller beaucoup vite. »

Furieux il se retourna, le menaçant avec sa canne, mais patient le coolie, cent mètres plus loin, reprenait son boniment.

Poussant un soupir, Raphaël monta dans le pousse, tout en se disant :

« Après tout chaque fiancé a en général une maîtresse qu'il liquide le soir de la promesse. Je vais aussi faire ma petite lessive. C'est la dernière fois. »

Et il songeait que rentré à Hanoï il se débarrasserait aussitôt de la fumerie pour éloigner la tentation.

. . . .

Mais comme il était pleinement et doucement heureux lorsqu'il suivit à l'aube, la route insipide de Thanh-hoa à Sam Son. Dans le bercement du pousse il laissait voguer sa pensée qui s'élevait pure vers une Blanche liliale et idéale dont maintenant il embrassait avidement l'image.

Le lendemain d'ailleurs il eut la force

de résister à la tentation et le surlendemain il rentrait à Hanoï en même temps que la famille Delorme.

Or deux jours après il rencontra M. Dervilly qui lui dit :

— Je me proposais d'aller fumer chez vous ce soir, si je ne vous dérange pas.

— Comment donc, répondit le jeune homme, vous êtes toujours trop rare, et sincère en cette minute, il n'eut contre le gêneur aucune pensée acrimonieuse.

On ne résiste pas lorsqu'on est affamé devent une table bien servie ; on ne pouvait demander à Raphaël de ne pas fumer du tout, la politesse envers son hôte voulait qu'il tirât quelques pipes. Il fuma beaucoup, si bien que le lendemain, sans aucun prétexte cette fois, il était rendu à l'opium.

Dans la journée il jouait vis-à-vis de lui-même la comédie de celui qui ne se souvient de rien, comme ces criminels qui mènent une vie en partie double et parviennent à s'ignorer complètement à certaines heures ; mais Mlle Renaud ne pouvait être complice de cette dupli-

cité, et ce fut bien tristement qu'elle dit un jour à Raphaël qui lui rendait visite :

— Vraiment, vous ne pouvez me sacrifier cette drogue funeste, vous voulez donc me faire regretter ma décision, l'épreuve n'a pas été suffisante, vous me faites beaucoup de peine.

Ces reproches murmurés en prière avec un peu de mélancolie frappèrent profondément le jeune homme, et à partir de ce jour il commença une lutte sincère.

Ayant vu Emilienne avaler des boulettes d'opium pour tromper l'attente, les soirs où ils étaient trop nombreux à la fumerie, pour que chacun put tirer à satiété sur le bambou, il résolut d'en faire autant.

Cela lui produisit un curieux effet, modifiant son mal ; l'angoisse était moins vive et même pendant une heure ou deux il se trouvait bien, mais si son désir physique était tempéré, l'impression morale demeurait identique et prenait même une plus grande acuité ; si bien qu'une semaine après, il avait re-

commencé à fumer, sans rémission cette fois.

Mais il n'attendit pas que Blanche lui adressa de nouveaux reproches, il lui avoua sa faiblesse, demandant un délai et promettant par des diminutions progressives de tenter la guérison.

Malheureusement la jeune fille, ignorante des mystères de « la drogue », ne comprit pas cette volonté singulière, et ce fut très nettement qu'elle lui déclara :

— L'opium ou moi, je vous donne huit jours pour réfléchir, et j'ai honte vraiment d'avoir à vous parler ainsi.

De Maurezac quitta sa fiancée absolument désespéré. Il ne lui adressait mentalement aucun reproche, c'était un espoir bien vain que le sien lorsqu'il lui avait fait sa confession, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de songer qu'ainsi il aurait pu guérir. Maintenant la suppression radicale, même en huit jours, était impossible, et ce serait éternellement se tromper que de croire chaque matin qu'il pourrait se corri-

ger ; il était sûr, le soir venu, de retomber dans son vice.

Il lui vint alors une grande colère contre l'imbécillité des choses et de lui-même qui s'était laissé prendre comme un enfant ; il maudit tous les satellites de sa passion qui venaient grimacer à sa fumerie, et sa fureur s'accrut encore lorsqu'il songea à ce Lauraine damné, qui avait été son initiateur, là-bas dans le tranquille et sublime décor de Ngha-Lo.

Justement ce soir-là il trouva le garde principal déjà couché sur le lit de camp et occupé à confectionner des pipes.

Raphaël s'écria aussitôt.

— Ah ! vous voilà, vous, canaille qui êtes venu vous implanter dans ma vie et qui m'avez imposé votre vice ridicule. Vous n'étiez donc pas assez aveuli vous-même, dans votre désir bestial de nihilisme, pour vouloir entraîner les autres ; ou quel démon êtes-vous, pour m'avoir pris par la main et entraîné sciemment vers l'abîme, car vous le saviez bien que je ne me relève-

rai pas, vous le saviez bien que je deviendrai un être aussi abject et insensé que vous, et vous avez voulu contempler votre dégradation dans le miroir de mes yeux.

Ah ! vous et vos pareils vous êtes une réunion sinistre de démons qui dansez une sarabande insensée autour d'une lampe fumeuse dans un atmosphère épais sursaturé d'une fumée étouffante. Si un malheureux se penche étourdiment au-dessus du gouffre, il glissera, et immédiatement la bande le cernera, il sera pris par la main, invinciblement entrainé.

Et moi aussi je suis un de ces démons aujourd'hui, je fais partie du groupe infernal, et c'est vous, Satan, qui m'avez le premier tendu la main. Ah ! soyez maudit.

Saisissant alors une des pipes, Raphaël la lança contre la lampe dont le verre fut brisé en mille miettes, tandis que la mèche fumeuse continuait à exhaler sa lourde odeur d'huile.

La vue des objets brisés ne fit qu'accroître sa fureur, et un à un, il saisit

chacun des précieux bibelots qui ornaient le plateau, porcelaines délicates, vases ou coupelles : et il les projeta contre le mur. Il essaya enfin de briser la pipe sur son genou, mais il n'y put parvenir. Ce dernier effort lui rendit son bon sens et apaisé, il contempla silencieusement le gâchis causé par sa fureur bestiale.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette scène ridicule, Lauraine n'avait pas prononcé un mot, ni fait un geste. Hébété il considérait le sacrilège sans tenter d'opposer au jeune homme une résistance qui eût été vaine ; mais il souffrait comme un prêtre qui, bâillonné, assisterait impuissant à la violation du tabernacle de son église. Il ne comprenait pas les raisons cachées de la violente colère qui venait de bouleverser l'âme de son ami, il savait du reste que bête docile, il reviendrait tout à l'heure se remettre aux pieds de son dompteur.

Combien êtes-vous pauvres intoxiqués, qui, dans une heure de clairvoyance, avez vu votre déchéance et

vous êtes révoltés contre vous-même ; c'est que la drogue n'avait pas encore mis sur votre âme entièrement sa griffe puissante, mais c'est en vain que vous crierez au secours ; on ne taquine pas impunément le bambou ; on ne franchit qu'une fois la porte du *nirvana ;* fous ou imprudents qui avez voulu joindre une sensation curieuse à bien d'autres, il faut vous résoudre, l'opium est exclusif, il n'admet pas d'autres passions ; chez les hommes il annihile le sixième sens, aux femmes il enlève toute pudeur et, leur causant une excitation factice, les livre, femelles misérables, dans les bras du premier venu.

...On rit, on s'amuse autour du plateau, quelques-uns vous donnent la comédie de l'amour, on fume à peine. L'opium n'est là que comme un décor... Mais un beau jour vous vous apercevez que tous ces lazzis vous importunent, vous éprouvez le besoin de vous adonner plus religieusement à la drogue ; le plateau a grandi sur le lit de camp ; déjà le fumeur n'y touche

qu'avec respect. C'est en vain alors qu'il voudra fuir ; rivé à la même place il y vivra son rêve de doux nirvana, en attendant qu'un cauchemar l'en arrache pendant quelques heures pour lui permettre de goûter ensuite les joies sublimes du bienheureux repos.

...Que sont les bruits du monde dans cette période de divin assoupissement. Qu'importe la vie, ses heurts, et ses mille complications ridicules.

. . . .

De Maurezac se demande maintenant si c'est bien lui qui, sacrilège, a porté une main impie sur les objets de son culte. Bien humblement il demande pardon à Lauraine, et tandis que les boys enlèvent rapidement ces porcelaines brisées, il pleure doucement sur l'épaule de son ami.

Puis dans la fumerie réinstallée à la hâte il fume religieusement et longuement pour tenter d'excuser son crime et il promet son âme à la divinité qu'il a offensée ; il se consacre tout entier et à tout jamais. Semblable à ces hommes du monde qui désabusés cherchent

un dernier refuge dans le cloître, Raphaël s'élève tout de suite plus sublime qu'un prêtre grossier qui n'a pas approché la vie et dont le sacrifice est plus humble. Lauraine ne sera jamais qu'un pauvre bonhomme de fumeur, à qui la drogue aura confectionné sans doute une âme un peu supérieure, mais il ne saurait atteindre les extases d'un Maurezac qui offre au dieu opium sa belle intelligence, sa verte jeunesse, toutes ses forces vives.

Si le lendemain Raphaël pense encore à une certaine jeune fille qu'il a aimée, c'est déjà dans un rêve lointain; si, réveillé plus complètement, il songe un instant pouvoir unir ses deux passions, en jouant la comédie du repentir, il rira bientôt lui-même de cette pensée, et c'est presque avec joie qu'il se déchargera du fardeau d'amour et qu'il ira rendre sa parole à l'impie qui n'aurait jamais su partager son culte.

Les larmes de la jeune fille le toucheront bien un peu, mais très fière Mlle Renaud ne laisse pas deviner sa peine qui est profonde. Jamais elle n'avait

rêvé issue aussi lamentable à son cher amour ; et elle pleure autant sur son pouvoir qui n'a pas été assez fort pour endiguer le funeste penchant du jeune homme, que sur Raphaël même, qu'elle voit maintenant dégradé, bientôt abject.

Lui n'a qu'une hâte, terminer au plus tôt sa triste corvée et couper hardiment ce dernier lien qui le rattachait à la terre.

. . . .

Ce soir, ce seront ses noces solitaires et lugubres. Il sera seul dans la chambre fumerie, sans lumières avec sa petite lampe fumeuse, son bambou favori, ses aiguilles, son pot d'opium.

Il s'est consacré à la divinité et celle-ci généreuse ne tardera pas à lui faire connaître les suprêmes joies des grandes félicités nirvanesques.

Il songe qu'à la fin de l'été il quittera cet Hanoï trop brillant et trop tumultueux. A sa fumerie montent encore trop de bruits idolatres, le souffle de la ville est trop proche, et il rêve de retrouver le doux calme de la grande solitude de Ngha-lo où il a connu l'initia-

tion. Là-bas il n'aura plus le soir que le concert des grillons, la clarté amie de la lune, et si des étrangers viennent partager son lit de camp, ce seront de vieux mandarins, ignorants du présent, mais qui connaissent de si belles légendes et racontent de si extraordinaires histoires.

CHAPITRE II

Le martyre de Lannoy

De tous les quartiers européens d'Hanoï la rue de la Concession a seule gardé son cachet antique ; les bâtiments établis lors de la conquête ont conservé leur aspect primitif ; on lit sur les murs les inscriptions premières ; on se croirait encore à l'époque de la campagne : on rencontre successivement les anciens bureaux du gouvernement général, l'hôtel du général commandant supérieur, puis ce sont des maisons plus minables, bureaux annexes de l'intendance ; au tournant c'est l'ancien château d'eau ; enfin on aperçoit un grand bâtiment sévère. L'entrée en semble tout d'abord invisible, mais en faisant le tour on aperçoit tout de même une poterne basse, c'est le prélude du champ de repos, c'est l'hôpital auquel l'ancien

gouverneur de Lanessan a laissé son nom... c'est l'hôpital, dont bien souvent on ne franchit le seuil qu'une fois, c'est la demeure sinistre où la Mort règne en maîtresse, réclamant une victime quotidienne. Une odeur spéciale à base d'acide phénique remplit l'immeuse domaine, les fleurs qu'on y cultive pour égayer les tristes malades conservent ce relent ; et les jardins déserts, loin de parer l'hôpital, en augmentent la détresse.

Ici les classes sociales reparaissent; les malades sont catalogués en soldats, sous-officiers, officiers ou assimilés, et les pavillons de ces derniers étant situés au fond, ils doivent traverser tout d'abord les parties réservées aux subalternes et passer par de longs couloirs où s'empilent les malheureux qui crèvent de chaleur dans les salles empestées.

Rien n'est plus lugubre que le spectacle de ces pauvres êtres hâves dans leurs longues lévites salies : légionnaires anonymes qui conservent les traces de leur cruelle vie de misère; soldats de

la classe qui n'ont pu supporter le premier choc de la colonie, et l'infinité des victimes de l'avarie — le neuvième colonial se vantant de tenir à ce point de vue spécial la tête des régiments de France et d'outre-mer.

Ici l'armée a conservé tous ses droits, la suprématie du galon seule a de l'importance : tandis que de jeunes médecins « monogal » font le service d'internes ,les aides-majors de 1re classe et les majors de 2e classe se répartissent les soins, sous la haute direction d'un médecin à cinq galons qui représente l'autorité et la science suprême.

Lannoy entra à l'hôpital au mois de mars 1906.

Ce n'était pas de bonne volonté que le malheureux garçon allait subir le plus terrible des internements mais ses chefs pusillanimes s'étaient émus de ses manies, et ils pensaient user de bienveillance en lui faisant obtenir prématurément une retraite pour infirmités contractées au service.

Or il fallait que Lannoy acquît ses titres, c'est-à-dire qu'il passât un temps

assez long à l'hôpital, pour que les médecins, après l'avoir mis en observation, reconnaissent qu'il est incurable et le renvoient définitivement en France. En réalité, le corps médical n'observera rien du tout, sa décision est prise d'avance, conforme aux désirs de l'administration, mais la Règle sera observée.

Or ce séjour ne pouvait qu'aggraver le cas de Lannoy, qui avait lutté de toutes ses forces contre la volonté de son administration, et qui semblait, en cette occurence ,avoir retrouvé toute sa raison. Mais on l'avait menacé, s'il résistait, de le licencier purement et simplement, et il avait dû se résigner.

Il était un de ceux que la vue de la porte d'entrée de l'hôpital faisait frissonner d'horreur, et il n'avait jamais pu se décider à en franchir le seuil pour aller prendre des nouvelles d'un camarade ou suivre un enterrement.

Lorsqu'il fit timbrer au bureau sa feuille d'entrée, il trembla, comme si on lui signait son arrêt de mort, et ce fut à pas comptés qu'il gagna par les

allées désertes le pavillon qu'on lui avait désigné.

L'odeur qui le poursuivait depuis l'entrée, devint si forte au moment où il pénétra dans le bâtiment — étrange mélange de phénol, gaiacol et d'iodoforme — qu'il crut s'évanouir. Il était blême lorsqu'il parvint à la chambre n° 11 où on lui désigna le lit n° 23.

C'était une grande pièce carrée, qui avait un lit dans chaque coin et au milieu une table encombrée de journaux.

Lannoy jeta un regard circulaire. Il n'avait pas de chance, les trois autres lits étaient occupés, il aurait donc trois compagnons de chaînes. Mais ceux-ci ne s'étaient pas inquiétés du nouvel arrivant ; l'un d'eux avait bien poussé un grognement, bientôt il se replongeait dans la lecture d'un journal.

Au bout de cinq minutes un deuxième bougea ; il dit en ne s'adressant à personne :

— Ah misère, ils sont toujours pleins ici, je ne pourrai même pas avoir à moi une cuvette deux jours de suite.

Le lavabo sommaire contenait en effet deux cuvettes pour quatre.

Et ce fut là tout l'accueil des malades de la chambre 11 à leur nouveau camarade.

Lannoy restait hébêté sur son lit. Personne, ni infirmiers, ni boys ne s'occupaient de lui. Il était entré à neuf heures du matin ; la visite était terminée depuis une demi-heure ; il aurait jusqu'au soir pour tout spectacle la vue de trois malades qui se retournaient de temps en temps dans leur lit.

Un d'eux appela l'infirmier. Celui-ci étant occupé à l'autre extrémité de la salle, vint au bout d'un quart d'heure. Le malade voulait prendre un bain de siège. On apporta un paravent et un baquet. Il se leva en poussant des gémissements affreux ; il avait une cystite aiguë, il ne se déplaçait qu'avec les plus grandes douleurs.

Une heure après ce fut le tour de son voisin qui réclama la garde-robe ; on déplaça le paravent.

Lannoy demeurait toujours sur son lit, le regard vague. A onze heures on

vint l'avertir qu'il pouvait déjeuner. Comme il était classé parmi les valides, il avait la faveur de la salle à manger où se trouvaient déjà réunis trois malades à l'air singulièrement bien portant. C'étaient sans doute des candidats aux congés dits de convalescence, peut-être parce qu'ils sont généralement accordés à ceux qui n'ont jamais été malades.

Lannoy essaya d'avaler un peu de bouillon, mais à la première bouchée il eut une nausée, il lui semblait prendre une décoction d'iodoforme dissous dans de l'eau, l'odeur de pharmacie le poursuivait dans cette salle à manger qu'une mince cloison séparait à peine de la dernière chambre de malade. Il n'insista pas et il revint prendre sa faction sur son lit n° 23.

La longue après-midi ne fut agrémentée que par les appels du 21 qui réclamait constamment un bain de siège et le 22 qui voulait la garde-robe. Quant au 24 il se contentait de grogner de temps en temps. Personne ne s'occupait de Lannoy.

A quatre heures la course des infirmiers à travers les couloirs fut le signe que la contre-visite du Dr Vinet approchait.

Le Dr Vinet était Monsieur le Directeur de l'hôpital. Médecin à cinq galons, à la veille de la retraite, il était l'exacte représentation du fonctionnarisme militaire. Il n'avait de docteur que le titre, et il ne cachait pas que l'art médical lui importait peu ; mais c'était, paraît-il, un bon administrateur, et on avait compté sur lui pour rogner un régime qu'on estimait trop dispendieux.

Adieu le champagne et le madère réconfortants. M. le Dr Vinet les ignorait, il voulait de l'ordre et de l'économie. Mais ponctuel, comme tout bon militaire, il passait religieusement la visite de huit heures et la contre-visite de quatre heures.

C'était au reste un très brave homme, si on ne lui demandait pas de guérir ; mais il fallait se conformer au règlement scrongnieugnieu : l'électricité éteinte à neuf heures, n'est-ce pas ; tout le monde bien au lit. Il veillait lui-même

à la stricte observation du moindre détail.

Mais on l'entendait dans la pièce n° 10.

« Allons, cela va très bien... très bien. »

Et la bedaine imposante, le Dr Vinet entre dans la chambre 11. Il va au lit 21 où le malade lui dit que sa cystite lui cause des douleurs atroces. Mais le docteur ne l'entend pas.

« Allons, cela va très bien... très bien. »

Et il passe au 22 que l'on a purgé le matin.

« Ah, bien cela, dit le docteur. Il faut continuer. Cela va très bien. »

Le 24 lui répondant par un grognement, il n'insiste pas et il arrive à Lannoy.

Celui-ci, énervé par sa triste journée de solitude se précipite à ses pieds, s'écriant :

— Docteur, je vous en supplie, que je ne reste pas cinq minutes de plus ici, j'y mourrai.

Le Dr Vinet s'arrête étonné, et de-

mande la feuille d'entrée du malade. Sur celle-ci il lit « Accès de démence ».

— Allons, mon garçon, lui dit-il, ne vous frappez pas. Nous vous soignerons très bien. L'hôpital est une grande famille ; je suis votre père à tous. Et il murmure à l'oreille de l'infirmier.

« Donnez-lui une bonne dose de bromure. »

Et laissant Lannoy écroulé en pleurs, il s'en va avec son éternel'refrain.

« Allons, cela va très bien... très bien. »

Lannoy devait rester six semaines à l'hôpital. Pendant quarante-deux jours il fut l'anonyme 23 en compagnie des mêmes camarades aux 21, 22 et 24 ; on ne guérit pas vite à l'hôpital d'Hanoï ! Il avait appris que le 24 avait une adénite suppurée. Lorsqu'on lui changeait son pansement, ses perpétuels grognements sourds devenaient des grognements aigus.

Le 21, lorsqu'il était mieux portant, était un camarade acceptable, mais il était le plus souvent grincheux parce qu'il souffrait. Quant au 22, c'était la

terreur de la chambre : ancien sous-officier, nommé commis des postes après sa retraite, il avait conservé la basse grossièreté du régiment. Il était un des rares qui avait pu, en huit ans, au 9e colonial, échapper à l'avarie, et redevenu civil, il venait de lui payer son tribut. Aussi il ne décolérait pas et ses compagnons de chambre devaient subir ses bordées d'injures contre le sort.

Lannoy, qui partageait la cuvette de l'avarié, avait trouvé cette plaisanterie peu à son goût, et avait protesté, mais chaque fois qu'il se plaignait on se référait à sa feuille d'entrée et ses réclamations étaient classées sans suite.

Il fut livré aux différents médecins à deux galons qui l'auscultèrent et le réauscultèrent. On lui ordonna des douches, mais les salles d'hydrothérapie étant situées très loin, il prit froid en y allant et fit un gros rhume. On cessa les douches, mais comme il fallait trouver un traitement, un des médecins découvrit qu'il devait être constipé et le purgea à tour de bras ; il est vrai que son successeur pensa au contraire qu'il de

vait être dérangé et lui ordonna du bismuth.

Sur la feuille d'observations le concernant, le Dr Vinet avait résumé la scène du jour d'entrée en concluant « Démence caractérisée » et les jours suivants, on devait inscrire uniformément « Etat stationnaire ».

D'ailleurs, ne devenait-il pas complètement fou dans cet hôpital. Il eut fallu à un homme bien équilibré beaucoup de force de volonté pour se maîtriser pendant les longues journées que coupaient à peine des visites de médecins de plus en plus brèves.

Les seuls spectacles étaient des visions d'horreur. Par la fenêtre, Lannoy avait pu observer trois ou quatre enterrements également lugubres. C'est ainsi qu'une épidémie avait régné parmi les Européennes en couches, et deux avaient été emportées en 48 heures.

Dans une chambre voisine, il assista à l'agonie terrible d'un opiumane qui, depuis huit jours, ne pouvait même plus avaler une goutte d'eau et qui mourut au milieu de souffrances atro-

ces. Il vit le court supplice d'un jeune fonctionnaire qui, entré à l'hôpital à cinq heures du soir, souffrant d'une crise fort grave d'appendicite, fut laissé seul dans une chambre sans aucun soin, l'heure de la visite étant passée, et qui expira le lendemain matin sans avoir été soigné par aucun médecin. Il vit entrer à l'hôpital son ami Camuzac, qui avait un abcès au foie, et qui souffrit le martyre, car on lui fit inutilement pendant huit jours plusieurs ponctions, alors que d'avance les médecins étaient certains d'être obligés de l'opérer.

Une nuit, il fut réveillé par les hurlements d'un voisin. Celui-ci, en observation pour alcoolisme, avait une crise de *delirium tremens :* il était depuis un mois en traitement, quand on le renvoyait à son administration ; celle-ci le retournait à l'hôpital, on l'y gardait donc *sine die*, mais on le laissait libre dans la journée, et il en profitait pour aller s'enivrer en ville.

Bref les macabres distractions de l'hôpital contribuèrent à détraquer complètement le malheureux Lannoy,

et comme le Dr Vinet ne faisait plus attention à lui, il fut pris de fureur contre le médecin en chef. Lors d'une visite matinale, il se précipita sur lui et déchira son tablier.

On le mit au cabanon, sorte de cage exposée au public, dans laquelle les pauvres fous enfermées deviennent bientôt enragés s'ils ne l'étaient déjà. Lannoy exhala sa colère pendant quelques heures, mais il comprit qu'il aurait intérêt à se montrer résigné, et en effet, on le délivra trois jours après.

Cet incident eut d'ailleurs l'avantage d'abréger son martyre. Son cas était clair maintenant, les observations suffisantes, et on put le faire comparaître devant le Conseil de santé ; réunion solennelle de hautes sommités galonnées, sinon scientifiques, et qui tient ses séances pour la forme.

Il fut reconnu que Lannoy avait acquis des droits à une pension de retraite pour infirmité, et c'est ainsi que l'Administration le renvoyait généreusement dans ses foyers, en lui accordant une pension annuelle de 900 fr. Il

est vrai qu'il était en même temps gratifié d'un superbe titre du Conseil de santé, qui le déclarait fou, et qu'il devenait ainsi incapable de gagner sa vie par ailleurs !

Il était déclaré fou, ce pauvre jeune homme qui n'avait eu au Tonkin qu'un peu d'anémie cérébrale qu'il guérira bientôt sous le beau climat de France.

Mais toute sa vie il sera une triste épave des colonies, les portes se fermeront devant lui, il est fou ! Il est chassé de l'Administration comme un voleur. Il est condamné à mourir de faim avec 75 francs par mois.

. . . .

En attendant, on va l'embarquer pour la France par le courrier et ce jour de joie pour tous les partants est pour lui une cérémonie de deuil qu'égaiera la seule pensée d'avoir échappé à l'hôpital maudit.

. . . .

La gare d'Hanoï est, au moment de ces départs, remplie d'une foule bruyante. Les heureux veinards qui vont, pendant quelques mois, revoir la

métropole, ont convoqué le ban et l'arrière-ban de leurs amis, et peu généreux pour ceux qui restent, ils ne ménagent pas les signes extérieurs de leur joie.

On se réunit par petits groupes sur le quai, mais bientôt l'assistance est nombreuse, tout Hanoï est là, chacun connaissant bien au moins un des partants, tout ce monde rit, fait un bruit assourdissant ; les employés courent ahuris tandis que s'amoncellent les immenses malles, les caisses et les chaises-longues encombrantes...

Cette dame emporte un beau chat siamois, et elle a beaucoup de mal pour que les employés ne maltraitent pas la caisse où git le précieux animal... Ce petit garçon tient essentiellement à emmener deux singes, tout mignons, mais très tapageurs... Les boys fidèles accompagnent leurs maîtres jusqu'à la gare ; ils sont surchargés de paquets ; ils paraissent très affectés...

Mais voilà tout le monde casé. L'heure approche ; on s'embrasse, les dames pleurent, les hommes sont émus, la

foule de ceux qui restent ont des yeux brillants d'envie.

... Un coup de sifflet. Le train s'ébranle. Des centaines de bras s'agitent.

Adieu... Adieu...

. . . .

Aucun camarade n'a accompagné Lannoy à la gare. Les membres de sa popote eux-mêmes n'y étaient pas. Camuzac est à l'hôpital, Valdieu ne quitte plus le jeu, Laniel a dû s'attarder dans son taudis de la rue des Pipes. Ses collègues ne devaient pas savoir sans doute qu'il partait.

. . . .

Il considère tristement l'amoncellement des toits de cet Hanoï qu'il aimait bien, lui, et qu'il ne verra plus. Le train va lentement au-dessus des maisons ; voici l'avenue Puginier, le carrefour de la rue de la Soie, encore quelque cent mètres et la locomotive s'engage sur le pont Doumer. Hanoï est passé ; on apercevra encore pendant quelques secondes la ligne des quais, puis ce sera le spectacle uniforme des monotones ri-

zières, jusqu'à Haïphong, la ville sœur, où l'on prend le bateau.

Dans le train règne une joie débordante. Lannoy, seul dans son compartiment, pleure silencieusement.

CHAPITRE III

La suprême partie

En France, on peut se payer le luxe de n'être ni fonctionnaire, ni employé de commerce, sans pour cela être rangé parmi les déclassés ; à Hanoï, si vous déclarez que vous n'appartenez pas aux Services Civils, aux Douanes et Régies, aux Travaux publics, au Trésor, à la Poste, que vous n'êtes employé ni à la Banque, ni à l'U.C.I. (lisez Union commerciale indo-chinoise), ou autre maison semblable, on vous regardera de travers, et on aura raison . il y a beaucoup de chances que vous soyez un rastaquouère, et de la pire espèce, le rasta cosmopolite, épave d'Europe.

La différence entre les fonctionnaires et les employés de commerce, c'est que les seconds travaillent tandis que les premiers ne font rien, et tous gagnent,

en moyenne, à peu près autant d'argent, d'où un grand avantage à être rangé dans la première catégorie.

Le fonctionnaire sort à 4 heures et demie du bureau où, avec ses camarades il s'est contenté d'échanger les éternelles réflexions sur le prix de la vie, la chaleur et l'ennui, puis il s'en va, pimpant dans son tilbury, au tour d'inspection, à moins qu'il ne préfère jouer sur les cours du Tennis-Club.

A sept heures, quand il remontera la rue Paul-Bert, il regardera avec un sourire plein de satisfaction le jeune employé de commerce sortir affairé de sa maison, après une dure journée de rude labeur. Celui-ci ne connaît pas les douceurs de la raquette ou de la promenade ; après son travail, il n'a plus qu'à dîner et à se coucher. Mais pourquoi aussi n'est-il pas venu en Indo-Chine les poches bourrées de lettres de recommandation. Le pauvre, il s'est imaginé que sous d'autres latitudes les mœurs étaient différentes de ce qu'elles sont en France ! S'il avait été fils ou neveu de député, il eût été un excellent

administrateur, s'il n'était que cousin, il aurait fait un douanier de premier ordre ; il n'a que sa bonne volonté, il devra la mettre à l'épreuve d'un patron grincheux, qui le rejettera sur le pavé pour une mauvaise querelle.

Au milieu de ce monde uniforme, les rastas apportent la note bigarrée.

Quels sont-ils et quel titre peut-on leur donner officiellement ? C'est assez difficile ; les plus respectables, ceux qui ont un casier judiciaire presque indemne, ont parfois été fonctionnaires ou colons. Révoqués ou ne possédant plus un lopin de terre, ils sont néanmoins rivés à la colonie, où ils exercent le métier d'écumeurs. Officiellement ils s'intitulent toujours colons, du moins, ils parlent de leur concession. Lorsqu'ils vont visiter les villes de l'intérieur où dorment les économies des gardes-principaux et des douaniers, ils racontent qu'ils sont allés voir leurs rizières.

Ils achètent aussi du paddy.

— Mon cher, une affaire superbe. » Et ils vous tirent par le bouton de votre veston pour vous raconter cela.

C'est étonnant, si on les écoutait, ce qu'il s'achèterait de paddy sur la surface du Tonkin.

Ce sont eux qui monopolisent le caoutchouc du Laos, l'étain et l'opium du Yunnan. Ils auront toujours une douzaine de chevaux merveilleux, une cargaison d'étain à vous proposer, une affaire superbe de transport à monter. Ils ont de l'opium à des prix extraordinaires de bon marché, mais ils se garderaient bien de prendre part à une adjudication de la Régie ; on leur demanderait peut-être une caution de mille piastres.

Ils attendent le bon petit jeune homme, qui a fait des bêtises en France, et que la famille expédie en consommation en Indo-Chine avec une centaine de mille francs à faire valoir. Ah, ils lui font des promesses mirifiques : « Une affaire superbe, mon cher, du 60 %, pas moins. » En effet, en deux ans ils ont croqué le saint frusquin du bon petit jeune homme, qui s'en retourne repenti et l'oreille basse.

Mais ces occasions-là ne se présen-

tent pas tous les jours et il faut occuper le temps. C'est alors qu'ils organisent des tripots où la masse des petits pontes leur fournira les subsides indispensables pour mener la vie courante.

Ils ne trichent pas toujours parce que les Grecs purs et simples sont assez vite démasqués.

On cite bien le cas de l'un d'entre eux qui, un jour au Métropole, fut surpris avec une portée de cartes dans la main ; cela jeta un froid pendant quelques semaines, mais notre homme put, après un délai moral, s'asseoir à nouveau à une table de jeu.

On parle aussi de quatre Corses qui trichaient au poker, ce qui faisait des parties très drôles. Mais malheur au naïf qui, descendant de la brousse avec de bonnes économies, tombait sur la bande noire. On citait ainsi maints broussailleux qui, sur le point de partir en France, nantis de quelques milliers de piastres durement amassées, s'étaient arrêtés un jour de trop à Hanoï et qui, au lieu de la métropole, avaient dû rejoindre leurs postes, jurant, mais un

peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus.

On racontait, par contre, le cas de ce très mince fonctionnaire qui avait réussi, en deux ans, à amasser soixante mille piastres, et était parti définitivement, emportant son secret du poker d'as, fait si habilement, que personne n'avait jamais pu le pincer.

On citait... mais on n'en finirait jamais avec toutes ces aventures de jeu, échos des tapis verts tonkinois. La dixième partie de toutes ces histoires universellement connues devrait empêcher le joueur honnête de toucher la moindre carte, mais l'homme est faible, et on s'ennuie tellement au Tonkin.

Il arrive souvent d'ailleurs que les parties sont honnêtes, mais que peut faire le malheureux petit joueur contre le professionnel scrutateur d'âmes autant que de porte-monnaies. Il sera vaincu le joueur qui croira bon de payer ses différences, tandis que ses débiteurs souvent se contenteront de belles promesses. Il n'est pas rare de voir à Hanoï des pontes qui n'ont pas dix pias-

tres sur eux proposer une partie de poker à vingt piastres la relance. Que risquent-ils, on ne paye qu'en sortant ?

Il n'y a pas de cagnotte, peut-être, mais le gargotier en tient lieu. On joue au café généralement ; les consommations valent très cher, on mange et on boit beaucoup pendant une nuit passée au jeu. A l'aube, l'heureux gagnant est trop content de donner au boy les 30 ou 40 piastres demandées. Or, le boy y trouve son compte, le patron de l'hôtel aussi et le plus amusant, c'est que le gagnant n'a le plus souvent recueilli que des bouts de papier avec « Bon pour cent piastres. » Oh ! les bons billets ! Si bien qu'il en est encore du prix des consommations.

. . . .

Gaston Valdieu n'avait jamais touché une carte avant de venir en Indo-Chine. Il était à cette époque — au commencement de 1903 — le type du brave jeune homme de bonne famille, quartier Saint-Sulpice, deux siècles de traditions cléricales !

Son père était ingénieur en chef des

ponts-et-chaussées, il gagnait bien vingt mille francs par an, mais il avait eu quatre filles et cinq fils. Dieu protège les nombreuses familles ! Heureusement aucune fête, aucune distraction, n'éparpillaient les ressources du budget, juste le dîner du jeudi soir pour M. le premier vicaire de la paroisse ; aussi les neuf enfants avaient pu recevoir une bonne éducation, les filles au couvent de Sion, les fils chez ces « bons Pères ». L'ainée était religieuse, un des fils missionnaire apostolique, un autre officier.

Gaston était le dernier des enfants, le plus chétif et le plus mignon ; aussi la dureté paternelle, de tradition dans une famille aussi rigoriste, s'était-elle un peu adoucie à son égard ; il avait pu ainsi obtenir de ne pas préparer Polytechnique et de faire son droit. Il est vrai que l'autorisation lui fut donnée seulement pour les cours de la Faculté catholique de la rue de Vaugirard ; et le malheureux Gaston, qui connaissait comme suprême faveur de rentrer le

soir à dix heures, ignora tout de la vie d'étudiant.

Mais ce servage lui pesait. Aussi entrevit-il dans le départ aux colonies le seul moyen de se libérer. Son service militaire accompli, sa licence en droit en poche, il manifesta à son père son désir de liberté. Ce fut un orage épouvantable : le père cria, tempêta, au mépris de la modération chrétienne, maudissant le fils ingrat qui voulait s'expatrier pour « se livrer à la débauche », disait-il.

Gaston laissa passer l'orage, et il parut renoncer à son projet ; mais, au bout de quelques semaines, il trouva un de ses camarades de collège qui le nantit de lettres de recommandation pour quelques hautes personnalités de l'Indo-Chine et lui prêta les mille francs nécessaires ou voyage; si bien que Gaston, parti soi-disant pour passer quelques jours à la campagne chez cet ami, en réalité alla s'embarquer à Marseille sur le paquebot en partance pour l'Indo-Chine. Ce fut seulement de Port-Saïd qu'il adressa à son père une lettre

d'excuses à laquelle il ne devait d'ailleurs jamais recevoir de réponse. Mais sa mère lui pardonna, et elle lui écrivit en cachette de longues lettres ; en même temps elle prit soin de le recommander à son fils ainé qui était missionnaire au Tonkin ; elle ne se doutait pas que les distances là-bas sont d'un point à un autre souvent aussi éloignées que de la métropole à la colonie. Le père Valdieu, perdu au fond de la province de Hagiang ne pouvait avoir avec son frère que des relations très vagues.

A son arrivée au Tonkin, Gaston avait pu dans les 24 heures être nommé, grâce aux lettres de recommandation, commis des Douanes et Régies, à la solde de 5.000 francs. Ce chiffre l'émerveilla, lui qui n'avait jamais eu en poche que les 50 centimes paternels versés chaque dimanche après la messe, et qui devaient faire toute la semaine. Il fut au comble de la joie lorsque, quelques semaines après, son directeur général qui, dès le premier jour, avait été frappé de sa bonne mine, le choisit comme secrétaire particulier, poste qui

doublait presque sa solde et n'exigeait de lui qu'un travail agréable. Il était chargé notamment de tenir la caisse des fonds spéciaux, mission de confiance puisqu'on ne la vérifiait jamais et qu'elle échappait aux redoutables règles de la comptabilité publique.

Dans ces conditions, Gaston jouissait d'une grosse solde et ignorant la valeur de l'argent, était une proie toute désignée pour les femmes et le jeu ; ce fut cette dernière passion qui l'emporta.

Il s'était naturellement trouvé de bons amis pour l'initier aux mystères du baccara et du poker ; et vraiment Gaston n'aurait pu dire comment il s'était trouvé un beau soir engagé dans une grosse partie qui lui avait du reste, malgré son ignorance des mille subtilités du poker, rapporté plusieurs centaines de piastres ; la force brutale de son jeu s'étant imposée.

Certes, Gaston ne pouvait être considéré comme un bon client par les joueurs sérieux — il ne disposait pas d'assez d'argent pour cela — mais au besoin il pouvait tenir le rôle d'utilité.

Les pokéristes émérites d'Hanoï étaient principalement Serrurier, l'administrateur ; Maignan, un commis des Travaux publics qui devait avoir des ressources cachées car il perdait parfois avec un sourire indéfinissable plusieurs milliers de piastres qu'il apportait régulièrement le lendemain sans même passer par la Banque ; Perrier, jeune homme fort gentil, très bien élevé, mais dont l'existence était un problème ; enfin deux commerçants, MM. Maurice et Maindron, qui réalisaient dans leur maison de gros bénéfices versés régulièrement sur le tapis vert. On procédait par élimination : Maignan râflait Maurice et Maindron, mais se faisait dépouiller en dernier ressort par les maîtres Perrier et Serrurier.

Il fallait un quatrième dans chacune de ces parties : c'est le rôle qui échouait à Valdieu, jouant au hasard des rencontres avec les premiers ou les seconds, mais sa veine du début n'avait pas persisté et s'il lui arrivait encore de gagner dans la partie avec les élèves,

par contre il perdait infailliblement avec les maîtres.

Il connut les mille affres de l'homme endetté : les billets chez le shetty — le noir usurier plus terrible que les plus haineux Shylock d'Europe — ; les tapages honteux et les compromissions déshonorantes. Les oppositions sur sa solde s'accumulaient ; il en avait pour dix ans avant de pouvoir liquider celles qui représentaient les dettes d'une année courante, non compris des petites notes impayées d'un montant ridicule, mais qu'il ne pouvait solder. A son bureau c'était un défilé interminable de boys encaisseurs qui patients, attendaient plus de deux heures bien que Gaston leur eut fait dire par le planton qu'il n'était pas là.

C'est ainsi que tiraillé sans cesse par des questions pécuniaires Valdieu passa ses deux premières années de Tonkin.

Sa situation à Hanoï était devenue impossible, et il aurait du finalement demander son envoi dans l'intérieur si un beau jour Maignan, qu'il connais-

sait fort peu, ne lui avait proposé à brûle-pourpoint de lui avancer les quelques milliers de piastres qui lui étaient nécessaires pour se libérer chez le shetty et payer ses notes en ville. Valdieu ne se demanda pas un seul instant comment un petit employé comme lui pouvait disposer d'une si grosse somme, et il accepta. C'était si facile d'en avoir fini de tous les soucis pour quelques bouts de papier qu'il remit à Maignan.

Lorsqu'il reçut son premier mois complet, il eut une lueur de bon sens et il se promit de ne plus toucher une carte, mais le soir même il rencontrait Maignan qui lui proposa une petite partie.

Comment refuser à un homme qui vient, de gaieté de cœur, de vous avancer 5.000 piastres.

« Et puis, lui dit son prêteur, c'est le seul moyen de vous refaire, maintenant vous allez vous sentir libéré, vous serez plus maître de vous et en huit jours vous pouvez gagner de quoi me rembourser mes billets ».

Ils jouèrent avec Serrurier et Perrier. Ce fut une partie terrible. Gaston, en confiance, avait, au bout d'une demi-heure, gagné huit cents piastres. Mais subitement sa veine tourna, et il passa par la plus noire série de guignes qu'il eut jamais rencontrées, il resta près d'une heure sans voir aucun jeu ; et lorsqu'enfin il put monter quelques brelans ou des *full*, il rencontra des *flush* ou des carrés chez ses adversaires. Fait presque unique dans les annales du poker à travers le monde entier ; ayant en mains un *flush séquance* au roi, il perdit contre un *flush séquance* à l'as. Ce coup lui coûta trois mille piastres et à partir de ce moment il fut véritablement fou, les centaines et les milliers de piastres n'avaient plus pour lui que la valeur des jetons d'os qui les représentaient, et lorsqu'ils quittèrent la table de jeu à six heures du matin, Gaston perdait quarante mille piastres; Maignan n'avait pas été du reste plus heureux, il en perdait vingt mille. Serrurier et Perrier se partageaient ces dépouilles,

Gaston rentra chez lui, inconscient, avec une violente migraine qui le tint couché toute la journée. Lorsqu'il se leva le lendemain il était encore tout hébété, comme au sortir d'un cauchemar et il se demandait s'il n'avait pas rêvé la folle partie de la veille.

Une plus terrible nouvelle l'attendait au bureau où des camarades lui annoncèrent que Maignan s'était enfui avec ce qui restait de la caisse des Travaux publics, dans laquelle il puisait à belles mains depuis plusieurs années. Le déficit laissé s'élevait à 80.000 piastres. Une heure après, Gaston recevait le petit mot suivant :

Cher Monsieur,

Je suis tout à fait désolé de venir vous importuner au moment où comme moi, vous devez être sous le coup de l'émotion causée par le départ de M. Maignan. Mais ce dernier était venu me trouver hier, et pour se libérer d'une partie de sa dette, il m'a endossé des billets que vous lui aviez consentis pour la somme de cinq mille piastres, qui,

ajoutées aux quarante mille que vous avez perdues l'autre soir, font un total de quarante-cinq mille piastres que vous vous trouvez me devoir. Je vous serais reconnaissant de me faire connaître à quelle époque vous pourrez me rembourser.

SERRURIER.

Gaston fut atterré. Faute de trouver une explication suffisante il négligea de répondre immédiatement à cette lettre, mais il conçut en un moment une résolution effroyable : il prendrait dans son coffre-fort les dix mille piastres représentant les fonds spéciaux de l'Administration qu'il avait touchés quelques jours auparavant, et il tenterait avec cette somme de gagner le montant de sa dette, s'il perdait il se suiciderait. Il y avait précisément, le 25 avril 1906, bal à la Philarmonique, et quelquefois on y jouait très gros jeu.

Le soir donc, rasé de frais, très élégant dans son frac neuf, Valdieu faisait son entrée au bal. Les yeux dilatés par la fièvre, il était vraiment beau, et les jeunes filles ne pouvaient s'empêcher de

se retourner pour le contempler avec admiration.

Mais lui, il ne faisait attention à aucune d'entre elles, il tâtait dans la poche de son habit les liasses de billets de cent piastres et instinctivement sa main se portait plus bas à la petite poche spéciale dans laquelle il touchait le révolver ; et au froid de l'acier il frissonna ; peut-être dans une heure il ne serait plus qu'un cadavre.

Il se domina pourtant, et ce fut le front haut, l'air presque calme qu'il pénétra dans la salle de jeu.

Les joueurs déjà nombreux le regardèrent avec curiosité ; on savait vaguement qu'il s'était compromis avec Maignan, et la fuite de celui-ci faisait naturellement les frais de la conversation.

Mais comme le jeune homme s'asseyait et installait devant lui un premier paquet de dix billets, un sourire de confiance se manifesta dans l'assistance. Seul Serrurier regarda durement Gaston et celui-ci rougit légèrement.

La partie de chemin de fer, commen-

cée avant l'arrivée de Valdieu, continua. Bientôt la main vint à Gaston.

« Je fais cent piastres, dit-il d'un ton bref ».

On n'était pas habitué à voir partir d'une mise initiale aussi forte. Aussi les joueurs demeuraient indécis.

« Allons je fais cent piastres, répéta Valdieu. »

Son voisin se décida à tenir le coup qu'il perdit. Gaston gagna encore les coups de 200, 400, 800 et 1600 piastres. Les pontes suivaient maintenant son emballement.

Un bon joueur aurait dû se contenter de ce bénéfice.

Gaston annonça : « Il y a 3.200 piastres », bien persuadé que personne ne le suivrait pour la totalité.

Mais Serrurier annonça aussitôt « Je tiens. » Gaston eut une seconde d'hésitation, puis haussant les épaules, il donna les cartes. Il n'avait pas plutôt annoncé « J'en donne » que son adversaire déclara le fatal Huit.

Deux fois encore Gaston eut la chance d'avoir plusieurs coups de gain,

mais il s'entêta, et ce fut Serrurier qui encaissa encore le total.

Il dut entamer une seconde liasse de billets. Ce fut le commencement de la débâcle et il ne lui fallut pas plus d'une heure pour arriver aux derniers cent piastres. Les joueurs alléchés par ces beaux billets tout neufs, dont Valdieu paraissait avoir découvert une mine inépuisable, avaient bientôt tous joué gros jeu, et chacun avait un bénéfice appréciable.

Gaston tenait son dernier billet. Une fois encore la série lui était favorable, et il venait même de réussir le coup de 3.200 contre Serrurier. Cela ne lui suffisait pas. Il annonça « Il y a 6.400 » « Je tiens » dit tranquillement son adversaire. Gaston perdit. Il ne pâlit même pas et fouilla dans sa poche. Les joueurs amusés croyant qu'il allait sortir de nouveaux billets le regardaient. Mais cette fois c'est son revolver que Valdieu avait pris, et avant que personne ait eu le temps d'intervenir, il avait appuyé le canon sur sa tempe et pressé la gâchette.

Il tomba mort sur la table de jeu, une large tache de sang rougit les cartes éparpillées et les billets de banque que Serrurier n'avait pas eu le temps de ramasser.

Aussitôt la salle de jeu fut envahie, le coup de feu avait été entendu dans tout le bal, danseurs et danseuses accouraient.

Gaston, couché sur la table, avait les yeux grands ouverts, on y lisait la terreur qu'il avait dû éprouver dans les quelques secondes du drame.

C'était fini maintenant, la fête était gâchée, tout le monde partit bien vite personne ne voulut se dévouer pour la pénible corvée d'emporter le cadavre qui fut laissé aux mains des boys.

. . . .

Le père Valdieu, au fond de sa province, avait été mis au courant des frasques de son frère ; il lui avait écrit pour lui faire des remontrances, mais Gaston ne lui avait même pas répondu; aussi se proposait-il de descendre à Hanoï pour constater *de visu* la situation ; mais sa résolution avait été longtemps

différée ; il ne trouvait pas en effet de remplaçant ; enfin il put au mois d'avril 1906 mettre son projet à exécution. Il arriva précisément à Hanoï le 25 de ce mois ; le crachin persistant rendait la température très désagréable ; tout grelottant de la fièvre qui ne le quittait plus depuis son exil à Hagiang le père Valdieu pouvait à peine marcher.

Il avait bien annoncé son arrivée, mais il ne fut pas étonné, connaissant l'insouciance de Gaston, de ne pas le trouver au débarcadère de la chaloupe. Il monta dans un sordide pousse en bois qui le mena avenue Carnot. Il était près d'une heure du matin et il lui fallut un grand moment pour se faire ouvrir la porte de la maison par les boys tandis que les aboiements des chiens résonnaient lugubrement dans la nuit. Cependant Camuzac et Laniel, réveillés par le bruit se montrèrent, mais ils eurent quelque mal à comprendre que la lugubre apparition de ce prêtre hâve et frissonnant représentait le frère de leur ami Valdieu. Ce dernier, honteux sans doute de ce qu'il

considérait comme une tare familiale, n'avait jamais avoué le missionnaire. Camuzac et Laniel le reçurent néanmoins avec empressement, ils le menèrent à l'appartement de Gaston qu'ils trouvèrent vide ; mais Laniel se rappela soudain que leur ami les avait prévenus qu'il irait le soir à la Philharmonique ; aussi malgré les protestations du missionnaire ils voulurent attendre son retour avec lui.

Et bientôt, quoique le père Valdieu n'eut fait à ce sujet que de discrètes allusions, ils en vinrent à causer de la situation obérée du jeune homme. Camuzac et Laniel lui exprimèrent les craintes plus particulières que Gaston leur inspirait depuis quelques jours, malgré son mutisme, ils se doutaient qu'un fait plus grave avait dû se passer.

Or soudain ils entendirent des bruits de voix et les pas de courses des boys.

Camuzac alla voir, mais aussitôt il poussa un grand cri : à la lueur des torches il avait aperçu le cadavre de Gaston que les Annamites transpor-

taient. Déjà ils pénétraient dans la maison; Camuzac se précipita pour entraîner le missionnaire et lui cacher ce triste spectacle. Il était trop tard, ce dernier avait tout vu et il courut embrasser le corps du malheureux Gaston, lui prodiguant les larmes du frère avant de lui infliger les prières du prêtre.

CHAPITRE IV

Le triomphe de Mimi

Lorsque de Maurezac avait reçu la lettre de Cerny lui contant sa triste visite chez la mère de Dorval, il songea, lui aussi, que ce serait une bonne action que d'arracher ce pauvre garçon à sa vie honteuse et il résolut de s'appliquer à cette tâche.

Il n'avait fait qu'entrevoir de loin en loin le jeune homme, et celui-ci s'était empressé de le saluer, tout en feignant de paraître très pressé, ce qui lui évitait des explications difficiles. Pierre ne voyait plus aucun de ses anciens amis et partageait presque exclusivement son temps entre le bureau et son *home*. C'est donc chez lui que Raphaël résolut d'aller le retrouver, sans le prévenir de peur de se voir opposer un vain prétexte. Par Laniel, toujours

bien informé, il apprit que Pierre habitait maintenant au n° 50 de la rue des Voiles.

Le temps des folles dépenses était passé. Dorval, pressé par ses créanciers, avait trouvé fermé tout nouveau crédit, il avait dû nécessairement ralentir son train de maison. Il avait averti tout doucement Mimi, qui, se trouvant par hasard de bonne humeur, n'avait pas soulevé de protestations, et ils avaient convenu ensemble d'abandonner leur joli petit nid de la rue de la Mission, pour habiter une maison en quartier annamite, plus conforme à leurs véritables ressources.

La population européenne d'Hanoï s'est considérablement accrue en ces dernières années, et on a dû prévoir des logis pour les bourses les plus modestes. Ce sont de grandes demeures divisées en petites loggia incommodes, dénommées compartiments, ou bien de très petites maisons à l'aspect délabré, situées entre des cainhas annamites. Ces habitations infâmes, sièges de la peste et du choléra, sont d'ailleurs

louées relativement très cher : ceux qui les ont fait construire à bon compte avec des matériaux de rebut les revendent avantageusement à des spéculateurs éhontés qui tirent 20 ou 25 0/0 de leurs capitaux ainsi engagés.

Rien n'est plus triste, lorsqu'au retour de la promenade, utilisant une de ces voies transversales, on aperçoit de pauvres ménages prenant l'air sur le trottoir, tandis que par la fenêtre ouverte on découvre leur mobilier misérable, et la table parée d'une vaisselle bigarrée. Il y a maintenant au Tonkin un prolétariat européen !...

La rue des Voiles, où Dorval avait élu domicile, était certainement une des moins lugubres de ces rues mixtes, c'était même la seule pittoresque.

C'est la voie la plus commerçante, on y rencontre de nombreux restaurants chinois qui paraissent presque propres dans cette cité de la puanteur et de la saleté. De curieuses devantures débordent sous des monceaux de patisseries bizarres, de broches d'insectes inconnus, des mélanges les plus hétéroelites

de sucreries et de pâtes aux noms barbares. Des marchands ambulants d'un coup d'œil si amusant avec leurs deux grands paniers qu'ils supportent avec un bâton posé sur l'épaule, les vendeurs de soupes chinoises avec leur fourneau mobile, la nüée des mendiants et des coolies qui représentent les éternels badauds, le diseur de bonne aventure, le coiffeur en plein air, le nettoyeur d'oreilles, tout ce monde qui psalmodie des cris ou des appels différents, fait un tapage assourdissant, mais vraiment curieux. Il y a même de riches marchands chinois qui se tiennent graves dans leurs boutiques à l'aspect uniforme ; il paraît au premier abord qu'ils vendent uniquement des lampes avec suspension et des parapluies ; ces deux articles encombrants, si chers aux Annamites, sont en effet la vente courante ; mais dans l'arrière boutique on trouve des bronzes, des ivoires, des broderies de toute beauté. Les Européens visitent régulièrement les différents marchands en curieux, mais ils se laissent souvent tenter par·

le chinois habile et rusé qui a bien vite deviné l'objet convoité.

Le soir la rue des Voiles conserve toute son animation; elle est proche des principaux théâtres indigènes et on sait qu'Annamites et Chinois sont également friands de spectacles. Aussi on y rencontre encore des marchands de graines diverses, et des débitants de boissons ambulants qui transportent de drôles petits comptoirs.

Ce spectacle amusait énormément de Maurezac, chaque fois qu'il rôdait dans ce quartier, mais il se rappela qu'en ce jour il n'y était pas venu par simple distraction. Il découvrit bientôt le n° 50 de la rue des Voiles et il entra délibérément chez Dorval. Il aperçut le jeune homme couché sur une chaise longue et il entrevit une envolée de jupes qui lui signifiait que la douce compagne avait fui à son approche.

— Je ne veux pas vous déranger, mon cher, s'empressa-t-il de dire, je me promenais dans cette voie si pittoresque, quand je me suis rappelé que vous l'habitiez, j'ai pensé venir vous

surprendre. Savez-vous que vous vous faites rarissime. Toujours le parfait amour, comme je vois.

— Je suis moi-même enchanté, croyez-le bien dit Pierre anxieux, mais je suis si peu habitué à recevoir des visites.

Cependant Raphaël, ennemi de toute précaution oratoire entama immédiatement le sujet qui l'intéressait, et il montra à Pierre la lettre de Cerny..

Celui-ci rougit fortement, il parut même ému, mais il dit bientôt.

— Ce brave Cerny a exagéré et je suis, je pense, le meilleur juge dans la question, ma mère ne manque de rien. Je reconnais que j'ai été peu sage à un moment donné et que j'ai dépensé plus que mon maigre budget, mais vous voyez comment je vis maintenant, je répare ces jours de folie.

Je sais qu'on veut que je quitte mon amie — il ne disait plus ma co ou ma métisse — ; au secrétariat général on me fait des histoires insensées à ce sujet ; je me doute en même temps des médisances qu'on a dû raconter à ma

mère, car elle m'écrit des lettres stupides, pleines de reproches, sans queue ni tête ; tout cela finira par m'exaspérer. Mon amie a été admirable de dévouement lorsque je lui ai demandé de restreindre nos dépenses, ce n'est pas moi qui l'abandonnerai.

Son ton n'admettait pas de réplique; aussi Raphaël crut inutile d'insister et il prit congé de Dorval en le priant de ne voir dans sa démarche qu'une marque de sollicitude.

Dès qu'il fut parti, Mimi, qui était aux aguets, se précipita dans les bras de Pierre en lui disant : « Comme tu es bon et comme je t'aime. Tu vois, il ne faut jamais revoir ce vilain Maurezac et Cerny que je déteste. »

Pierre qui, au fond, avait été plus ému qu'il n'avait voulu le paraître, oublia donc bien vite dans les bras qui l'enlaçaient une vision qui l'avait affligé un moment, et ce soir là encore l'amour devait compenser ses chagrins, étouffer ses remords et lui faire oublier sa honte.

Ah! certes la vie n'était pas gaie pour

lui en dehors de quelques mouvements spontanés d'affection de la part de Mimi, suivis de longues périodes de bouderies inexplicables.

Comme il l'avait confessé à de Maurezac, sa liaison lui valait plus d'un ennui, et dans son administration même on lui faisait une guerre incessante. On est généralement très large au sujet des relations entre fonctionnaires et petites épouses,en raison du peu d'importance que les intéressés y attachent eux-mêmes. Mais le cas de Dorval était particulier, il sortait avec sa dulcinée, il avait même été au théâtre avec elle, bref il se compromettait. Aussi quelques jours après la visite de Maurezac, le directeur du service administratif fit appeler Pierre à son bureau et dans un long discours, quelque peu amphigourique, il lui laissa entendre que s'il ne mettait pas fin au scandale, il serait déplacé.

Pierre ne savait à quoi se résoudre, envisageant toutes les solutions possibles, et n'en repoussant de prime abord qu'une seule, la plus raisonnable, qui

était de se séparer de l'aimable enfant encombrante et coûteuse.

Enfin il résolut de se confier le soir même à Henriot, son grand ami aujourd'hui.

Mais il ne trouva pas son sous-chef de bureau seul chez lui. Deux ménages étaient en visite, et quels ménages !

Dorval les avait aperçus une fois ou deux. C'était tout d'abord Laurent, commis de la voirie, un rescapé de la conquête, devenu beaucoup plus Annamite que Français, se plaisant uniquement dans la société hètèroclite qui vivait autour de sa congaye, qu'il venait d'élever au rang d'épouse légitime. Depuis qu'il était parvenu par la force des choses à la solde de cinq mille francs, il avait subitement éprouvé le désir de considération, et il n'avait rien trouvé de mieux que de légitimer son union décennale avec un des plus vilains produits de cette terre d'Annam, qui pourtant porte de si gracieuses fleurs.

Le ménage Perrot ne le cédait pas en ridicule au ménage Laurent, il était

même plus pitoyable encore. Perrot était un alcoolique et un détraqué qui n'avait jamais réussi à rien et qui vivait maintenant des ressources de la congaye, qu'il avait épousée dix ans auparavant. Il avait eu le triste honneur d'être le premier Européen qui consentit à s'unir légitimement à une femme de la race déchue, et chaque année il se trouvait au moins un imbécile pour l'imiter.

On pouvait encore pardonner à Perrot et ses comparses pareille aventure, que justifient leur manque d'éducation et leur nature primitive, mais que des jeunes gens de bonne famille et intelligents consentissent à voir dans les poupées annamites autre chose qu'un instrument de plaisir, vraiment cela dépassait les bornes.

De jeunes hommes qui, en France, n'hésiteront pas à suborner une charmante petite ouvrière, qu'ils rendront peut-être enceinte, et qu'ils lâcheront sans vergogne, se découvrent sous les tropiques une morale nouvelle, et la première singesse venue, concubine de

leur boy, de leur cuisinier, bien plus que d'eux-mêmes, qui les rend pères, ou du moins le leur déclare, les voilà prêts à reconnaître les petits métis. Ils en feront des êtres hybrides qui passeront leur vie à être méprisés par les Européens, qui leur refusent l'assimilation morale, et par les Annamites qui les renient.

Dorval, qui par moments retrouvait des lueurs de raison, se faisait ces réflexions, assis dans un coin, ne se mêlant pas à la conversation imbécile d'Henriot et de ses hôtes. Silencieusement il contemplait ce Laurent infatué de sa médiocre personne, et ce Perrot, faible jouet entre les mains de la congaye qui le dominait entièrement. Mais lorque Pierre songea ensuite à son propre cas, il pensa que sa belle était de race supérieure et élevée d'un degré dans l'échelle sociale puisqu'elle était métisse. Il ne réfléchissait pas que moralement elle avait conservé toutes les tares de la race abâtardie ; ce n'était qu'un méchant petit jouet de rien du tout qu'il fallait briser après s'en être

servi ; vouloir l'élever au rang d'épouse était souverainement ridicule et avalissant.

Pierre pourtant ne songeait qu'au mariage, et lorsque le lendemain il causa au bureau de ses ennuis à Henriot, celui-ci lui disant : « Eh bien, épousez-la » il n'eut pas une objection, c'était aussi la solution qui lui paraissait la plus convenable.

Lorsqu'il confia cette idée à Mimi, elle ne sauta pas de joie, comme il l'espérait ; au fond c'était le rêve secret de la petite métisse, mais elle voulait simuler jusqu'au bout ; et c'est à peine si elle daigna renoncer quelques secondes à l'importante occupation de sa coiffure monumentale pour répondre à son amant, dans une moue : « Comme tu voudras »; et Pierre ajoutant: « Mais au moins j'espère que tu ne me tromperas plus jamais » ; elle répliqua : « Ce n'est pas une raison pour que tu m'embêtes à nouveau, tu sais, je puis encore partir ». Prévoyant l'orage, Pierre n'insista pas.

Demander son consentement à sa

mère, la prévenir simplement, Dorval n'en eut cure, on eut dit que sa famille n'existait plus pour lui ou que son cœur s'était endurci à tout jamais.

Ah certes! elle n'aurait pas été fière, la pauvre maman si elle avait vu affiché à la porte de la mairie de Hanoï le nom de son fils bien-aimé, l'espoir de sa race, acoquiné à celui de Mlle Nguyen van Tai dite Mimi, fille de femme Nguyen van Loc et de père inconnu. Voilà où sombrait l'intelligence de ce fils destiné à n'être plus qu'un paria dans son administration, un être inférieur vis-à-vis de ses camarades. Pour avoir respiré trop fort une fleur d'Annam qui lui paraissait plus brillante que d'autres, il s'est imaginé que cette pousse sauvage valait les plus beaux produits de nos serres ; il l'a cueillie, elle s'est effeuillée dans ses doigts, mais il ne s'en est même pas aperçu, et il en garde le ridicule moignon.

. . . .

Mimi aurait voulu d'un mariage solennel, et il fallut à son ami de longs discours pour lui faire comprendre que

c'était absolument impossible, que personne ne viendrait, et ils durent se contenter d'Henriot, des ménages Lhomme, Perrot et Laurent.

Un adjoint au maire eut un sourire narquois pour unir le jeune couple ; quant au curé qui leur expédia quelques paroles latines dans la chapelle de la Vierge, il parut plus bienveillant, il avait l'habitude d'unir devant Dieu et l'Eglise de faux ménages qui n'y attachent pas autrement d'importance et qui eux, au moins, n'ont pas passé par la mairie — au Tonkin on n'est pas très exigeant sur les articles du Code.

Puis un dîner mi-annamite, mi-européen réunit les conjoints et leurs invités. Mais il n'y régna aucune joie ; c'est en vain qu'Henriot dépensa son gros esprit, que Laurent fit le voyou et Perrot l'idiot, ils ne trouvèrent aucun écho chez Dorval. Son mariage était triste comme un enterrement.

CHAPITRE V

Le Calvaire

Ngo Dong, poste situé sur un des bras du Fleuve Rouge, à 50 kilomètres de Nam Dinh. Pays de marécages et de salines, région pauvre, population très clairsemée. Un seul Européen, le délégué du Résident, pas même de douanier ni de postier. Il faut faire 25 kilomètres pour trouver quelqu'un capable de vous comprendre, et la route est le plus souvent submergée. Pendant toute la saison des pluies — près de six mois — c'est l'oubli, le silence ; les six autres mois ne sont pas plus gais : toute la région environnante est désolemment plate sans bouquets de verdure, sans arbres : c'est la monotone rizière, à moins que ce ne soient des salines plus monotones encore. De loin en loin, construites comme un défi, on aperçoit d'é-

normes bâtisses en torchis et paillotes, avec une façade en briques mirifique, ce sont des églises construites par les pères de la Mission espagnole venus sans doute pour faire aimer la patrie française !

Personne ne passe à Ngo Dong, situé dans un cul de sac ; les seuls Européens capables de fréquenter le poste sont le représentant du débitant d'alcool, en général un *minus habens*, dont on n'a même pas voulu dans le service actif des Douanes, et un Père, don Velasquez ou don Gomo, parlant un charabia composé de français, d'espagnol et d'annamite, absolument incompréhensible.

Quel crime doit donc avoir commis le fonctionnaire envoyé dans ce poste lointain et malsain ? Aucun ; il a peut-être une figure qui déplait au chef de cabinet du résident supérieur, ou tout simplement il n'est connu de personne, donc propre aux plus ingrates besognes.

A Ngo Dong deux jeunes délégués étaient morts et tous les autres rame-

naient de ce triste séjour un souvenir terrifié. Des rapports d'inspecteurs, venus par hasard, concluaient à la suppression de ce poste inutile, mais si on ne savait pas pourquoi il avait été créé, on ignorait encore bien mieux pourquoi on ne voulait pas le supprimer.

. . . .

Robert Cerny se doutait bien que la rancune tenace du trio Lombard-Morlot-Bonneau le poursuivrait à son retour, mais il ne croyait pas leur haine si grande, et il ne put maîtriser son émotion lorsque M. Lombard lui annonça qu'il était désigné pour Ngo Dong. Il ne connaissait pas ce poste, mais il savait qu'il était un des plus terribles de la liste noire, comprenant huit ou dix de ces lieux de proscription.

M. Lombard lui dit, la bouche en cœur :

— Voyez-vous, mon très cher, on aurait certainement pu vous utiliser à Hanoï, mais j'ai pensé qu'il serait beaucoup plus utile pour votre carrière qui doit être brillante et rapide, que vous

mettiez un peu la main à la pâte et que vous voyiez de près l'administration indigène. Songez que vous, commis de 2e classe, vous allez remplir un poste de délégué, fonction ordinairement dévolue à un administrateur, et vous serez délégué dans une de nos plus belles provinces, celle de Nam-Dinh.

Allons, n'ayez pas cet air attristé, et quittant alors son ton sardonique, il ajouta la voix sifflante :

— Et puis, vous savez, inutile de réclamer auprès du résident supérieur, M. Lesueur ne revient jamais sur une décision prise.

A ces mots, Robert leva la tête et reprit son aplomb.

— Mon intention n'a jamais été de protester, et il faut que vous me connaissiez bien mal. Vous me croyez donc pareil à vos acolytes. Vous m'envoyez à la mort, soit, j'irai, je ne serai pas d'ailleurs ni votre première ni votre dernière victime, et je sais que vous acceptez d'un cœur léger semblable responsabilité.

Et Robert prit congé brusquement ;

mais la politesse exigeait qu'il allât quand même trouver le résident supérieur. Celui-ci lui parut empesé et gêné. Bien entendu, M. Lesueur, en grand chef, ignorait de Ngo Dong jusqu'au nom. Il assura le jeune homme de sa sollicitude : « Celui-ci allait en province mais il ne serait pas oublié. Je me souviendrai toujours de vous, si dévoué, si intelligent... » Bonnes paroles que Robert écœuré n'écouta même pas; dès que le temps normal de la visite fut écoulé, il quitta M. Lesueur sans que son visage ait révélé son état d'âme.

Mais quel pauvre petit oiseau blessé, bien faible et bien humble il était maintenant qu'il n'avait plus besoin de sauvegarder son amour-propre ; l'effort même qu'il avait dû faire pour conserver sa dignité l'avait brisé, et il lui venait simplement l'envie de pleurer longuement comme un tout petit enfant.

Puis il lui fallut songer aux préparatifs pour ce départ en exil, et cela lui fit oublier momentanément son chagrin. Il était d'ailleurs peu expert en

lait d'équipement et préparation de popote, en homme des villes, il ignorait les mille détails nécessités par la vie de l'intérieur ; il devait oublier un grand nombre de choses, mais il ne s'en préoccupait pas.

Un ami lui conseilla d'emmener une petite épouse annamite, qui lui servirait d'interprète particulier et lui tiendrait compagnie. Il s'en fit montrer deux ou trois, mais elles lui répugnèrent, et il ne put se décider à ce contact flétrissant et avilissant.

Le jour du départ fut bientôt arrivé ; il déplaisait en effet à Robert d'avoir l'air de tergiverser aux yeux de M. Lombard.

Il passa ses dernières soirées en compagnie de ses amis de Maurezac et Hoven qui tentèrent, mais en vain, de l'égayer un peu.

Il partit par une pluvieuse matinée de février. Le printemps ne se décidait pas à reparaître et c'est un Hanoï tout embué de brouillard humide qu'il quitta, cet Hanoï, qui autrefois lui paraissait un enfer, et dans lequel il voyait

maintenant par comparaison un Eden.

L'accueil du résident de Nam Dinh M. Ménard, le réconforta un peu.

C'était un des plus anciens du Tonkin, un partisan de la vieille école, mais ayant conservé toute sa verdeur et son intelligence ; grâce à sa connaissance très profonde du pays, c'était un administrateur admirable, malheureusement peu écouté des jeunes gens tard venus et prêts à traiter de gâteux tous leurs aînés. Pour le plus grand mal de la colonie, c'étaient ces jeunes gens qui régnaient alors, et s'ils n'avaient pas osé toucher à une personnalité aussi bien établie que celle de M. Ménard, du moins faisaient-ils fi de ses conseils, et ils ne répondaient pas à ses réclamations. Ce dernier désolé, trop consciencieux pour être résigné, assistait donc incapable à la ruine et à la dévastation de la plus riche province du Tonkin, la plus importante en même temps par ses traditions.

M. Ménard connaissait Cerny de nom depuis longtemps ; il avait toujours entendu vanter sa franchise et sa

droiture, c'était dans tous les cas une commune victime du terrible « Monsieur Gendre » et de ce fait il lui fut de suite très sympathique. Certes, il aurait bien voulu garder le jeune commis au chef-lieu, mais il fallait obéir aux ordres supérieurs ; il fit du moins jurer à Robert, qu'il trouvait bien chétif, de revenir immédiatement à Nam Dinh, s'il se sentait plus mal ; lui-même garantirait par la suite que le jeune homme n'avait agi que sur son ordre ou sur sa permission.

Robert, qui ne connaissait pas encore Nam Dinh, trouva cette grande ville terriblement triste et nue; au bout de peu de jours il devait pourtant regretter de n'avoir pu y être gardé.

Ah ! la monotone route dans ce pays plat, tandis que le crachin le transperçait... Robert n'avait pu trouver de voiture couverte pour l'emmener, et c'est dans un léger tilbury qu'il poursuivait son chemin. Il songeait que lorsqu'il voudrait sortir de sa taupinière il lui faudrait affronter ce brouillard glacial, ou quelques semaines après, le terrible

soleil, le grand ennemi de l'Européen au Tonkin...

Il faisait presque nuit lorsqu'il arriva à son poste et à la vue des quelques paillotes qui composaient tout le village et de la seule maison en briques, à l'air délabré, qui figurait son propre domaine, il ressentit au cœur une singulière angoisse ; c'était plus nu, plus mort que tout ce qu'il avait pu rêver, et les larmes lui montaient aux yeux devant toute cette tristesse.

Il ne trouva personne pour le recevoir ; son prédécesseur avait dû descendre en hâte à l'hôpital, et le résident, vu le peu d'importance du poste, n'avait pas jugé utile de le pourvoir d'un intérimaire. En attendant le secrétaire et les quatre miliciens ripaillaient dans la maison ; ils n'attendaient pas si tôt leur nouveau maître, et celui-ci les ayant surpris, ils s'apprêtaient à recevoir une juste punition ; mais Robert avait bien d'autres pensées que de songer à exercer des représailles, et ses subordonnés restés impunis ricanèrent ; par sa mansuétude du reste invo-

lontaire, le nouveau délégué ne s'était attiré que leur mépris.

Robert s'était contenté de commander un grand feu de brindilles de bois, et assis sur une chaise, il se séchait, tout à ses lugubres réflexions. Il ne s'inquiéta même pas de savoir si son boy préparait un lit quelconque, il refusa de prendre aucune nourriture, et ce ne fut qu'à une heure très avancée de la nuit qu'il cessa de contempler le bois brûler pour se coucher.

Le réveil devait être aussi sinistre que l'arrivée ; il fallait à nouveau songer aux matérialités de l'existence.

La maison était dans un état vraiment pitoyable, les toits crevés laissaient suinter l'eau, le mobilier était vermoulu.

Le résident avait bien recommandé à Robert de lui rendre compte immédiatement de l'état des lieux en lui promettant de le fournir de tout le nécessaire et de lui faire accorder des crédits pour les réparations. Robert pensa d'abord lui écrire puis il se dit : « A quoi bon ? » éternelle antienne qui de-

vait, à partir de ce jour, être sa règle de conduite.

Il s'inquiétait aussi peu que possible de lui-même ; ses repas étaient dus aux hasards des trouvailles de son *bep*, un maraud qui abusait d'un maître si accomodant. Robert s'était bien aperçu qu'il mangeait toujours la même chose, les menus ne variaient guère entre les œufs, le poulet et le cochon ; aussi il souriait lorsqu'il songeait que son médecin de Paris lui avait bien recommandé les viandes saignantes et les grillades. Il n'avait même pas de pain, et lui, qui détestait le riz, il devait s'en contenter. Il aurait pu réagir, discuter avec son bep, lui demander de fabriquer quelque chose qui ressemblerait à du pain, mais il n'en avait pas le courage, il laissait faire.

Ses journées coulaient monotones, sans qu'il cherchât à s'occuper ou simplement à s'intéresser au pays : son travail administratif était très limité, il se dépêchait de l'expédier, puis il se promenait longuement sur les bords du fleuve, ignorant de la fuite du temps,

ne sachant jamais non seulement l'heure, mais le jour et le quantième du mois.

Il arriva ainsi à passer cinq mois qui lui parurent faire cinq années. Le résident, plusieurs fois, lui avait demandé de ses nouvelles et s'était inquiété de savoir s'il n'avait besoin de rien. Robert l'ayant toujours assuré que tout allait pour le mieux, son chef avait fini par le croire. Des amis d'Hanoï il reçut bien quelques lettres, c'est à peine s'il leur répondit.

Mais le régime qu'il subissait, la nourriture, de plus en plus mauvaise, et l'ennui, le terrible ennui, devaient lui être fatals.

Un matin, il se réveilla grelottant, bien qu'on fut en plein mois de juin et au cours d'un été qui promettait d'être particulièrement chaud. C'était son premier accès de fièvre. Son boy, — le seul être vivant qui s'intéressait à lui — le força à prendre de la quinine, et au bout de huit jours, il put se lever, mais il était encore bien faible.

Son existence inutile le découra-

geant, l'idée lui vint alors de chercher un dérivatif dans l'opium qu'il n'avait jamais fumé que par hasard. Pendant quelques semaines, Robert s'adonna à la drogue, y puisant l'anéantissement qui le laissait sans pensées. Mais sa santé déjà fortement atteinte en fut définitivement ébranlée. Un deuxième accès de fièvre le recloua au lit, il ne prenait plus aucune nourriture, et l'opium lui causait des nausées odieuses.

Enfin, un beau matin, réunissant ses forces, il écrivit une longue lettre pleine d'affection à sa mère ; il n'avait jamais dans sa détresse négligé le soin pieux de la lettre hebdomadaire, mais pour la première fois il risqua quelques appréhensions sur sa santé. Tout en se doutant du coup terrible qu'il allait porter à sa maman bien-aimée, il voulait amortir le choc de l'affreuse nouvelle qu'il pressentait inévitable. Ah ! cette vision d'un employé du ministère venant sonner au petit appartement et annonçant sans préparation la mort du fils chéri, comme elle l'avait longtemps

poursuivi dans ses veilles et dans ses cauchemars !

Sa lettre achevée, Robert traça encore ces quelques mots sur une feuille :

« Mon cher ami,

« Je crois que cette fois c'est la bonne délivrance. Venez, j'aurais trop de peine à mourir tout seul dans ce pays désolé. »

Et il mit sous enveloppe à l'adresse de Raphaël de Maurezac.

Celui-ci, qui n'avait reçu jusque-là de Robert que quelques billets hatifs, pleins de mélancolie sans doute, mais non désespérés, fut atterré. Il prit le premier train pour Nam Dinh et trente-six heures après il était auprès de Cerny qu'il trouva au lit, méconnaissable, presque délirant.

Comme l'avait prévu le jeune homme, dans sa singulière divination, la maladie avait, dans ces trois derniers jours, fait d'incroyables progrès.

De Maurezac avait amené une litière et quatre solides porteurs. Il fallait à tout prix éloigner Robert de ce milieu ;

il n'aurait pas eu d'ailleurs la force de protester, quoique ce voyage de retour dût être le plus terrible des calvaires. Il ne souffrait d'aucune maladie spéciale, aucun organe n'était particulièrement atteint ; il était fini, achevé à 24 ans, dévoré par ce pays où il n'avait pu s'acclimater...

C'est à pas comptés que les 50 kilomètres de Ngo Dong à Nam Dinh, trajet interminable, furent accomplis, pour que le jeune homme ne fut pas trop secoué ; mais malgré toutes les précautions prises, la route étant devenue très mauvaise après une série de gros orages, le malheureux devait ressentir tous les cahots, et il poussait de faibles gémissements ininterrompus. Raphaël qui accompagnait le convoi à pied, le consolait et le rassurait de temps en temps ; Robert avait repris connaissance et il ne lâchait plus la main de son ami.

Ils mirent deux jours — quatre étapes — sous le soleil dévorant, pour rejoindre Nam Dinh, et parvenus seulement le soir, il leur fallut attendre en-

core toute une nuit le premier train pour Hanoï.

Dans le wagon mal suspendu, les souffrances de Robert reprirent atroces, et il était presque inanimé lorsqu'on arriva à la capitale.

De Maurezac dirigea immédiatement son malade sur l'hôpital, mais là un grave mécompte l'attendait. Raphaël, en bon rentier, ignorait tout des arcanes administratives peut-être plus routinières en Indo-Chine qu'en France et plus absurdes pour le service médical que pour n'importe quel autre.

Administrativement, Cerny n'avait pas le droit d'entrer à l'hôpital d'Hanoï sans avoir passé par l'ambulance de Nam Dinh. C'était idiot, mais c'était comme cela.

— Vous voyez bien pourtant, disait avec rage de Maurezac au médecin-directeur, qu'un nouveau transport peut encore aggraver le cas de mon ami, et qu'il ne sera bien soigné qu'ici.

— Et que m'importe, lui répondit le médecin principal. C'est le règlement. Et je n'ai que faire d'un moribond.

Ces derniers mots avaient été prononcés si haut qu'ils avaient pu parvenir aux oreilles de Cerny couché non loin de là.

Mais tout en maugréant, le grand chef déclara qu'il allait en référer à une autorité supérieure. Il y avait, paraît-il, un médecin encore plus galonné que lui ! La réponse de ce dernier ayant été favorable, on put après une heure d'attente dans les courants d'air des couloirs, transporter le malade dans une chambre.

Là un médecin à deux galons vint ausculter Cerny, mais il se rendit immédiatement compte de l'inanité de tous soins, et prenant de Maurezac à part il l'en avertit brusquement.

Revenu auprès de son ami, Raphaël contint difficilement son émotion, tandis que Robert, dans un renouveau de vie, paraissait joyeux d'être à Hanoï ; pour la première fois depuis sa venue au Tonkin, il parlait de ses espoirs de guérison et de ses projets d'avenir. De Maurezac avait beaucoup de mal pour se contraindre et l'encourager ; il resta

avec lui jusqu'à huit heures du soir. A ce moment, une infirmière vint le prévenir qu'il était temps qu'il se retirât.

— Comment, dit de Maurezac surpris, mais je veux rester toute la nuit.

— Les règlements s'y opposent formellement, lui fut-il répondu.

Raphaël, désolé, s'éloigna.

Resté seul, Robert ne tarda pas à être en proie à ses tristes pensées. Personne ne s'occupait plus de lui. Mais jugé très malade, il avait été placé dans un service spécial où un jeune médecin et deux infirmières restaient en permanence. On pouvait du reste entendre les éclats de voix de ces trois personnes, sans doute en train de se lutiner...

Robert entrait dans un repos comateux. Il ne souffrait plus ; c'était la mort qui, douce, venait le cueillir tandis que dans la pièce à côté on percevait maintenant le bruit de baisers et de petits cris étouffés.

Inconscient, Robert rendait son dernier soupir, tandis qu'enfin le médecin de garde venait s'occuper de lui. Ce dernier ne s'inquiéta pas du reste pour

si peu ; il se contenta de donner des ordres aux infirmières pour que le cadavre fut transporté dans la salle d'autopsie, et que l'autorité supérieure fut prévenue. C'était bref et administratif...

Ainsi s'en allait seul, délaissé, un charmant adolescent qui eut été capable d'être un homme brillant. Pauvre victime de la misère parisienne, venue chercher bien loin un vain remède à la plaie d'argent qui l'accablait, en France, victime de la nature autant que des hommes rendus peut-être plus cruels que l'homme ordinaire par la chaleur torride énervante ; fleur de jeunesse sacrifiée à un rêve de civilisation insensé, ou plus simplement, pauvre petit oiseau, qui avait voulu quitter le nid maternel, et qui s'était brisé à son premier vol trop audacieux.

Et pourtant, n'était-il pas favorisé celui-là, qui partait si vite sans connaître la basse dégradation qui, avec la mort proche, attend tous ces opiumanes, ces alcooliques, ces coureurs de boys et de congayes, tous ces détra-

qués, innombrables proies des fléaux tonkinois.

. . . .

Le lendemain, à cinq heures du soir, auprès de la petite chapelle de l'hôpital, on prépare l'enterrement.

Car on enterre très vite au Tonkin, où la chaleur corrompt aussitôt les cadavres. Ici le culte du mort, si justement cher aux parents et amis, n'est pas admis ; la salle d'autopsie et vite le cadavre est enfermé dans une bière en mauvais bois souvent mal close.

De Maurezac qui était revenu à l'hôpital à la première heure, n'avait pas eu la consolation de revoir son ami sur son lit de mort. Il ne put occuper les heures qui précédèrent le convoi qu'à chercher le plus grand nombre de fleurs possible pour que le char funèbre n'eut pas sa lugubre apparence habituelle.

. . . .

Le moment est arrivé.

Jamais il n'a fait aussi chaud qu'en cette funèbre journée d'août et à cinq heures le soleil encore très haut darde

toujours ses rayons implacables et meurtriers. Aussi tous ceux qui sont venus pour l'enterrement — de bonne volonté ou commandés d'office — ont l'air terriblement las. Ils arrivent en pousse-pousse jusque devant le petit bâtiment qui sert de chapelle ardente. Tous paraissent indifférents et semblent n'avoir qu'une hâte, celle de voir se finir cette cérémonie quelconque, toujours semblable, et si fréquemment répétée, qu'elle ne risque plus de leur causer la moindre émotion. L'enterrement à Hanoï est une habitude, pas beaucoup plus triste que l'habituelle station au café pour jouer l'éternelle manille. Ces jours-là, la partie est retardée, voilà tout.

Cependant le petit groupe des intimes s'est réuni et rapproché de la chapelle ardente. Ils figureront la famille. Il y a là de Maurezac, bien vieilli, déjà presque voûté ; depuis longtemps, Raphaël a perdu sa virile apparence d'homme fort, aujourd'hui son regard est vague et terne, il n'appartient plus à ce monde, il vit dès maintenant son

rêve de Nirvana, mais il n'atteindra son paradis qu'après une période pitoyable d'abrutissement et de décrépitude.

Camuzac paraît l'ombre de lui-même. Ce grand gaillard riche en couleurs, bâti pour vivre cent ans, est vieux à trente, c'est à peine s'il sort de l'hôpital où on lui a opéré un abcès au foie, c'est lui le premier sans doute qui suivra Cerny au champ de repos, et c'est là ce à quoi il songe mélancoliquement.

Laniel n'est plus comestiqué ni gourmé, c'est un malheureux être hirsute, l'œil hagard, qui paraît à peine ému, son esprit est ailleurs.

Hoven seul a gardé sa superbe santé.

Mais Dorval n'est pas là. De Maurezac l'aperçoit enfin dans la foule où Pierre reste, honteux. Raphaël s'approche et lui dit doucement :

— Vous aussi, vous avez été son ami intime ; il vous appartient de conduire le deuil avec Hoven et moi.

Un semblant de cortège se forme effectivement pour accompagner le cercueil de la chapelle ardente à la petite église toute proche. Là un prêtre indif-

fèrent, suant et s'épongeant, se dépêche de débiter quelques phrases latines qu'on ne lui demandait pas, mais l'office sans doute est aussi de rigueur administrativement ; un Annamite récite les répons.

...Cinq minutes à peine et le cortège se reforme pour suivre le convoi par le chemin cahoteux jusqu'au cimetière.

Les trois premiers seuls conservent une tenue digne. Les autres ont remis leurs casques — le soleil justifie cette injure — et ils causent très librement de leurs petites affaires...

On est arrivé, mais la fosse n'est pas encore complètement creusée, on dépose donc le cercueil au ras du sol, et involontairement les assistants les plus proches se reculent, car à travers les planches disjointes une odeur pestilentielle se répand, ce n'est plus que de la pourriture qu'on va enfouir en terre. Il semble en même temps que de toutes ces tombes peu profondes — ici la place n'importe pas, le champ est vaste si les morts sont nombreux — vient, la

chaleur aidant, une épouvantable odeur qui vous étreint à la gorge.

Ce n'est plus la mort poétisée par les artistes, ce n'est pas ici le champ de repos, c'est le foyer d'ordures, sur lequel les charognes puantes s'empilent. Ici personne ne vient jamais, dans une pensée pieuse, donner un souvenir, accrocher une couronne ou même répandre quelques fleurs odorantes. Les croix anonymes seront bientôt remplacées, et c'est bien l'éternel oubli dans l'horreur.

Le curé a redit quelques banalités en latin, les assistants ont rapidement esquissé un signe de croix avec le goupillon, et ils se sont précipités vers la porte de sortie, heureux d'en avoir fini avec ce spectacle qui pourrait gâcher leur soirée.

Les cinq amis ont cru devoir, eux au moins, accorder encore quelques minutes au pauvre mort et tristement ils contemplent le cercueil nu sur la terre boueuse.

Ils restent tous les cinq tout d'abord sans pensées, dans l'angoisse du silen-

ce, puis la peur les saisit, ils tentent de songer au mort qui est là tout près, mais invinciblement ils réfléchissent à leur propre déclin, à leur misère. Chacun lit dans les yeux de l'autre le lendemain de décrépitude, de déchéance. Ils sont embourbés, ils ne sauraient se ressaisir, c'est à peine s'ils trouveront encore dans l'accomplissement de leur vice particulier la joie âcre qu'ils y ont longtemps cherchée.

En moins de deux ans, trois de leur groupe ont été fauchés par la mort ou la folie. Et les survivants ne valent guère mieux : Camuzac n'est plus qu'un cadavre ambulant, de Maurezac sombre dans l'abrutissement, Dorval et Laniel dans la honte.

Désespérés, ils se serrent silencieusement les mains, tandis qu'Hoven qui a deviné leurs pensées tâche de les consoler et de les réconforter d'une bonne parole.

. . . .

De Maurezac s'en retourne maintenant tout seul à pied vers sa maison. Il

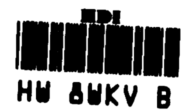
était le meilleur ami du mort, et c'est lui aussi qui a sa dernière pensée.

Il s'en va mélancolique, ignorant des choses et des gens, et il doit même se garer brusquement d'une voiture qui passe rapide. Involontairement il regarde, mais il baisse aussitôt la tête. Dans la charrette légère il a reconnu Mlle Renaud qui n'a plus pour le beau Raphaël qu'un sourire de mépris.

FIN.


PARIS
IMPRIMERIE
DE LA
GAZETTE DU PALAIS

149F (29)




WID-LC
Les sept fléaux du Tonkin : moeurs
Widener
3 2044 002 712 214

